R

A

Et d
re
17
tio
pr
na

Par mo

RECIT FIDELE
DE MES
AVANTURES

Et des choses que j'ai vûes dans les différens voyages que j'ai fait depuis l'année 1768 jusqu'à 1775, avec des observations sur les pays, royaumes, villes, provinces, lacs, fleuves, rivieres, nations, mœurs & religions.

Par moi P. FREDERIC DROZ du Locle.

Suo quisque modo scribit.



A AMSTERDAM.
Aux dépens de l'Auteur.

M. DCC. LXXVI.



AVIS DE L'AUTEUR.

DANS le présent recit, je n'ai observé ni l'emphase, ni les régles du beau stile ou d'une savante érudition, je me suis même éloigné des hiperboles & des exagérations dont les écrivains de nos jours se servent ordinairement pour rendre leurs discours plus intéressans aux lecteurs, mais je me suis contenté de raporter fidélement les choses comme elles me sont arrivées : car une histoire ne donne de la satisfaction qu'autant qu'elle est réelle & qu'on a sujet de la croire véritable. Ce que j'ai fait ici n'est pas un ouvrage que j'aie jugé digne d'être exposé aux yeux du public pour le satisfaire par mon élocution, ce n'est donc pas en cette vue que je m'avantage de le lui présenter : car je me suis servi d'une façon de m'exprimer qui est aussi aisée qu'elle m'est naturelle dans mes entretiens familiers avec mes amis : c'est donc à la solicitation réïtérée de ces derniers que j'ai voulu leur donner des marques de ma condescendance, de mon amour & de ma soumission en leur livrant le présent, de même qu'à tous mes Compatriotes qui ont bien voulu s'intéresser de mes nouvelles pendant mon absence, comme à mon arrivée: en ne le faisant pas j'aurois crû ne pas répondre convenablement à leurs bons sentimens. Je ne



doute pas qu'il ſe trouvera quelques jeunes hipercritiques parmi nous qui ont plus de babil que d'expérience, qui ne manqueront pas de parler en perroquet : je les previens ici, ce n'eſt pas à eux que je dédie ce petit volume, mais à ceux qui ſouhaiteront de prendre connoiſſance des païs où j'ai été, ſelon leur ſituation actuelle : Voici ce que des perſonnes bien ſenſées pourront me dire à bon titre ; que j'ai dit trop naïvement certaines choſes que j'aurois dû ſuprimer ou embellir par une voye emphatique ; que je me ſuis trop étendu ſur certains points & pas aſſés ſur d'autres qui ſont plus intéreſſans : Il ne ſeroit pas difficile à une perſonne moins véridique, d'y donner une tournure ingénieuſe, qui dérogeroit à la vérité pour remedier aux objections qu'on pourroit m'oppoſer : j'excluds donc ici tout ce qu'on pourroit y ſupléer par une methode romaneſque.

J'ai redigé ce petit volume par chapitres à la tête deſquels on trouvera toujours le ſujet qui y ſera contenu afin de trouver plus aiſement l'endroit qu'on déſirera de lire, ou pour paſſer ceux qui paroitroient ennuïans aux uns & qui ne le ſeroient pas aux autres. Quoique je n'aye pas obſervé également par tout la gravité comme pluſieurs de mes lecteurs pourroient l'exiger, on ne trouvera cependant pas des licences qui puiſſent bleſſer la modeſtie ou la délica-

teſſe d'une ame dévote. D'ailleurs un homme qui ſe diſpoſeroit à voiager pourra tirer des réflections ſur les dangers auxquels on s'expoſe, en prenant connoiſſance ici ſelon que je l'ai expérimenté aſſés ſouvent, comme on peut ſe trouver parmi de mauvaiſes gens tandis que leur fauſſe apparence de probité nous porte à avoir une opinion avantageuſe d'eux, quelles ne doivent pas être nos précautions pour éviter des circonſtances facheuſes dans leſquelles nous pouvons être journellement englobés, avec qu'elle patience nous devons ſuporter ce qui s'oppoſe à nos volontés, quelles ſont les difficultés qui naiſſent ordinairement par le changement de pays, de climats, de loix, de mœurs & de langage: enſorte que j'ai lieu d'eſperer que ce petit ouvrage ne ſera pas tout à fait infructueux à ceux qui daigneront l'honorer de leur préſence en y jettant les yeux.

Si quelqu'un trouve en liſant ce livre quelque mot qu'il n'entende point ſoit en françois en anglois ou apartenant à quelque ſcience il n'aura qu'à paſſer à la fin où il en trouvera l'explication dans la liſte alphabétique des mots qui y ſont interprêtés. J'ai crû que cela pourroit faire plaiſir à Meſſieurs les ſouſcripteurs que je m'intéreſſe le plus de ſatisfaire & de répondre convenablement à ce qu'ils attendent de ma part.



RECIT FIDELE DE MES AVANTURES.

CHAPITRE I.

Du premier voyage que je fis à Paris, & des villes que j'ai vües en faisant cette route.

MOI Pierre-Fréderic Droz fils de l'ancien Pierre Droz du Locle dans la Souveraineté de Neuchâtel en Suisse, étant âgé de dix-neuf ans quand je suis parti pour aller à Paris ayant quité mon païs natal le lundi 6 Juin 1768 pour faire mon premier voyage, que j'ai fait dans neuf jours de tems.

Les villes que j'ai trouvé sur cette route, sont Besançon, capitale de la Franche-Comté, c'est une des belles villes de la dépendance de la France, elle est assés grande & marchande; il y a une forte citadelle élevée sur un rocher fort haut, cette ville est sur la riviere du Doux, il y a une garnison; delà je passai à Dôle; c'est une ville étroite mais d'une certaine longueur. Delà passant à Auxone petite ville de guerre: à Dijon capitale du Duché de Bourgogne, elle est belle & grande, c'est là que je fis poser le poinçon du contrôle sur les montres que je portois vendre à Paris dans mon second voyage; passant ensuite à Chatillon, ville médiocre

en toute chofe foit pour fa grandeur, comme pour fa beauté, enfuite paffant à Bar-fur-Seine, qui eft une ville de la Champagne qui n'a rien de remarquable; dans cette ville il s'y fait de la coutellerie; continuant ma route à Troyes capitale de la Champagne affés confiderable; paffant enfuite à Nogent-fur-Seine, qui n'eft qu'une petite ville de peu de conféquence, on y bâtiffoit alors un beau pont de pierre; de là je paffai à Provins qui eft une autre ville, enfuite à Paris qui eft fitué fur la Seine qui la divife en trois parties principales, comme le faubourg St. Germain étant d'un côté, la partie qu'on nomme la ville qui eft de l'autre côté du pont-neuf, la troifieme qui eft une ifle où eft la place Dauphine; cette ville eft fort grande puifqu'on compte fept lieuës de circonference le long des boulevards : elle a partout de grands & beaux batimens fort élevés arrangés avec ordre & fimétrie, les édifices des grands ont de fuperbes façades où l'on voit de grandes colonnes de pierres des mieux fculptées. Sur le pont-neuf on y voit Henri IV fur un cheval de bronze, ayant une grille de fer tout autour du piédeftal, fur ce pont-neuf on y voit que caroffes, fiacres de louage & du monde en tout tems.

Le monde y eft fort poli, doux & affable, ce font des gens rufés & remplis de fineffes dont ils fe fervent pour leur avantage & profit; fouvent ils vous font accueil & vous en ignorés les caufes pendant un certain tems, mais dans la fuite vous en favés la raifon en l'apprenant

à vos dépens ; d'ailleurs ils ſont fort portés aux nouvelles modes de s'habiller, qu'ils varient en tout-tems ; ils recherchent beaucoup la parure & l'éclat tandis qu'il y en a pluſieurs de ceux qui paroiſſent être floriſſants, qui ſont ſans argent. Le commerce de cette ville eſt trés conſiderable, il y a des marchands orfévres & des jouailliers qui ont des fonds ſur leurs marchandiſes qui ſont de grande valeur.

CHAPITRE II.

Deſcription des principaux endroits de Paris, Places & Bâtimens que j'y ai vû.

J'Ai crû pour ſatisfaire quelques uns, de m'étendre un peu ſur la ville de Paris, quoique ce ſoit un endroit fort connu de chacun, cependant pluſieurs y vont ſans faire attention à de certaines choſes qu'il y a qui ſont fort curieuſes & qu'on ne voit pas ailleurs.

I. Le Louvre eſt un bâtiment fort long, avec un bel ordre d'architecture, mais aujourd'hui il eſt preſque abandonné, c'eſt la retraite de quelques ſeigneurs étrangers & autre nobleſſe.

II. Les Tuilleries c'eſt une grande & belle promenade avec un château, où les perſonnes de qualité tout comme le commun peuple vont pour s'y promener, il ſuffit pour y entrer d'avoir l'épée au côté : il y a pour ornement douze ſtatuës en marbre qui imitent en perfection le corps naturel de l'homme.

III. La place de Louis XV où l'on voit ce monarque repréſenté ſur un cheval de bronze, les ſtatuës de marbre blanc y ſont au nombre de quatorze.

IV. La place Vandôme ou la place de Louis XIV où eſt ſa ſtatuë ſur un cheval de bronze, élevé ſur une grande baſe de marbre blanc.

V. La place de Victoire où Louis XIV y eſt encore mais à pied élevé ſur un piédeſtal en marbre où un ange lui poſe la guirlande ou couronne de victoire ſur la tête ayant quatre nation enchainées ſous ſes pieds, qui ſont quatre hommes d'une taille giganteſque (*) & tout de bronze, où chaque partie du corps y eſt tirée d'après nature, chaque veine, nerf jointure, trait y ſont tirés exactement.

VI. La place Royale, je n'y ai vû qu'une vaſte barriere quarrée en gros barreaux de fer & au millieu eſt Louis XIII ſur un cheval de bronze comme les précédens.

VII. Dans le jardin de l'arſenal j'y ai remarqué quatorze mortiers à jeter les bombes d'une grandeur extraordinaire mais fort courts & ſept autres longs à peu près comme des canons & ce jardin a pluſieurs vaſtes promenades.

VIII. Dans le jardin du Roi il y a pluſieurs ſortes d'arbriſſeaux, j'y ai même vû des palmiers qui ſont chacun dans de grandes boëtes remplies de terre, où il y a auſſi de belles hayes droites quarrées & des mieux fournies qui ſeparent les grandes allées, où il a un grand partére mais négligé par raport aux fleurs qui y ſont ; entr'autre il y à un cabinet d'hiſtoire naturelle.

(*) Ce mot eſt expliqué à la fin du livre en ſon rang alphabétique comme pluſieurs autres qui y ſont auſſi contenus.

IX. L'hopital général où j'ai premierement vû une chambre où il s'y trouve plus de 80 couturieres, une autre remplie de brodeuſes de tapiſſeries à l'aiguille, une autre chambre où ſont des femmes & des filles malades, c'eſt ce qu'on appelle l'infirmerie, deux autres chambres de fileuſes de laine à la rouë, une autre chambre d'enfans trouvés où ſont deux rangées de petits lits pour ſe coucher, dans un endroit de la cour où il y a plus de 30 ou quarante femmes folles qui demandent de l'argent ou autre choſe aux paſſans. Il y a auſſi l'apoticairerie pour ces malades, enfin une cuiſine élevée où ſont ſix grandes chaudieres quarrées pour cuire ſoupe & viande pour tout l'hôpital: une de ces chaudieres eſt profonde de maniere qu'un homme peut y être caché en y reſtant debout; à cauſe de la profondeur de ces vaſes l'on fait le feu deſſous dans un apartement plus bas.

X. Les Gobelins ſont un endroit où l'on fait la tapiſſerie de toute façon en or & en ſoye; par l'arrangement des fils ces tapiſſiers forment toutes ſortes de figures des ſaints & même des animaux qui ſont très bien tirés où les ombres y ſont obſervées exactement; au lieu de paſſer leurs ouvrages de plat comme font les drapiers ils les poſent de haut en bas.

XI. Les égliſes que j'ai vûes ſont les Auguſtins, Nôtre-Dame, où il y a deux tours jointes par le bas, plates au ſommet d'où on voit Paris à découvert & plus de trois lieuës de campagne à la ronde. L'égliſe St. Sulpis

ſi belle pour ſa façade & ſes grandes colonnes de pierre. St. André des arts, je ne me rappelle pas d'y avoir vû quelque choſe plus qu'à une égliſe ordinaire. Les Invalides ſont remarquables par rapport au dôme de ſon égliſe qui a un magnifique pavé de marbre de toutes ſortes de couleurs naturelles avec pluſieurs morceaux de marbre joints ſi exactement enſemble qu'on ne voit pas les jointes, forment toutes ſortes de fleurs, de couronnes, de deſſeins & au milieu il y a une grande étoile colorée, qui peut bien avoir entre quatre-vingts ou cent pieds de circonference, les rayons ſe terminent en pointes très fines, tout ce pavé étant ſi luiſant à cauſe que le marbre eſt poli, qu'il éblouit la vuë ſi on le regarde long-tems, & autour du grand dôme il y en a quatre autres plus petits qu'on appelle les chapelles; d'ailleurs les colonnes jointes aux murs ſont des mieux ſculptées, il y en a des rondes comme ſi elles avoient été tournées, des autres qui ſont quarrées avec de belles canelures, le haut de chaque dôme ſont des voutes d'un rond concave là où l'on voit en peinture toutes ſortes de hierogliphes, en un mot c'eſt une des plus belles curioſités de cette capitale. St. Euſtache, eſt encore une égliſe fort remarquable pour ſa grandeur, elle eſt au bout de la ruë des Prouvaires. St. Roc eſt auſſi une belle égliſe ſituée dans la ruë St. Honnoré.

XII. Les Quinze-vingts, ſont un grand nombre de maiſons où il y a une cour au mi-

lieu, y ayant un grand bâtiment joint aux précédens dans lequel on peut fa[illegible]e circuit dans chaque étage y ayant une allée & à chaque côté une infinité de chambres differentes où sont plusieurs sortes d'artisans à cause que ce quartier est franc, il donne d'un côté sur la rue St. Honnoré.

XIII. Les petites maisons qui sont une grande cour où est plantée une pépiniére d'ormes pour s'y promener, il y a aussi une infirmerie & des loges avec des grillages de fer pour les insensés.

XIV. L'hôtel de ville est une grande place où il y a le bâtiment où l'on y reçoit les rentes, où les negocians font tirer leurs comptes.

L'hôtel de Soubise c'est une grande cour avec un assés grand bâtiment.

XV. Le Palais royal situé dans la rue St. Honnoré ou plûtôt celui du Duc d'Orléans, premier Prince du sang Royal; c'est un beau bâtiment qui joint l'opéra, cet édifice avoit brulé & celui dont je parle aprésent est le nouveau qu'on a rebati depuis peu, puisqu'en mon premier voyage que je fis en cette ville il n'étoit pas encore achevé, mais dans mon quatrieme il étoit fini.

XVI. L'Observatoire est un grand édifice au haut duquel on voit Paris à découvert; il y a une ouverture ronde qui se prend au bas en allant jusqu'au haut qui sert aux astronomes à lire dans les astres avec leur telescope. Sous ce bâtiment il y a des caves & chemins souter-

rains qui vont quelques lieues ſous cette ville, où il n'y a aucune lumiere.

CHAPITRE III.

Des environs de Paris, de l'enterrement de la Reine épouſe de Louis XV fille de Sſtanislas roi de Pologne.

I. VOILA ce que je vis dans Paris en ce tems là, d'ici je fus pour aller voir la machine de Marly; elle eſt à trois lieuës de cette capitale, elle eſt très remarquable par ſon méchaniſme & pour l'induſtrie avec laquelle elle a été conſtruite, quoique fort laide, elle ne manque pas de paſſer pour un chef-d'œuvre des plus remarquables que la capacité humaine aye invanté. Premierement il y a quatorze grandes rouës qui tournent à l'eau ſur la riviere de la Seine qui font mouvoir vingt perches dont ſept montent l'eau de la hauteur de cent cinquante pieds de roi, là où l'eau eſt reçuë dans deux grands reſervoirs où elle eſt repompée de ces creux qui ſont dans deux maiſons d'où elle remonte encore cent cinquante pieds & la troiſiéme repriſe elle monte encore 202 pieds. Quand à ſa conſtruction ſur la Seine, il y a ſoixante & douze tuiaux de plomb qui puiſent l'eau de la riviere, huit pompes doubles, vingt perches ou chaines comme ſus eſt dit qui ſont ſuportées ſur des rangées de colonnes qui balancent & vingt autres chaines qui ſont de l'autre bout des dites colonnes, ces chaines ont plus d'un quart de lieuë de long, quand l'eau a monté une haute montagne elle monte

ſur trente-ſix arcades fort élevées afin d'y donner le niveau & la pente pour être conduite à Verſailles. Ce fut Louis XIV qui la fit faire par un habile ingenieur qui à ce qu'on dit eut les yeux crevés à cauſe qu'il ſe flattoit d'en faire une autre mieux conſtruite que celle-ci ; de là je fus à Marly pour y voir le château.

II. Le château de Marly eſt remarquable pour le parc ou jardin qui l'entoure, il eſt d'une vaſte étenduë au milieu il y un grand foſſé rond plein d'eau ; d'ailleurs il y a toute ſorte de ſapins tondus ſi bien qu'ils forment differens deſſeins, des figures rondes & quarrées y ayant auſſi des chambres faites avec des tilleuls où il y a une porte ou ouverture en forme d'arcade & dans ces ſomerhauſes il y a des bancs pour s'aſſeoir où on eſt à la fraicheur, il y a auſſi des allées fort longues où l'on a l'ombre, ſemblables à une longue voute formée par les arbres, pluſieurs ſtatuës & vaſes aſſés jolis.

III. Le château de Verſailles qui eſt la réſidence ordinaire de S. M. T. C. le Roi de France : j'ai trouvé que c'étoit un très bel édifice : ſon parc eſt fort remarquable pour pluſieurs agréments qui y ſont, j'y ai compté ſoixante ſtatuës de bronze & cent quarante de marbre blanc, dans un foſſé ou baſſin il y en a ſoixante-huit de plomb doré qui ſont des grenouilles plus grandes que ne peut être une perſonne, il s'y en trouve d'autres, mais je n'en parle point à cauſe que je ne les ai pas vuës de même que le labyrinthe, ce parc eſt fort

grand, ayant de très belles promenades, d'ailleurs on y voit la menagerie qui eſt aſſés curieuſe pour les differentes ſortes d'animaux & d'oiſeaux étrangers qui y ſont, comme les poules de Guinée, les paons, j'y ai vû auſſi des ſignes, des vautours, une autruche & pluſieurs d'autres eſpeces. Les animaux à quatre pieds ſont renfermés chacun dans un petit endroit à part où il y a un grillage; j'y ai vû un tigre, un loup, un ours, un lion qui rugiſſoit en voyant le monde, dans des cours on voit 4 daims, 3 cerfs des Indes, ils ont des petites cornes & la peau tachetée; dans une autre cour il y trois bufles qui ne different guere des bœufs domeſtiques ils ſont noir brun; dans un autre endroit j'y a vû un bouc ſauvage qui ne différe peu du bouc privé ſinon que celui-ci n'eſt ni ſi laid ni ſi puant.

IV. Ce fut en ce tems là qu'en allant à Verſailles j'eus l'h[illegible]eur de voir le convoi funèbre de la Reine épouſe de Louïs XV. C'etoit le ſamedi 2 Juillet à peu près minuit, le convoi paſſa au bois de Boulogne qui conduiſoit la reine défunte à St. Denis où elle fut expoſée au public dans l'égliſe pendant ſix ſemaines : pour revenir à la journée du 2 Juillet 1768 il y avoit une troupe de cavaliers qu'on appelle les mouſquetaires qui avoient l'uniforme rouge & un flambeau à la main avec une croix de galons blancs couſuë à leur veſte à l'eſtomac, aprés ſuivoit une multitude de pauvres gens portant chacun un flambeau à la main, alors ſuivoit trois ca-

roſſes en deuil où les chevaux portoient chacun une couverte ou manteau de drap noir avec une croix de galons blancs précédés de deux joueurs de timbale qui frapoient deſſus des coups triſtes & lugubres par leurs ſons diſtants les uns des autres ; une autre multitude de gens à pied ſuivoient en ayant chacun un flambeau à la main, il paſſoit enſuite une vingtaine ou trentaine d'hommes portant chacun une halbarde apuyée contre leur col leſquels étoient ſuivis d'un grand caroſſe couvert d'un drap noir qui avoit à peu prés la forme d'une petite loge où l'on voyoit ſur ce drap une croix de galons du haut en bas, ce caroſſe étoit ſuivi d'une troiſieme multitude portant des flambeaux comme les précédens, enfin une cavalerie habillée en deuil qui formoit deux files le long du chemin avec chacun leur flambeau.

V. Il me faut auſſi dire deux mots de Biſcétre, c'eſt un château entouré de pluſieurs maiſons à une lieuë de Paris, on y voit les calbanons ou chambres ſéparées les unes des autres pour ſervir de priſons : il y a pluſieurs autres chambres où ſont des fous enchainés; le petit puits où ſont deux hommes qui marchent dans une grande rouë pour puiſer l'eau : pour le grand puits, il faut quatre chevaux pour tourner une croix à laquelle ils ſont attelés qui par le moyen d'un rouleau puiſent ainſi l'eau qui eſt reçue dans un grand reſervoir; il faut douze chevaux qui ne ſont employés à d'autre ouvrage qu'à celui là & on les y fait travailler alternativement pendant le jour.

CHAPITRE IV.

De mon retour au païs, du ſecond voyage que je fis à Paris avec mes montres, de mon ſecond retour à la maiſon paternelle de mon départ pour mon voyage d'Angleterre.

LE vendredi 8 Juillet 1768 je partis de Paris en ſortant par la barriere des gobelins pour m'en retourner chés nous en prenant une autre route que celle que j'avois priſe en y allant, paſſant aux villes ſuivantes, à Fontainebleau, à Ville-neuve la-guerre, à Sens, à Ville-neuve-le-roi, à Joigni, à Auxére, à St. Brit, à Vermenton, à Viteau, où je fus attaqué dans la plaine de quatre gros limiers contre leſquels je me defendis vaillamment, avec mon couteau de chaſſe, & avec des pierres, de maniere qu'ils furent obligés de me quiter; délà je rejoignis la route où j'avois déja paſſé & je la quitta en Franche-Comté pour paſſer à Beaume-les-dames, à Mont-beliard, à Blâmont & après avoir été de retour chés mon pére au bout de quelques ſemaines aprés, ſavoir le 22 d'Août de cette même année, je partis avec des montres que je vendis au S[r]. Voiſin horloger dans la rue Dauphine à Paris; quand je fus de retour chés nous, l'envie de faire un voyage en Angleterre fut ſi forte que le jeudi 29[e]. 7bre 1768 je me mis en route ſans en donner avis à mes parens qui s'y feroient oppoſés; de chés nous je paſſois à Gray petite ville en Franche-Comté à vingt-deux lieues de nôtre village du Locle; je paſſois enſuite à Champlitre, bourg à quatre

lieuës de la ville précédente il eſt auſſi en Franche-Comté : à Langres, ville de guerre aſſés belle, elle eſt en Champagne à huit lieues du bourg précédent, je gagnois Chaumont, ville auſſi dans la même province à ſept lieues de la derniere, à Vignoris, bourg du même pays à quatre lieues de la derniere ville. Continuant ma route à Joinville, ville de la même province à cinq lieuës du bourg précédent. Saint Dizier ville qui eſt auſſi dans la Champagne à ſix lieues de Joinville, elle eſt frontiere de la Lorraine ; Vitry-le-françois, ville qui eſt auſſi en Champagne à ſix lieues de la derniere, ce fut dans cette ville qu'une garde de marechauſſée m'enleva mon couteau-de-chaſſe, en ſe ſervant de ce pretexte qu'il étoit venu des ordres du Roi qui défendoient à toutes perſonnes de quelque état & condition qu'elles fuſſent de porter aucune arme offenſive ou défenſive ſous peine de confiſcation. Delà je me rendis à Chaalons ville qui eſt auſſi dans la même province à ſix lieues de la précédente : elle eſt médiocre en grandeur & beauté : delà je paſſois à Rheims grande ville qui eſt encore dans la Champagne aſſés belle, & fameuſe ſur-tout à cauſe qu'il y a la Ste. Ampoule [*] avec laquelle on y ſacre les Rois de France, elle eſt à 10 lieues de la derniere ; d'ici je paſſois à Corbeny, bourg en Picardie à ſix lieues de la ville précédente. Laon-en-Lanois, ville ſituée ſur une haute

[*] Voyés en l'explication à la liſte des mots qui ſont expliqués à la fin de cet ouvrage.

montagne à quatre lieues du bourg ci dessus. D'ici je gagnois La Fére, ville aussi en Picardie à cinq lieues de la derniere, c'est une ville de guerre, avec l'école militaire : St. Quentin, belle petite ville dans la même province à cinq lieues de l'autre; passant ensuite à Cambrai, belle ville de guerre dans le Cambresis en Flandre, médiocre pour sa grandeur à sept lieues de celle-ci dessus. Douai belle ville de guerre médiocre pour son étendue elle est située dans la Flandre à 4 lieues de la derniere : continuant mon chemin à Lille belle & grande ville de la Flandre avec une belle citadelle à six lieues de l'autre dernierement nommée : Armentieres petite ville aussi en Flandre qui n'est pas tant laide à trois lieues de la derniere; de cet endroit je passois à Bailleul petite ville qui est assés plaisante, dans la même province à trois lieues de celle qui vient d'être precédemment nommée. Cassel petite ville qui est encore du même pays à 4 lieues de l'autre, elle est située sur une éminence. Berg-St.-Vinox ville de guerre dans la même province à quatre lieues de la derniere, elle est médiocre pour sa grandeur, à un quart de lieue d'ici, je trouvois un fort qu'on nomme le Fort-François, & à une demi lieue de celui-ci on en trouve un autre qu'on appelle le Fort-Louis : delà j'ai passé à Dunkerque, ville assés belle & grande avec un port de mer, cette ville est aussi en Flandre à une lieue & demi de Berg-St. Vinox, ce fut dans cette ville que je vis un géant Italien de nation lequel avoit fait

choix d'une fille de petite taille pour ſa maitreſſe avec laquelle il voiageoit en ſe faiſant voir à prix d'argent. Comme on me demandoit trop pour paſſer la manche afin d'arriver en Angleterre, je partis delà paſſant le long du rivage de la mer ayant traverſé le Fort-Mardi, delà j'arrivai à Gravelines qui eſt une ville de guerre qui n'a rien de beau en ſes bâtimens, mais elle ne laiſſe pas que d'être aſſez bien fortifiée étant à quatre lieues de Dunkerque : d'ici je paſſois à Calais qui eſt une petite ville pas trop belle ; mais il y a un port de mer aſſez agréable, & elle eſt à quatre lieues de Gravelines. Ce fut ici que je m'embarquai pour paſſer le pas de Calais qui a ſept lieues de traverſe, m'étant rendu à Douvres qui eſt l'entrée du royaume d'Angleterre étant à ſept lieues de Calais, ce n'eſt ni une belle ni une grande ville, mais elle a un beau port de mer diviſé en trois baſſins pour les vaiſſeaux qui y arrivent, & delà j'ai paſſé à Cantorberi, ville médiocre pour ſa grandeur & pour ſa beauté à cinq lieues ou quinze milles du port de mer précédent. D'ici je paſſois à Rocheſter, longue ville mais étroite, aſſez belle à trente milles de l'Archiépiſcopal derniérement nom̃é. Enfin j'arrivai à Londres qui eſt à trente milles de la précédente.

CHAPITRE V.

Obſervations que j'ai fait ſur la ville de Londres, en rapportant l'avanture de mes hardes volées.

LONRDES eſt la capitale du royaume d'Angleterre, cette ville eſt très-grande, on ſup-

pose qu'elle est plus que Paris, je le veux bien en la prenant en sa longueur, mais elle n'en a pas la beauté à cause que les maisons bourgeoises n'y sont bâties qu'en briques; mais elle est fort renommée par son commerce si fameux, favorisé de l'abord des vaisseaux qui y arrivent sur la Tamise, là où ils sont arrangés sur les deux bords de cette riviere, en voyant le nombre infini des mats on croit voir une forêt d'une lieue d'étendue.

Voici quelques-unes des curiosités que j'ai vues dans cette cité depuis le samedi 29 Octobre 1768 jour que j'y entrois jusqu'au jeudi 10 Novembre qui fut le jour que j'en sortis.

1. Premiérement le roi reside dans la ville qui s'en retournoit du parlement pour rentrer dans son château, étant dans son carosse qui est très-beau ayant plusieurs ornemens dorés avec deux lions sur le derriere, ce sont là ses armes. Le roi étant alors avec sa suite des milords, de ministres & de cavalerie.

2. Ayant vû l'extérieur du palais du roi, mais je n'y ai rien vu de remarquable à l'exception d'une grosse côte de baleine dressée contre une des murailles, elle avoit plus d'un étage de long & environ un pied & demi de circonference.

3. Ayant vû le palais que le roi fit bâtir pour son auguste épouse quand il la prit en mariage, il a quelque chose de plus éclatant que celui du roi à l'égard de son extérieur.

4. D'ailleurs j'ai vu deux éléphans qui ap-

partiennent au roi d'Angleterre. C'eſt un animal aſſez ſingulier, il n'a point de poil, ſa trompe lui pend juſqu'à terre, & cette trompe lui ſert de main car ils mangeoient avec en ramaſſant le foin pour le porter dans leurs gueules & quand ils boivent ils s'empliſſent cette trompe & ils la vuident dans leur gueule : un de ces animaux prenoit le chapeau de ſon maître & ſaluoit le monde en faiſant un grand hurlement, ramaſſoit l'argent qu'on lui jettoit par terre & le donnoit à celui qui en avoit la conduite, il faiſoit ſigne au monde qu'on lui donna quelque friandiſe; cet animal a des deux côtés une défenſe où ſa trompe repoſe entre, elles peuvent avoir chacune un pied & demi de long, en un mot cet animal n'a rien de ſemblable aux autres animaux, ſes jambes ſont auſſi groſſes au bas comme au haut, & peuvent avoir entre deux à trois pieds de circonférence, ceux que j'ai vû étoient jeunes, n'ont pas encore la grandeur des vieux; ils ont une petite queuë, leurs oreilles ſont larges, plates, tombant des deux côtés de la tète, les yeux ſont fort petits à proportion de la tète qui eſt monſtrueuſement grande & mal faite, ſa peau n'a point de poil nulle part à l'exception des parties naturelles, ſa fiante eſt à-peu-près comme celle des chevaux.

Ayant vû le pont de Weſtmeiſter qui eſt à une diſtance de celui de Londres qui a été fait ſur le modele de ce dernier, mais celui-ci eſt encore plus joli à cauſe qu'il eſt relevé vers le milieu en convexe.

6. Le pont de Londres ou en langue angloiſe Londonbrige, il eſt auſſi fort joli, & des deux bords les accoudoirs de pierre y ſont d'une ſimetrie reguliere, de deſſus en jettant les yeux ſur les vaiſſeaux, on voit une des plus agréables perſpectives.

7. Je fus auſſi pour voir la Bourſe, qui eſt un bâtiment pas tant laid où ſe trouve les négocians & marchands pour faire leurs affaires enſemble ou pour trouver les capitaines des vaiſſeaux.

8. Entr'autre la cathédrale, qu'on nomme plus communément St. Paul, elle eſt belle endehors & encore plus en ſon intérieur, où l'on voit un bel ordre d'architecture, un grand dôme fort élevé, cette égliſe eſt d'une vaſte étendue, ayant monté ſur le clocher où j'ai vû Londres aſſez bien, mais non pas en toute ſa grandeur, parce qu'il y avoit des brouillards ce jour-là, ce qui eſt fort commun en cette ville, ſans cela l'air y ſeroit plus ſain.

9. Le monument qui eſt en quelque façon ſemblable à une tour fort haute & en même tems fort étroite, ce qui a été un ouvrage aſſez hardi, il reſſemble aſſez bien à une pile de pierre d'un même morceau, elle y fut bâtie à cauſe que des mal-intentionnés avoient autrefois embraſé la ville juſqu'à cet endroit.

Avant de paſſer plus loin je trouve à propos de rapporter ici la petite friponnerie qu'on me joua en cette ville le jour que j'y entrai : Un jeune homme m'ayant rencontré à mon arri-

vée avec ma valise sur le dos, comme un voyageur, se présenta à moi, disant qu'il s'appercevoit bien que j'étois étranger, je fus bien aise de faire rencontre d'un hom̃e qui savoit le françois, il me demanda d'abord où j'irois loger, je lui dis que ce seroit chez un certain Favre aux treize cantons, près la rue des fripiers, (là où je logeai quelques jours jusqu'à ce que je fus chez un autre aubergiste dans le Spitalfield-wilkstreet,) il me répondit qu'il connoissoit bien ledit Favre qu'il étoit Suisse, que sa demeure étoit à côté de la sienne, il me dit qu'il n'étoit pas séant d'aller lui demander à loger en ayant mes hardes sur le dos, il me fit entrer dans une taverne où il donna mon butin à la bourgeoise de la maison en disant ayez en soin, en m'expliquant en françois ce qu'il venoit de dire à elle, l'ayant fait boire à mes dépends il me dit qu'il me l'apporteroit aux treize cantons lorsqu'il m'y eut conduit, disant qu'il n'étoit pas nécessaire que je me donna la peine de m'en retourner avec lui puisque j'étois fatigué, ma paresse fut cause qu'il me vola ma valise : je fus bien en la maison où il disoit faire sa demeure, mais il m'avoit donné fausse adresse : j'eus beau l'attendre avec patience, jamais il ne m'a apporté ce qu'il disoit aller chercher pour m'éviter la peine d'y aller moi-même; il ajoutoit qu'il avoit été étranger en cette ville & qu'il savoit bien la maniere de recevoir les novices pour leur rendre les mêmes services qu'il avoit reçu des

autres en arrivant dans cette ville. Il me dit aussi bien à propos que je ne devois pas me confier à tout le monde, qu'il y avoit beaucoup de fripons dans ce lieu, il me doña plusieurs sages avis avant de me quitter desquels j'aurois dû en profiter; mais cela fut directement la cause que je ne me défiois pas de lui, & qu'il me trompa avec plus de facilité.

CHAPITRE VI.

Qui contient mon retour de Londres en France, mon occupation à Paris, & le recit du spectacle du Sr. Godon.

LE jeudi 10 Novembre 1768, je quittai Londres pour aller à Rouen après avoir pris une lettre de recommandation de la part de Mr. Abraham Du Bois, lequel me recommandoit au Sr. B. Roque, négociant à Rouen dans la rue du Meurier. De Londres je passais à Bradhamson petite & chetive ville d'Angleterre à soixante milles de la capitale, m'y ayant embarqué, quoique ce ne soit pas un port de mer, car il n'est pas possible qu'un vaisseau approche le bord de cette ville à cause qu'il n'y a pas de havre, mais on arrive à bord des bateaux avec des chaloupes qui vous y conduisent, ce fut de la maniere que nous arrivames à notre paquet qui n'étoit qu'un petit bâteau qui me conduisit avec les autres passagers à Dieppe, ville de la Normandie, bien jolie avec un beau havre de marée. Cette premiere ville de France est fort fameuse pour la pêche du harang qui s'y prend dans une certaine saison de

de l'année qu'on y vient chercher avec des voitures tirées par six chevaux qui menent ce poisson salé dans plusieurs provinces. La pèche est le principal revenu de cette petite ville. Delà j'ai été à Rouen, capitale de la Normandie, la beauté de ses édifices ne répond pas à sa grandeur ni à son commerce, les grands vaisseaux y abordent où il y a le flux & reflux de la mer, quoiqu'elle en soit éloignée. Cette ville a la séance d'un parlement, elle est à 12 lieues de Dieppe. Je continuois ma route au Pont-de-l'arche, petite ville de la même province, qui n'est ni grande ni belle, ni riche selon ce qu'il m'a paru, elle est à trois lieues de la précédente. Vernon petite ville médiocre pour sa grandeur & beauté, elle est aussi dans la même province à sept lieues de la précédente, & c'est à trois lieues en deçà que j'avois pris la galiote, qui me conduisit neuf lieues de chemin, ensuite je marchai quelques lieues pour gagner St Germain-en-Laye qui est une petite, belle & jolie ville à douze lieues de Vernon & à quatre lieues de Paris, où j'arrivois encore à cette capitale le lundi 21 Novembre 1768 pour la troisieme fois, où je travaillois de l'horloger en fait de mouvement, pour cet effet je louai une chambre chez le Sr. Ralet, rue des Mauvais Garçons à raison de huit francs par mois; d'ici je fus pour loger dans la rue des Martyrs chez un nommé Benoit : pendant ce tems-là je fus à tous les spectacles de Paris, comme c'est ce qu'il peut y

avoir de plus curieux, j'ai cru qu'il ne feroit pas mal en place de les rapporter ici pour la fatisfaction de quelques-uns; quand à ceux qui les auront vû & qui leur paroîtront être des minucies felon leur prévention, ils pourront paffer d'ici au chapitre XI, du voyage que je fis en Hollande où je m'embarquai pour paffer en Amerique.

En ce tems-là je fus voir les parades du Sr. Godon aux nouveaux Boulevards-du-temple, où j'ai vu marcher le long d'une corde deux petits garçons d'environ de l'âge de fix à fept ans, deux grandes filles qui en danfant fur la corde fuivoient la cadence de la mufique des violons tant en reculant qu'en avançant avec de très-grands fauts, en croifant & décroifant les jambes d'une très-grande viteffe. L'arlequin qui paroiffoit fi lourd de fon corps, ftupide de fon efprit & fort groffier en toutes fes manieres, y étoit le plus habile & léger, après avoir danfé come les deux précédentes, il fautoit en l'air en fe laiffant tomber fur la corde à califourchon qui le rejetoit en l'air en retombant fur fes pieds, & cela par plufieurs fois, quand ces tours d'adreffe furent faits (qui font naturels par l'aide du balancier avec lequel ils trouvent plus aifément l'équilibre) ils firent auffi les fauts du timpan qui ne font pas moins remarquables pour l'adreffe. Ils fe plioient de toutes-façons & rouloient de tous côtés avec une inconcevable activité, la mieux dégagée de ces filles renverfoit fa tête & fon

corps en ariere en faiſant repaſſer ſa tête entre ſes jambes où elle ramaſſoit une piece d'argent avec ſa bouche. Elle faiſoit le même tour ſur un long morceau de bois élevé ſur une table, où elle ne pouvoit y poſer qu'un pied, tandis que l'autre étoit en l'air; cela étant fait, l'arlequin marchoit le long du fil de fer en ſe renverſant pour ſe coucher deſſus, après s'enſuivoit les deux voltiges, qui ſont deux brandilloires & ſur ces deux cordes montoient deux hommes qui s'y tournoient de toutes façons, ils s'y pendoient par le cou: après que ces tours furent finis ils jouerent une comédie de deux rivaux amoureux de la même créature, ils terminerent leur différend par un funeſte duel, celui qui eut l'avantage d'être le mieux chéri, fut tué; enſuite trois ſpectres apparurent à l'amant vainqueur. La ſeconde piece fut la Bourbońoiſe au quadran bleu pour y attendre ſes galans; ſes amoureux ne manquerent pas de s'y trouver pour lui payer à boire en lui parlant d'amourette où il ſe trouva des tables dreſſées. Je ne vis pas le reſte de la piece parce que je m'en allai avant qu'elle fut finie. Les places y ſont de ſix, huit, douze & vingt ſous & un écu telles que ſont les places de la nobleſſe.

CHAPITRE VII.

De l'opera, des marionettes, danſeurs de corde, eſcamoteur.

AYant auſſi été à l'opéra qui en ce tems-là ſe tenoit au Louvre, à cauſe que l'opéra dans

la rue St. Honoré avoit brûlé, & qu'il n'étoit pas encore tout-à-fait rebâtit coñe il en a été parlé ci-deſſus. Ce qu'il y a de beau, c'eſt la muſique d'une vingtaine d'inſtrumens. Entre autre la muſique vocale chantée ſi agréablement qu'on vous enleve le cœur, on dit qu'il y a des eunuques, & ce ſont ceux-là qui excellent au-deſſus de tous, car on ſoutient que leur ſituation leur donne un avantage de chanter avec une voix plus claire & plus forte que les autres chantres. Les acteurs & actrices y ſont habillés avec un luxe étonnant, chacun ſelon le rang de la perſonne qu'il repréſente. Ces actrices y danſent des ballets d'une légereté ſurprenante, à peine s'apperçoit-on ſi leurs pieds repoſent ſur le théâtre, elles y danſent avec tous les agrémens capables de toucher les cœurs mêmes les plus inflexibles à l'amour, tant par leurs manieres que par leurs ajuſtemens ſéduiſans, car elles ſont preſque tout-à-fait dégorgées, le fard rouge & blanc, de même que tous les ornemens, tout y eſt à profuſion, c'eſt par-là qu'on pourroit être trompé en croyant de voir des beautés inimitables, tandis que ſi on voyoit le naturel, qu'on en pourroit bien juger autrement. D'ailleurs il s'y fait de très-belles décorations, des gloires qui apparoiſſent en deſcendant ſur le théâtre. Je fus auſſi au haut du bâtiment pour examiner les machines utiles à faire mouvoir les décorations, tels que ſont les tambours ou rouleaux, contrepoids, cordages de chanvres, de

fil de laiton, les toiles peintes. Les plus baſſes places ſont de vingt-quatre ſous en montant juſqu'à un louis.

En ce tems-là je fus auſſi ſur le Quai-de-la-Feraille pour y voir les mariońettes qui danſoient enſemble ſans manquer un pas de cadence au ſon des violons, ces mariońettes ſe battoient les unes les autres de la maniere la plus vive; l'on y voyoit auſſi une de ces figures qui verſoit du vin dans ſon verre, & buvoit à la ſanté de la compagnie, une dame qui en étant ſur la danſe lui ſorti de deſſous ſes jupons ſept ou huit petits enfans qui danſoient auſſi avec leur mere; le vieux cocu qui ſe conſoloit de ce que ſa femme faiſoit la coquête. De toutes ces figures il n'y en avoit aucune qui ne parut être vivante & ſe mouvoir d'elle-même. Ce ſpectacle finit par le tonnerre qui y eſt imité naturellement, avec la tempête ſur mer où on voyoit ſes flots avec des vaiſſeaux qui ſe battoient à coup de canon, avec la repréſentation de pluſieurs villes par principes d'optique.

Le 10 Février 1769 je fus à la foire St. Germain où j'ai encore vû le ſpectacle du Sr. Nicolet; où j'ai vû la bande des danſeurs de corde, où il y avoit l'Eſpagnolette habillée en homme depuis la ceinture en bas, mais elle avoit une jupe avec laquelle elle danſa quelque pas, mais l'air qui s'y mettoit la dérangeoit de ſon équilibre, enſorte qu'elle fut obligée de l'ôter. Cela étant fait on y fit les ſauts

du timpan qui furent ſuivis de la comédie du ſavetier amoureux; celle du bœuf gras ſuivi d'une pantomime à machines qui eſt une ſorte de comédie repréſentée par geſtes & par ſignes, ſans y prononcer une parole, je jugeois que c'étoit une nôce ou quelque réjouiſſance puiſqu'on y voyoit des cuiſiniers où on en ſurprit un qui avoit ſa tête dans un grand vaſe pour y manger goulument quelques friandiſes, mais ſa tête n'en pouvoit reſſortir lequel fut chaſſé en l'ayant encore ſur ſa tête; quand cela fut fini, il y eut pluſieurs décorations & changemens de théâtre, la mer orageuſe d'où Neptune en ſortit pour entendre la muſique & y voir danſer les ballets. Les places y ſont comme chez Godon.

Le 11 Février 1769 je fus encore chez le ſuſdit Nicolet, ce fut toujours la bande des danſeurs de corde, le ſinge qui en faiſoit autant, la comédie du ſavetier avec ſes inſtrumens de cordonnier qui quitta ſon ouvrage pour ſe rendre à la compagnie d'un cocher, leſquels étoient les deux ſous, ce qui fut ſuivi de l'arlequin déguiſé en ours, le ſpectacle finit par le ballet qui n'y eſt pas ſi bien danſé qu'à l'opéra.

Le ſuſdit jour 11 Février je fus voir l'eſcamoteur Chinois, qui faiſoit des tours aſſez ſurprenans, come de mettre trois muſcades ſous un gobelet & leur ordonner de paſſer dans un autre ſimplement en donnant un coup deſſus avec ſon bâton de Jacob, comme auſſi de met-

tre une piece d'argent dans la main d'une personne & la piece disparoissoit contre le gré de celui qui la tenoit. Il finit ses tours en nous faisant voir une jolie naine âgée de vingt-cinq ans de la grandeur de deux pieds cinq pouces, née dans les montagnes de Corse, elle étoit très-jolie, elle dansoit avec grace les menuets & les allemandes.

Le même jour j'assistai aussi au cabinet de l'Hollandoise où je vis différentes recréations physiques & magnetiques. Il devinoit aussi si on avoit mis la rose ou la renoncule dans la boëte, ou s'il n'y avoit rien. Il faisoit sortir un serein hors d'une tabatiere qui auparavant paroissoit n'y avoir que du tabac. Il faisoit aussi voir un feu d'artifice qui ne faisoit ni bruit ni fumée & sans poudre; il représentoit plusieurs portails, fontaines, cascades; entr'autre le palais du soleil avec ses attributs, chaque décoration avoit plusieurs sortes de couleurs comme le rouge changé en blanc, le blanc changé en bleu, le bleu changé en couleur d'or.

CHAPITRE VIII.

Suite des curiosités que j'ai vues à Paris, du Muthususa, de la comédie françoise, de la manufacture chinoise, du tresor St. Denis, & de quelques exécutions.

1. DÈs que j'eus quitté le cabinet de l'Hollandoise, je fus pour voir un animal qu'on me dit être venu d'Amerique connu sous le nom de Muthususa. Cette bête sauvage avoit comme une couronne de poil sur sa tête, avec

deux cornes très-courtes, la barbe du bouc, les naſeaux du taureau, le devant ou poitral du dromadaire, le cul de mulet, la queue de cochon, le poil de ſa tête comme du crin de cheval, le poil ſur le milieu du dos ſemblable à de la laine de brebis, & celui de ſon derriere fin comme du caſtor, il étoit beaucoup plus haut & plus gros ſur le devant que ſur le derriere. Comme en ce tems-là je ne cherchois qu'à voir ce qui excitoit ma curioſité, je fus donc auſſi à la comédie françoiſe.

2. La comédie françoiſe eſt ſituée dans la rue des foſſés St. Germain-des-prés. Le jour que j'y fus on y joua la piece qui avoit pour titre le diſſipateur, lequel étoit très-riche & devint pauvre, à cauſe qu'il étoit éperduement porté au vin, au jeu & aux femmes, en pouſſant ſon luxe au point le plus éminent, tant pour la magnificence de ſes habillemens, comme pour ſes meubles; à la vérité cette piece eſt très-inſtructive pour un jeune homme qui en ayant des ſentimens, examine l'état où un libertin ſe plonge par ſa faute, & peut en tirer de bonnes leçons pour ſe mettre en garde contre les déréglemens d'une vie voluptueuſe. Là les pieces y ſont prononcées ſans chanter le diſcours, ici les actrices ſont auſſi de très-belles créatures ayant les mêmes ornemens que celles dont nous avons parlé ci-deſſus. L'agrément qu'on y a encore c'eſt la muſique compoſée de dix-ſept muſiciens, & la langue françoiſe y eſt parlée avec beaucoup d'énergie & de

délicatesse selon l'excellence de la piece avec changement de théâtre.

3. Le mardi 12 Février ayant vû la manufacture chinoise qui est composée de vingt-neuf corps de métiers qui travaillent tous à la fois, toutes ces petites statues mouvantes agissent par la construction des ressorts, rouages, engreinages, de sorte que c'est un chef-d'œuvre du méchanisme où l'on voit le maréchal qui ferre, un cordonnier qui coud son soulier, trois tailleurs qui travaillent, un charpentier qui écaire son bois, un aide-à-maçon qui porte le mortier en montant une échelle pour la construction d'un château, où le seigneur de tems en tems met la tête à la fenêtre en l'ouvrant pour voir si ces ouvriers travaillent, & se retire en la refermant, où l'on voit aussi un régiment prussien comandé par son capitaine avec l'épée au son du tambour.

4. Le susdit jour 12 Février je fus aussi chez le Sr. Nicolet le jeune, joueur de marionettes où l'on voit ses figures qui dansent & parlent à ce qui paroît, cela fut suivi du pont-neuf représenté selon les regles de l'optique, la troisieme chose fut la prise d'un fort où l'on voyoit la cavalerie & les fantassins, on entendoit aussi le canon dans ce combat. La quatrieme chose fut un naufrage; en finissant par le bruit du tonnerre qui grondoit d'une façon assez naturelle & bien imitée.

5. Le dimanche 5 Fév. 1769 je fus à St. Denis-en-France pour y voir le tresor où il y a plu-

ſieurs couronnes d'or & de mermeille, entre autre celle que Louis XV a porté quand il fut ſacré roi, elle eſt d'or enrichie de pierreries de toutes ſortes de couleurs les plus vives, on y voit auſſi celle qu'il porta à l'enterrement de la reine, la main de juſtice de Charlemagne, une grande croix d'or, une autre où dedans eſt renfermée un petite croix du véritable bois de celle ſur laquelle N. S. a été crucifié, s'il en faut croire celui qui nous la fit voir. On y voit encore pluſieurs antiquités & vaſes d'or, une petite égliſe d'argent, où ſont renfermés pluſieurs os de quelque ſaint, il y a quantité d'autres choſes que je ne rapporterai pas ici pour éviter longueur. Puiſque je rapporte chaque choſe, il n'eſt pas hors de place de parler ici deux mots des exécutions que j'ai vûs, ce qui ne déplaira peut-être pas à mes lecteurs, afin d'un peu diverſifier mon diſcours par un ſujet qui n'eſt plus analogue à ce que nous avons dit précédemment.

6. Le jeudi 27 Janvier 1769 j'ai été voir à la grille de Chaillot l'exécution d'un meurtrier condamné à être étranglé, & enſuite rompu en étant ſur la croix de St. André, élevée ſur un échafaut de la hauteur de cinq à ſix pieds où le criminel fut lié, quand il fut déshabillé, alors le bourreau avec ſa maſſue lui caſſa à huit endroits les membres, ſavoir en deux places le bras droit & ainſi le gauche, delà à la cuiſſe & à la jambe gauche & de même à la droite, en lui enfonçant la poitrine, il fut enſuite dé-

lié & mis ſur la roue où il fut expoſé à la vue du public pendant une heure de tems. Ce qu'il y a à remarquer ſur la croix de St. André, elle a des crans ou entaillures à chaque endroit où les membres doivent être caſſés afin que le coup ne ſoit reçu, on entendoit briſer les os à chaque coup que le bourreau donnoit; le 31 Janvier on rompit vif, le complice de celui que je viens de rapporter, l'un de ces deux criminels confeſſa à la juſtice d'avoir aſſaſſiné un homme au bois de Boulogne, la nuit du 2 Juillet 1768 qui étoit le jour qu'on portoit la reine défunte à St. Denis, alors épouſe de Louis XV. Dans ce tems-là je reconnu que Dieu m'avoit encore protégé en cette occaſion, parce que quand le convoi funébre fut paſſé, je continuai mon chemin ſeul dans ce bois pendant une partie de la nuit pour me rendre à Verſailles. Mais je n'ai connu le danger auquel j'avois été expoſé que ſix mois après: apparemment que j'eus le bonheur d'y paſſer dans le moment que ce meurtrier n'y étoit pas, car je n'eus pas la moindre attaque en y faiſant mon chemin. Voilà comme les voyageurs paſſent ſouvent en des endroits dangereux ſans en connoître le péril.

7. La maniere de pendre à Paris eſt différente des autres pays, un jour j'en voyois un qu'on conduiſoit à la potence, qui avoit été dreſſée à la place de Greve, quand le bourreau y eut mit la corde au cou il lui preſſoit ſur les épaules avec ſes pieds en ſautant par ſecouſſes,

ce qui eſt une bonne pratique reçue parmi eux pour ne pas faire ſouffrir long-tems le criminel.

8. J'ai auſſi vû dans cette capitale au Champ-des-Capucins dans le faubourg St. Jacques, caſſer la tête à un déſerteur ſelon les ordres militaires, c'eſt-à-dire, que ſix ſoldats tirent ſur le déſerteur, à une diſtance convenable pour ne le pas manquer; trois tirent à la tête & trois à l'eſtomac lorſque le ſignal leur eſt donné. Les pauvres gens y avoient apporté des bancs & des planches pour y laiſſer monter le monde en payant quelques ſous.

CHAPITRE IX.

De mon troiſieme retour à la maiſon paternelle; de mon occupation de ce tems-là; de mon quatrieme départ pour le voyage que je fis en Lorraine, avec une deſcription ſuccinte des villes de ce paye-là.

VOilà ce que j'avois vû juſqu'alors, ayant quitté Paris pour m'en retourner chez nous le mardi 14 Février 1769; deux jours après en chemin faiſant j'aſſiſtai à une comédie à Sens, la piece avoit pour titre le François à Londres. C'étoit un François qui en y étant tâchoit de former un gentil-homme anglois aux manieres françoiſes, qui de ſon côté s'efforçoit de s'y accoutumer pendant qu'il ne réuſſiſſoit à aucune, marquant un air gêné, peu naturel, auſſi riſible que ruſtique. La ſeconde piece fut Nanine composée par Mr. Voltaire. Le diſcours rouloit ſur les amours de deux rivales qui chériſſoient le même ſeigneur qui,

comme à l'envi l'une de l'autre tâchoient de gagner le cœur de ce prince. Le jour ſuivant je continuois mon chemin, en faiſant ce voyage je pris la vieille route où je paſſai à Noyer qui eſt une ville de Bourgogne qui n'eſt ni belle ni grande, delà je paſſai à Monbard, autre ville dans la même province à 6 lieues de la précédente; étant de retour chez nous où j'ai reſté quelque tems ayant acheté un outil aux dentures avec lequel je travaillois. Mais je m'imaginois de faire un profit plus conſidérable en travaillant en cette partie dans l'étranger: de ſorte que je quittai le pays pour la quatrieme fois le lundi 16 Avril 1770, depuis ce dernier départ j'ai été abſent de mon pays natal pendant cinq ans cinq mois & douze jours. En faiſant ma route avant d'arriver à Belfort je me trouvai ſur le bord d'un précipice au milieu du chemin lequel s'étoit enfoncé deux ou trois jours auparavant; on me dit qu'on l'avoit inutilement ſondé pour connoître la profondeur de l'eau: arrivant enſuite à Belfort, qui eſt une petite & jolie ville bien fortifiée avec un château qui la commande, elle eſt dans l'Alſace à 15 lieues de la Chaux-de-fond. Ce fut aux environs de cette ville que ma curioſité m'attira d'examiner une mine de fer qu'on y creuſoit d'une profondeur prodigieuſe, je m'y fis avaler par une corde qui ſervoit à ſortir la mine, les ouvriers qui travailloient au fond de cet abyme, me dirent qu'il ne coûtoit rien pour y deſcendre, mais qu'il falloit payer pour en

ſortir, alors je reconnu ma témérité, mais un peu trop tard, au cas que ce fût été de mauvaiſes gens qui auroient pu m'y égorger ſans que perſonne n'en ſut mot; alors Pluton ordonna à Caron de me retirer du Tartare après avoir jeté quelques ſous au Cerbere pour ma ſortie. D'ici je paſſois à Thann, ville médiocre en grandeur, & beauté, ſituée dans l'Alſace à ſept lieues de la ville précédente, je fus pour loger à un village en-delà de cette ville où on m'interrogea ſur les cauſes de mon voyage, quel commerce j'occupois & quelle vocation j'avois; après avoir ſubit ces interrogats du maître du logis, il fut encore aſſez impudent de me demander ſi j'avois beaucoup d'argent; mais je me fis paſſer bien à propos pour pauvre, je faiſois autant de cas des liards que ſi c'eût été des doubles louis, ce bon paltoquet crut la choſe telle que je la lui faiſois paroître, & la dépenſe chétive & frugale que je fis chez lui me mit peut-être à couvert de quelque mauvais deſſein prémédité de ſa part. Delà je continuai ma route en paſſant à Remiremond, ville aſſez jolie, mais guere grande, à une petite diſtance de la Moſelle ſituée dans le duché de Lorraine à 9 lieues de Thann; à une certaine diſtance de la route il y a ici à côté de cette ville un couvent qu'on appelle le couvent au St. Mont élevé ſur une éminence, il eſt remarquable parce qu'en cet endroit il y a deux montagnes partagées par une profonde vallée où il y a un tertre qu'on me dit avoir été conſtruit par les

Fées pour applanir le chemin qui conduit d'une de ces montagnes à l'autre; de cette ville je gagnois Epinal qui anciennement portoit le nom de Centour à cause qu'elle avoit cent clochers, mais ayant été ruinée où il n'y croissoit dans ses masures que ronces & épines, quand elle fut rétablie elle changea son nom, comme un bourgeois de cette ville me dit; elle est belle, grande & jolie située sur la riviere Moselle qui la divise en deux, elle est honorée d'un chapitre, cette ville est aussi dans la Lorraine à 5 lieues de la derniere; ce fut ici que je fis connoissance avec un horloger fort aimable nommé Mr. Valtrin. Delà je passois à Charme petite ville pas tant laide, elle est aussi dans le même duché, sur le bord de la Moselle à 5 lieues de la derniere. Nanci capitale du duché de Lorraine à 8 lieues de la derniere à une distance de la Meurte : on peut la mettre du nombre des grandes & belles villes, cependant sa grandeur ne répond pas à sa beauté; elle a deux belles places, la carriere, & la place royale, cette derniere est fort jolie; en cette ville je n'y fus que quelque jour, ayant monté sur l'église primatiale, j'y ai vû St. Sigisbert que l'on dit avoir été conservé deux cens ans dans l'eau sans se consumer, c'est à lui que les romains de cette ville ont recours dans des tems fâcheux de pluie ou d'inondation. Je fus aussi à la chapelle de Notre-Dame de bon secours située au bout du fauxbourg St. Pierre en face de la porte St. Nico-

las. Je quittai cette ville en prenant contre mon gré la route de Paris puisque je ne trouvois pas d'ouvrage à Nanci pour y arrondir les dentures des montres, parce que les horlogers n'y travaillent que fort peu en neuf; de sorte que je marchois à pas de tortue contre Vezelise, petite ville de Lorraine à quatre lieues de Charme; ensuite à Toul ville épiscopale enclavée dans la Lorraine, elle est de la France, ville médiocrement grande assez belle à six lieues de la derniere. Fou & Void sont deux bourgs. Avant que de passer au duché suivant, il est à propos de dire que la Lorraine n'est pas un pays riche ni un des moindres, mais on y vit à bon marché. Delà je passois à Ligny, petite ville sur la riviere d'Ornay, dans le duché de Bar, à 8 lieues de Toul. Bar-le-duc, petite ville capitale du Barois à 3 lieues de la précédente. Il est bon de dire en passant que le Barois fait partie de la Lorraine, j'ai remarqué que les gens y sont la plupart rustiques & de mauvaise grace, un jour ayant trouvé un Barois qui étoit d'un air gracieux & fort poli, je lui dis qu'il n'étoit pas natif de ce pays-là, il me répondit au contraire en me disant qu'il en étoit, alors je lui marquai ma surprise en lui disant qu'il étoit le premier Barois que j'avois trouvé d'une humeur enjouée, il me dit sérieusement que c'étoit à cause qu'ils se trouvoient sans vin; depuis trois ou quatre ans que leurs vignes ne produisoient plus le nectar qui les rendoit sociable. De cette

ville je pris un chemin de traverſe, en entrant à Nétencourt qui n'eſt qu'un village je le nom̃e à cauſe qu'il eſt l'entrée de la Champagne, & que ce fut ici où un employé ſaiſi mon outil à finir les dentures, alors je portai ma plainte à un honnête homme nommé Mr. Le Comte qui fit reſtituer à l'employé ce qu'il m'avoit ſaiſi injuſtement en ſe ſervant de ce faux prétexte me diſant qu'il ſuivoit en cela les ordonnances du roi. Delà je gagnai Châlons-ſur-la-Marne, ville aſſez grande mais peu agréable, elle eſt à 13 lieues de Bar-le-Duc. Je paſſai enſuite à Epernai, petite ville de Champagne à une diſtance de la Marne qui eſt une riviere qui tombe dans la Seine. Elle eſt à 7 lieues de Châlons. De cette ville je continuois ma route à Dorman bourg en Champagne aſſez beau à 5 lieues de diſtance de la derniere, ce fut aux environs de ce bourg que je logeai dans une auberge que je ne nom̃e pas : le lendemain on me dit que c'étoit un coupe-gorge, delà je paſſai à Château-thieri, petite ville auſſi en Champagne qui n'eſt pas tant laide, ſituée ſur la Marne à quatre lieues du bourg précédent. La Ferté-Jovare, ville de la Brie à 6 lieues de l'autre derniérement nommée. Delà je gagnai Meaux-en-Brie, capitale de la Brie, elle eſt le ſiege d'un évêque, elle eſt aſſez grande & belle, ſituée ſur la riviere Marne étant à 4 lieues de la derniere; on me dit qu'en cette ville il y avoit quantité de proteſtans, l'évêque de cette ville nom̃é Mr. Boſſuet a compoſé un fameux

livre en ſix volumes, ſous le nom d'hiſtoire des variations des proteſtans. Cet habile controverſiſte invite dans ſon ouvrage, les réformés à embraſſer la religion romaine, cet auteur s'eſt ſervi d'une méthode différente des autres qui ont traité ces ſortes de matieres, parce que celui-ci eſt modéré, il ne parle pas avec paſſion, il eſt doux & patétique; j'exhorte donc pour cet effet les proteſtans qui pourroient avoir ce livre entre les mains de prendre garde à eux parce qu'il ſeroit en état d'ébranler quelques-uns de ceux qui ne connoiſſent pas aſſez les diſputes ſcolaſtiques. De cette ville je continuai ma route pour Paris qui en eſt à dix lieues, où je me rendis pour la quatrieme fois le lundi 7 Mai 1770, & le lendemain je louai une chambre dans la rue mazarine, où j'arrondiſſois les rouages des montres où je n'ai été payé qu'en partie de ce qu'on me devoit, quoique je ne manquois pas de demander aſſez ſouvent mon argent, ce qui me donna lieu d'écrire en grands caracteres ſur ma porte ces mots ſuivans :

Credit eſt auſſi mort chez moi
Depuis environ quelques mois,
M'ayant trahit ce perfide,
A la mort je le deſcide,
Et par ſa mort j'ai la vie,
Et mes défiances ſont gueries.

CHAPITRE X.

Du mariage de monſeigneur le Dauphin, le ſpectacle du ſieur Robe, la ménagerie du Sr. Morel.

1. DEs trois choſes que j'ai à rapporter dans ce chapitre, que je vis alors en étant à Paris,

commençons à faire le recit de la plus vénérable. Le mariage de monſeigneur le Dauphin aujourd'hui Louis XVI roi de France, avec Marie-Antoinette d'Autriche fille de la reine d'Hongrie qui fut célébré à Verſailles le 16 Mai 1770. Le feu d'artifice qui devoit ſe tirer ce jour-là fut renvoyé au 19 Mai à cauſe du mauvais tems, jour que je me rendis à Verſailles pour voir ce fameux feu qui repréſentoit deux gerbes d'une grandeur & hauteur prodigieuſe dont les bouts de chaque tige en éclatant répandoient pluſieurs brillantes étoiles, cela étoit encore accompagné de pluſieurs boëtes à feu qui après avoir monté d'une hauteur extraordinaire répandoient une infinité de belles étoiles, qu'à peine pouvoit-on diſtinguer d'avec les étoiles du firmament par leur blancheur & forme ſi naturelle, ces boëtes furent ſuivies des ſerpenteaux qui ſe croiſoient les uns dans les autres, éclatoient en donnant un coup tout en diſparoiſſant, l'on vit enſuite un feu d'où ſortoit quantité de petits tourbillons mût avec un mouvement progreſſif contre l'air, il y eut un autre feu qui étoit ſous la forme de pluſieurs cordes qui s'élevoient en voûte, faiſoient un bruit en fendant l'air, répandoient auſſi des étoiles. Il y eut pluſieurs autres feux fixes qui ne parurent pas à tous les ſpectateurs à cauſe qu'ils ne furent pas lancés en l'air. Ce feu d'artifice fut fait par le Sr. Thoré, artificier ſur les Boulvards, lequel fit ſon teſtament avant de le tirer vû qu'il prévenoit un péril futur en

ſuppoſant qu'il ne réuſſit pas, ce qui auroit pû arriver par quelque funeſte effet de la poudre, ce feu fut tiré dans le parc du roi, il fut ſuivi d'une magnifique illumination, car ce parc étoit illuminé dans toutes les allées, promenades & parterres, par l'arrangement des lampions, ces feux faiſoient divers formes de fleurs de lys, de luſtres, d'arcades, de pyramides, de boſquets, le tout accompagné d'un ſpectacle gratis du Sr. Nicolet qui fut beaucoup applaudi. D'ailleurs les jets d'eau jouoient avec beaucoup de force. Ledit jour 16 Mai Paris fut illuminé, les environs du Pont-neuf étoient très-beaux tel que le Quai des Orfevres, le Quai de Conti, celui des Théatins, & le mercredi 30 Mai l'on tira le feu d'artifice ſur la place de Louis XV à Paris, dont ce feu ne cédoit en rien à celui de Verſailles, ſinon que celui-ci n'étoit pas ſi compliqué & qu'il ne dura pas ſi long-tems : ce qu'il y eut de fâcheux à ce dernier, ce fut un grand nombre de perſonnes qui y furent écraſées par la foule entre les deux palais & le nombre des eſtropiés & meurtris ſurpaſſoit de beaucoup celui des tués : quelques-uns diſoient que c'étoit à cauſe d'un petit foſſé qui traverſoit la rue pour donner l'écoulement de l'eau, où le monde s'entrepaſſoit en tombant les uns ſur les autres, ceux qui étoient par terre ne pouvoient ſe relever & étoient obligés d'y périr miſérablement, les carroſſes & fiacres ne manquerent pas d'en écraſer auſſi bon nombre, puiſque j'y ai vû un cheval qui y fut auſſi tué, en-

tr'autre on ſuppoſoit que des malfaiteurs y avoient contribués de leur côté, puiſqu'on en avoit trouvé qui avoient leurs poches pleines de vols leſquels ſont été auſſi écraſés : lorſque j'y voyois les corps morts couchés dans la rue à différens endroits par vingtaine ou par trentaine, cela me faiſoit penſer à un champ de bataille, tel qu'on nous le repréſente dans les hiſtoires de la guerre ; rien ne me toucha tant que d'y voir une très-belle créature d'une chevelure blonde, ſur la phiſionomie de laquelle on jugeoit un air modeſte de même que par ſes habillemens, laquelle avoit auſſi ſubit le funeſte ſort de la mort inopinée, cauſée par ce déſaſtre.

2. Le 24 Juin jour de la fête St. Jean, j'ai été voir le ſpectacle du Sr. Robe ſur le Boulvard du temple, il conſiſte à voir pluſieurs tours de cartes, où il y avoit une fille qui en ayant les yeux bandés devinoit les cartes qu'on donnoit à tirer aux ſpectateurs. Et celui qui donnoit les cartes, en prenoit une dans le jeu & il ſe trouvoit que c'étoit celle qu'on avoit tirée, il ſouffloit deſſus alors elle ſe trouvoit changée en une autre carte, & c'étoit auſſi celle que d'autres avoient tirée ; ces tours furent ſuivis de pluſieurs danſes différentes & inconnues où l'on entend battre fortement la cadence des pieds, & en d'autres momens qu'on ne les entendoit pas du tout marcher, cette cadence y étoit battue des pieds d'un ordre très-régulier par notes hautes & baſſes. Une autre

danse qui me fit assez rire, ils la dansoient en ayant un bâton à la main, en cognant de leur bâton sur le plancher du théatre d'un ordre fort réglé. Mais ce qu'on y voyoit de plus remarquable, c'étoit l'équilibre de l'épée mise sur la pipe tenue à la bouche où l'épée tournoit dessus. L'équilibre de la plume de paon jettée sur le front où elle y tombe perpendiculairement, d'où elle étoit rejettée sur le plat de la main sur son bout & delà sur son front; ce spectacle finissoit par un concert.

3. Le susdit jour 24 Juin 1770, je fus aussi chez le Sr. Morel voir sa ménagerie sur les Boulvards du temple, où l'on voyoit un bouc qui avoit trois cornes à la tête, une quatrieme qui lui étoit tombée, on y en voyoit un plus petit qui a aussi trois cornes comme le précédent, une brebis qui avoit cinq jambes & six pieds, j'y en ai vu une autre qui avoit les ongles des pieds presque aussi longues que les cornes, de plus on y voyoit une sirene naturelle d'environ cinq pieds de long & de l'épaisseur du gros du bras d'une femme, elle ressemble assez à une femme depuis la tête jusqu'à la ceinture & le reste étoit une longue queue de poisson. L'on y voyoit aussi un vautour qui pouvoit être de la grandeur d'une des plus grandes oyes, mais le cou pas si long, son plumage étoit d'un gris brun, ses pieds sont garnis de longues serres. La panthere qui est de la grandeur d'un renard, mais plus long elle a la tête du chat, elle grince les dens en soufflant

comme un chat, ſa peau eſt tachetée come les cerfs des Indes. L'on y voyoit auſſi le loup qui avoit fait tant de ravages dans le Languedoc & le Givaudan, lequel étoit empaillé. Ce ſpectacle fut terminé par des tours de tambours fort remarquables, celui qui le battoit faiſoit ſauter l'une de ſes baguetes ſous ſa cuiſſe & la reprenoit, il faiſoit auſſi tourner ſa baguete ſur le bout de ſes doigts. Il changeoit le ſon de ſon tambour au ſon du tonnerre. Alors je me retirai à mon logis en écrivant ce que je venois de voir, & au bout de quelques ſemaines après, je fis mon adieu à Paris ſans jamais penſer à y retourner : d'autant plus que j'y avois vû tout ce qu'on peut ſouhaiter de voir : ce qui contribuoit encore à quitter volontiers cet endroit, c'étoit de ce qu'on ne me payoit pas toujours mon ouvrage, & pour comble de ſoucis en ce tems-là on m'avoit volé une partie de mes hardes dans ma chambre un jour que j'en étois abſent.

CHAPITRE XI.

Du voyage que je fis en Hollande, deſcription des villes que je trouvois ſur cette route.

JE quittai alors Paris le 23 Juillet 1770 pour me rendre en Hollande dans l'eſpérance d'y faire mes affaires d'une maniere plus avantageuſe, quand je partis de cette capitale je paſſois à Senlis ville de Picardie à 10 lieues de Paris, cette petite ville eſt très-peu conſidérable, pour ſa grandeur, ni pour ſa beauté & encore

moins pour ſes richeſſes, d'ici je paſſois à Ste. Maxance, qui eſt un bourg en Picardie encore moins conſidérable que la ville précédente, & il en eſt à deux lieues, delà je gagnai Roye, ville auſſi en Picardie à onze lieues de ce dernier bourg. Péronne ville médiocrement grande pas tant laide, elle eſt auſſi ſituée dans la même province à ſept lieues de la derniere, elle eſt ſurnommée la pucelle à cauſe qu'elle n'a jamais été priſe. Delà j'arrivai à Cambrai capitale du Cambreſis en Flandres, elle eſt aſſez belle, grande & bien fortifiée, étant à 8 lieues de l'autre. Valencienne, médiocre ville tant pour ſa beauté que pour ſa grandeur elle eſt fortifiée, étant ſur l'Eſcaut dans le Hainaut à 7 lieues de la derniere. Je continuai ma route à Mons capitale du Hainaut, elle eſt médiocre en grandeur, elle n'eſt pas déſagréable, étant fortifiée d'un rampart & de terraſſes, il y a auſſi garniſon : c'étoit où le prince Charles faiſoit autrefois ſa réſidence, la Trouille arroſe les fondemens de ſon enceinte, étant à la diſtance de 7 lieues de l'autre, continuant d'ici mon chemin à Soigniés, petite ville du Hainaut à 3 lieues de l'autre ci-deſſus. Brene-le-comte, petite ville de la même province à une lieue de la derniere, c'eſt trop peu de choſe pour en parler. Halle petite & aſſez jolie ville à trois lieues de l'autre, elle eſt marchande ſituée dans le Hainaut, dans cette ville il y a un pélérinage qu'on nomme Notre-Dame de Halle, de cet endroit je me rendis à Bruxelles, ville capitale du

du Brabant, elle eſt grande, belle & marchande, étant favoriſée d'un canal qui s'avance juſqu'à la moitié de la ville, ce canal va juſqu'à Anvers & à la mer, ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt l'hôtel-de-ville & ſa tour percée à jour, elle mérite l'attention des curieux. La fontaine des trois pucelles eſt aſſez jolie, ce ſont trois ſtatues qui par leurs mamelles jetent l'eau en ſerrant la main contre, à ce qui paroît. Je paſſai en cette ville dans le tems du jubilé, mais comme je fus un peu trop tard je ne vis que les décorations poſées contre leurs maiſons, chacun ſelon ſes moyens, les unes étoient de certains tableaux avec des inſcriptions latines, d'autres avoient garnis leurs murailles en dehors avec de la mouſſe les uns en de très-belles façons, & les autres avoient même fait des décorations plus bizarres que jolies; cette ville eſt à trois lieues de la derniere. Anvers ou Antwerpen en langue flamande, cette ville eſt aſſez bien bâtie & jolie, elle eſt grande & marchande, j'y ai arrondis trois rouages chez le Sr. Lamberghts ſur la place de mer : cette ville eſt à ſept lieues de la derniere. Berg-op-zoom, quoique cette ville ne ſoit pas grande elle eſt fort belle en-dedans & encore plus en-dehors par ſes fortifications aſſez remarquables, étant à 7 lieues de la derniere, & elle eſt dans le Brabant-Hollandois, cōme j'avois intention d'aller loger en cette ville, je n'y arrivai que ſur le tard, les ponts levis étoient dejà levés, je me retirai donc dans la campagne

en me couchant par terre ſur le gazon pour y paſſer la nuit, pendant que je m'aſſoupiſſois, un oiſeau nocturne me vint ſiffler un cris ſi ſauvage en tournant autour de moi comme ſi j'avois dû être ſa proie, ſans que je pû le voir à cauſe de l'obſcurité; mais un inſtant après je l'apperçus contre le ciel; je tachai de m'endormir, mais la fraicheur de l'automne s'oppoſoit à mon repos, le lendemain quand les ponts furent ouverts j'entrai dans la ville, les yeux à peine déſſillés, en étant chargés du ſommeil à cauſe de mon gîte de la nuit paſſée. Delà je paſſois à Bréda, belle & grande ville d'Hollande, aſſez marchande & bien fortifiée elle eſt à ſept lieues de l'autre derniérement nommée. Enfin j'arrivai à Roterdam, c'eſt une des grandes villes de la Hollande elle eſt à 10 lieues de la derniere, quoiqu'elle ſoit belle & bien bâtie elle n'eſt pas ſi jolie que la derniere, mais elle eſt beaucoup plus grande & plus marchande, à cauſe qu'elle eſt favoriſée d'une quantité de canaux qui traverſent la ville, leſquels ſont remplis de vaiſſeaux marchands; j'ai reſté dans cette ville quatre ou cinq jours. Avant de paſſer plus loin il eſt à propos de dire ici que j'avois fais de certaines remarques ſur les Pays-Bas, mais les ayant oubliées à bord d'un navire, de ſorte que je n'aurai pas grand'choſe à rapporter ici ſur ces pays-là. (*) Je me rappelle que le Brabant & la Hollande ſont deux

(*) D'ailleurs les pays d'Europe ſont aſſez connus de chacun, ce qui m'a donné lieu de ne point parler du produit, ni des mœurs de chaque province.

pays plus riches que pluſieurs autres endroits & particuliérement la Hollande par ſon fameux commerce qui la rend ſi floriſſante, entr'autre les Hollandois ſont, à ce qu'il m'a paru, des gens un peu ruſtiques, à peu près de l'humeur des Allemands; mais ils ſont fort propres dans leurs ameublemens & leurs vaiſſelles, come auſſi les planchers & pavés de leurs maiſons qu'ils lavent une couple de fois la ſemaine & davantage chez quelques-uns; ce qui eſt une choſe qui ennuie même ceux qui voient la peine que ces gens ſe donnent pour une propreté ſi gênante, puiſque dans ce tems on eſt obligé de ſortir des maiſons, & d'ôter les meubles. Les rues des villes y ſont toujours propres quoiqu'il faſſe mauvais tems à cauſe de la neteté de leurs pavés. Dans la Flandre, le Hainaut, le Brabant & les villes de Berg-op-zoom & Breda ils y ſont romains, mais à Roterdam la religion dominante c'eſt la réformée. S'il en faut croire ce qu'on m'a dit: la plupart des Hollandois réformés admettent la prédeſtination, en rejetant le franc-arbitre que nous avons d'agir ou de n'agir pas ſelon notre libre volonté. Je ne donnerai pas ici de diſcution ſur cette matiere parce que ce ſeroit m'éloigner de mon ſujet & que cela ſeul demanderoit déjà pluſieurs volumes, ce qui m'étendroit trop au long, tandis qu'en ce petit ouvrage je me ſuis preſcrit toute la brieveté poſſible.

CHAPITRE XII.

De mon embarquement pour l'Amerique, & des différentes circonstances où je m'étois trouvé pendant notre navigation sur l'océan Atlantique.

EN étant à Roterdam je me trouvois embarrassé de n'entendre aucun mot d'hollandois, en ne trouvant point d'ouvrage & l'argent qui me manquoit, quoique je fus toujours sobre & prévoyant, à la vérité c'étoit-là ma situation qui auroit dû allarmer un jeune homme qui se trouve dans un pays où il n'a aucune connoissance. Je me consolois moi-même dans l'espérance de bientôt trouver un moyen pour me tirer d'un état aussi fâcheux. Je me promenois donc sur le port & sur les bords des canaux pour trouver quelque bâtiment dans lequel je travaillerois pour mon passage afin de me rendre dans un pays qui me fut plus avantageux : ayant rencontré par cas fortuit des Allemands qui me parlerent de Philadelphie d'une maniere si encourageante que je me disposai à partir avec eux. Delà je fus pour parler au capitaine Schmith, en lui disant que je souhaitois de m'embarquer avec lui, & que je travaillerois pour mon passage, il me répondit qu'il avoit suffisamment de monde pour son équipage, mais que je n'avois qu'à entrer dans son vaisseau en qualité de passager, sous la condition que lorsque je serois débarqué j'entrerois chez quelque horloger pour trois années de tems, tout comme la plupart des

autres paſſagers qui n'avoient pas d'argent pour payer leur paſſage. Ce fut donc ici à Roterdam que je m'embarquai pour paſſer dans l'Amérique ſeptentrionale ; environ vers le milieu du mois de 7bre. 1770 nous levâmes l'ancre, paſſant ſur la Meuſe, là notre vaiſſeau marchand ſe trouva aſſablé, quelques-uns des paſſagers & des matelots en attribuoient la faute au pilote Hollandois lequel étoit payé par jour & nous devoit conduire à l'embouchure de la Meuſe, delà nous entrâmes dans la Manche ce qu'on voit de remarquable en cette embouchure, c'eſt la ſéparation de l'eau de la mer d'avec celle de la riviere par une barre qui d'un côté l'eau eſt griſâtre, & de l'autre l'eau eſt verte, d'une telle différence, comme ſi ces deux eaux n'avoient point de comunication puiſque cette barre eſt même tirée en ligne aſſez droite. D'ailleurs nous avons eu le vent fort favorable depuis l'entrée de la Manche que nous paſſâmes en longueur ; nous abordâmes Cahouſe en fort peu de tems, c'eſt une petite ville chetive dans l'Ile-blanche nommée en anglois Wight, diviſée en trois parties par un canal : quoique je commençai alors d'être fort malade malgré les ſoins d'un docteur qui me venoit voir tous les jours, je ne laiſſois pourtant pas de faire cette remarque, que la beauté du ſexe de cette ville étoit ſuffiſante pour réparer la laideur de ſes maiſons. Nous mouillâmes la rade en cette ville où nous y fîmes quinze jours pour faire la décharge de no-

tre vaiſſeau & pour le recharger incontinent, ſelon les ordres du roi d'Angleterre exécutés à la douane. Nous levâmes enſuite l'ancre en mettant à la voile pour continuer notre navigation, & j'étois toujours malade, ce fut alors que je perdis mes cheveux, la fievre m'avoit rendu maigre & foible, en étant incommodé de pluſieurs maladies à la fois, de ſorte que je me diſpoſois à la mort ſelon qu'un chrétien doit faire, j'aurois alors quitté volontier le monde ſi ſeulement mes yeux avoient encore eu l'avantage de voir une ſeule fois un pere & une mere ſi dignes de toute la recoñoiſſance & tendreſſe qu'un fils bien né peut être ſuſceptible, ha! que mon ſort m'auroit paru heureux; mais l'imagination de cette impoſſibilité ſuppoſée m'en faiſoit perdre toute l'eſpérance, & ne faiſoit qu'augmenter mes ſouffrances. Après ſix ſemaines de maladie je me trouvai guéri radicalement: nonobſtant cela je ne fus pas exempt de la mort, par les périls que nous eſſuyâmes, car nous eûmes à trois différentes repriſes la tempête, dont la plus violente dura trente-ſix heures, la mer orageuſe ne reſſembloit pas mal aux Alpes cornues qui par ſes flots faiſoit élever des montagnes d'eau qui ſe précipitoient contre notre vaiſſeau, des lames d'eau qui s'élevoient en ſe jettant ſur le tillac, de ſorte que nous fûmes obligé de le couvrir; notre butin rouloit d'un coin à l'autre, de même que les marmites, pots & d'autres uſtenciles, des cofres qui ſe renverſoient, les

vafes & les bouteilles qui fe caffoient. Notre navire paroiffoit à chaque inftant fe renverfer, en d'autres momens qu'on auroit affuré qu'il alloit fe précipiter au fond des précipices formés par les vagues. En continuant notre navigation nous paffâmes fur le grand banc de Terre-neuve qui eft couvert des eaux de la mer ayant environ cent lieues de longitude fur cinquante de latitude, dès auffi-tôt que nous eûmes paffé ledit banc de Terre-neuve, nous reffentîmes un air doux tandis qu'auparavant nous eûmes un air froid, c'eft fur ce banc que les François vont à la pêche de la morue: on peut en cet endroit de la mer mettre les navires à l'ancre, mais ailleurs il eft impoffible à caufe qu'on fuppofe que la mer eft un abyme fans fond. Après onze femaines de navigation (y compris les quinze jours que nous reftâmes à Cahoufe) nous arrivâmes à l'embouchure du fleuve Delvar, nous paffâmes devant Chefter & Neucaftel qui font deux villes fituées fur le bord de ce fleuve, enfin nous arrivâmes à Philadelphie, capitale de la Penfilvanie en Amérique. Nous étions dans le navire du S^r. Schmith capitaine, environ 60 perfonnes, le capitaine étoit anglois de même que la plupart des matelots, les paffagers étoient tous d'allemands de divers pays, c'étoit des gens fort ruftiques & groffiers, ils avoient ordinairement querelle entr'eux, même jufqu'à fe battre. Après qu'on eut fait la vifite des perfonnes de notre navire, nous eûmes la liberté d'aller à terre, on nous,

conduisit tous dans une maison où on nous fit prendre le serment de fidélité envers sa majesté Britanique. La plupart des passagers furent vendus pour leur passage, les uns pour 3 ans, les autres pour 4 ans de service à ceux qui avançoient l'argent aux maîtres du bâtiment, ce qui est un comerce assez connu en ce pays-là. Ceux qui avoient de l'argent furent libres: comme je m'en trouvois fort léger, je ne pouvois m'attendre qu'à être vendu come les autres, je m'affligeois de perdre ainsi ma liberté; le capitaine qui me chérissoit voulu faire mon bonheur en me présentant à un gentilhomme grand riche où j'aurois été fort bien, mon occupation n'auroit été autre chose que de faire ses commissions en étant monté à cheval pour me rendre aux endroits où il m'auroit envoyé & être son postillon en l'accompagnant dans ses parties de promenade, mais je le refusai aussi bien qu'un des négocians maître de notre vaisseau, disant que je ne voulois persoñe à moins que ce ne fut un horloger avec lequel j'aurois travaillé de ma profession. Trois semaines après que je fus débarqué, comme je n'avois pas encore pu trouver un horloger avec lequel je pû m'arranger, malgré les soins que je m'étois donné: d'ailleurs tous les passagers avoient la liberté de choisir chacun leur maître à leur volonté lorsqu'il venoit quelqu'un pour en choisir un, dans la maison où on nous avoit mis & où les deux marchands associés (à qui appartenoit notre navire) nous nourrissoient jusqu'à ce que nous fûmes tous débités.

CHAPITRE XIII.

De mon empriſonnement à Philadelphie & du moyen que je me ſervis pour en ſortir. Deſcription de Philadelphie, & des ouvrages auxquels j'ai travaillé en y demeurant.

COmme je perſiſtois à demander un horloger, en refuſant pluſieurs maîtres d'un autre genre de vie, il arriva que les deux aſſociés de notre vaiſſeau, l'un nommé William & l'autre Maurice me firent conduire par notre interprete qui me dit qu'il me menoit chez un horloger, il me fit entrer dans une maiſon bâtie en grands carreaux de pierre dans la rue du marché, un homme avec un paquet de clefs ſe préſenta tout à coup en m'ouvrant une forte grille de fer derriere laquelle il me fit paſſer en ſe retirant l'un & l'autre ſans me dire mot : on peut mieux juger quelle fut ma ſurpriſe qu'il ne m'eſt facile de la reciter ; de cette allée je montai un eſcalier au haut duquel je trouvois un corridor où j'apperçu des portes chacune marquée d'un numero en ayant ouvert une où il ſe trouva une chambre remplie d'une douzaine de perſonnes à qui je m'empreſſai de leur raconter mon aventure en la leur recitant en allemand, eux n'en furent pas ſurpris, ils me dirent que cela s'y pratiquoit ordinairement vis à vis des débiteurs qui n'ont pas de quoi payer leur dette ſelon les loix angloiſes ; je reconnu alors mais trop tard, que j'aurois dû avant que de m'embarquer, me faire donner deux mots d'écrit de notre capitaine, comme

je ne paſſois à Philadelphie que dans l'eſpérance d'y travailler de l'horloger ; voilà qui m'auroit exempté de la priſon. Ce qui auroit encor pû exciter les marchands & maîtres de notre navire à m'y mettre c'eſt que l'un d'eux avoit bonne envie de m'avoir, & croyant qu'en m'y mettant que s'auroit été le véritable moyen de m'avoir chez lui, puiſqu'il m'envoya ſon frere qui vint m'y voir environ quinze jours après que j'y fus entré, en me diſant que ſi je voulois aller chez ce marchand pour quatre ans qu'il me feroit ſortir de la priſon ſur le champ, mais je le refuſai, eſperant de trouver une autre occaſion pour ſervir moins de tems. J'attendois donc avec patience ma ſortie, & ce qui me conſoloit, c'étoit de ce que je n'étois pas dans une priſon deshonnorable, d'autant qu'elle n'étoit dédiée que pour les débiteurs. Pour paſſer mon tems je m'amuſois à diſcourir avec les autres priſonniers détenus pour leurs dettes, où il s'y trouva des gens de qualité & de ceux même qui avoient paſſés leurs études, entr'autres des marchands qui avoient été ruinés, de même que le fils d'un miniſtre anglois, lequel étoit très-ſavant puiſqu'il avoit travaillé à la fameuſe encyclopédie, il n'y manquoit pas non plus de quelques bons biberons qui pour avoir vuidé trop ſouvent la bouteille, s'étoient endettés, il y avoit de certains jours que je m'y plaiſois aſſez bien, ayant fait un jeu de dames avec lequel nous paſſions le tems; l'on y jouoit auſſi aux cartes, dans d'autres momens c'étoit

le jeu de paume dans une grande cour entourrée de hautes murailles, il y avoit des gens de différentes conditions & de divers pays, par conſéquent on y parloit de pluſieurs langues, françois, anglois, allemand, irlandois & latin. Pour nous exercer davantage, nous avions encre & papier, nous avions auſſi des theſes ſur des points de théologie, & de controverſe, ſur la morale, la philoſophie, la poéſie & la phyſique, cet endroit reſſembloit plutôt à un college qu'à une priſon, ſi bien qu'on pût s'y plaire, on ne laiſſoit pourtant pas de deſirer d'en bientôt ſortir, principalement ceux qui n'avoient en ce pays ni parens, ni amis, ni argent pour y vivre, ces derniers ſont aſſiſtés de ce que quelques gens charitables leur envoient. Il y a de certains jours qu'ils ne reçoivent rien, mais ils ſont aſſiſtés des autres priſonniers, l'on ſe tend la main les uns aux autres, & la coutume y eſt ainſi que tous les novices en y entrant paient un coup à boire à la compagnie de ceux de la chambre où on va faire ſa demeure, alors on boit à ſa ſanté en chantant quelques chanſons bachiques. Voilà à peu près comme l'on y étoit & comē le tems s'y paſſoit. Au commencement du mois de Janvier 1771 j'écrivis une félicitation de la nouvelle année à un de mes pays nomé Jacob Garaud, natif de Motier-grand-val lequel j'avois déjà vû en débarquant en cette ville: on peut bien juger que je n'épargnois nullement dans ma lettre les vœux, les prieres, & les bénédictions, mais le

vœu le plus ſincere que je faiſois alors c'étoit de ſortir de la priſon : ma lettre ne fut pas ſans ſuccès, car le ſtyle patétique dont je m'étois ſervi pour exciter ſa commiſération, le toucha ſi ſenſiblement, qu'il vint m'y trouver avec ſon épouſe, en me diſant que ſi je le voulois ſervir quatre ans qu'il me prendroit chez lui, comme il y avoit déjà cinq ſemaines que j'étois en priſon, j'y conſentis après avoir balancé quelque moment : mais tous ceux qui étoient là me conſeillerent de ne pas négliger cette occaſion pour en ſortir, parce qu'autrement j'aurois pû peut-être y reſter un an & plus avant que perſonne ne vint m'en tirer : je quittois donc cet endroit le 21 Janvier 1771 pour aller chez le ſuſnommé qui paya mon paſſage ; au bout de quatre mois je vendis mon outil aux dentures à un Irlandois nommé Thomas Lowe demeurant in the frontſtreet à Philadelphie, pour le prix de quinze pondes argent de ce pays-là que je remis au Sr. Garaud natif de Motier-grand-val pour racheter le tems que je devois reſter chez lui, m'ayant fait crédit de ſix pondes que je lui paya au bout d'un an, de ſorte que mon paſſage m'a coûté vingt & une pondes argent de cette province ce qui revient bien près de cinquante - ſix piaſtres & demi d'Eſpagne ce qui fait environ cent écus de France. Avant de paſſer plus loin, il convient de dire ici quelle fut mon occupation après que j'eus quitté le Sr. Garaud. Alors étant libre je me rendis chez un horloger où

je n'y reſtai que ſept ou huit jours, delà je fus chez un taillandier nommé Louis Prahl qui étoit de la ſecte des Quakers, auquel j'ai aidé à travailler de la lime, comme il ne me donnoit qu'une piaſtre par ſemaine & mon entretient, je ne me contentai pas d'un ſi petit ſalaire, au bout de 9 jours je le quittai pour entrer chez un horloger en grand, nommé William Ritter, allemand de nation demeurant dans la cinquieme rue qui me donna quelque choſe de plus que le précédent, lequel ne voulut pas augmenter mon prix, ce qui fut cauſe que je le quittois auſſi, malgré l'envie qu'il avoit de m'avoir plus long-tems chez lui: comme j'avois gagné quelque peu d'argent dans ces différentes maiſons où j'avois travaillé je me diſpoſois donc à voyager de nouveau afin de voir les colonies d'Amérique. Mais avant d'entrer dans ce détail, il me faut ſpécifier ici quelques particularités de Philadelphie: c'eſt premiérement la capitale de la Penſilvanie, c'eſt une des plus grandes villes que j'ai vû en Amérique, elle eſt très-belle, toutes les rues y ſont tirées au cordeau, & des deux côtés il y a un trotoir garni de pieux où l'on ne ſe trouve incommodé ni des voitures ni de la boue; les maiſons y ſont bien bâties en briques où chaque artiſan a ſon enſeigne où ſon nom eſt écrit, ou peint le plus ſouvent en lettres d'or. L'hôtel de ville eſt un grand bâtiment; l'égliſe preſbitérieñe eſt dans l'Archſtreet, c'eſt une très-belle égliſe principalement pour la conſtruc-

tion de ſon clocher. Les Quakers ont auſſi la leur dans le Market-ſtreet. L'égliſe luthériene eſt aſſez grande, mais elle n'a pas de clocher. L'égliſe calviniſte dans le Reice ſtreet, c'eſt où on y prêche en langue allemande, c'étoit là où je m'acquittois des devoirs de notre religion. Les romains y ont auſſi leur chapelle. La place du marché eſt aſſez jolie par rapport aux arcades ſous leſquelles ſont un grand nombre de bouchers à l'abri des injures du tems y ayant deux rangées de bancs & au milieu reſte un paſſage libre. Dans cette ville je n'y conois que quinze rues principales, n'y en ayant guere davantage, ſavoir huit qui ſuivent en longueur la ville & ſept qui la traverſent, je ne citerai pas leur nom ce qui eſt fort indifférent aux perſonnes qui n'y ſont pas été : c'eſt une ville d'une certaine largeur, mais elle eſt fort longue puiſqu'elle a trois milles d'un bout à l'autre, elle eſt fort commerçante, y ayant ordinairement environ cent cinquante vaiſſeaux tant grands que petits, ce port de mer a ſon flux & reflux aſſez conſidérable, quoiqu'il ſoit avancé dans les terres à 50 lieues de la mer. Philadelphie eſt environ 1300 ou 1400 lieues de Roterdam.

CHAPITRE XIV.

Du commencement de mon voyage dans les colonies angloiſes en Amérique. De la Penſilvanie, & du Mariland.

LE mercredi 19 Juin 1771 je quittai Philadelphie pour me rendre à Lancaſtre qui eſt

une aſſez grande & belle ville nouvellement bâtie, elle eſt à 66 milles de Philadelphie, ſoit 22 lieues, elle eſt auſſi dans la Penſilvanie, là j'ai reſté trois ſemaines où j'ai travaillé chez un nomé Atkinſon horloger, où j'avois pris un paſſe-port auprès d'un juge qui me l'écrivit en langue angloiſe; delà continuant ma route à York, ville du même gouvernement, elle n'eſt pas ſi grande ni ſi riche que la précédente, & elle en eſt à 24 milles. Avant de paſſer plus loin voici ce que j'ai remarqué ſur la Penſilvanie.

Ce gouvernement confine le Mariland, la Virginie, la montagne bleue qui ſert de limite avec les ſauvages dans la profondeur des terres, le Nouveau-Jerſey (*) qui s'en trouve ſéparé par le fleuve Delvar. Ce pays eſt bien peuplé dans les endroits que j'ai paſſé, il a été établi par les Quakers qui y ſont en grand nombre. Le terrein y eſt abondant en blé, autour duquel il y a de hautes clotures, il y croît auſſi des herbes potageres & quelque peu de fruit, il y a à peu-près les mêmes beſtiaux qui ſont parmi nous. L'air y eſt ſain, le climat aſſez chaud en été & médiocrement froid en hiver, le tems y eſt fort changeant; dès auſſi-tôt qu'il y eſt tombé de la pluie on y reſſent un air froid; les habitans de ce pays ſont de la deſcendance des anglois, mais la plupart ſont des allemands ou fils ou petits-fils de cette nation dont leurs

(*) Autrefois la Penſilvanie & le Nouveau-Jerſey portoient le nom de Nouvelle-Suede.

ancètres étoient venu s'établir comme plusieurs n'avoient pas le moyen de payer leur passage, sont été vendus pour servir un certain tems; le monde y est assez ambitieux pour les richesses, chacun tâche d'en amasser, les uns par des voies plus légitimes que les autres, & selon leur capacité, ils sont industrieux & en même tems un peu chicaneurs. Les différentes religions & sectes y sont tolerées, il y a des réformés de l'église anglicane, ils ne different de nous que pour quelques petites cérémonies, & altération de la liturgie, telles sont les litanies auxquelles le peuple répond après le ministre, sans rien déroger des articles fondamentaux de la foi. Les presbitériens sont aussi des réformés fort approchant de nous, les luthériens nous savons qu'ils ne different des calvinistes que pour l'eucharistie, entr'autre il y a des romains, des anabatistes qui ne font baptiser leurs enfans qu'à un certain âge, les quakers qui n'admettent aucun sacrement, les quietistes y sont en petit nombre, ceux-ci n'admettent aucune assemblée religieuse, les moraves sont une autre secte qui après avoir assistés sept années consécutives tous les dimanches à la dévotion publique en donnant des preuves certaines de leurs bonnes mœurs ils sont reçu impeccables & depuis ce tems-là leurs fautes ne leur sont plus imputées pour péchés, ceux-ci ont une église à Lancastre.

Ce pays qui est dans un continent bien plus avancé à l'ouest que le nôtre, il n'est pas sur-

prenant que le ſoleil s'y leve & s'y couche cinq heures plus tard qu'en France, ce qui eſt très-probable, à cauſe de la différence d'horiſon cauſée par l'éloignement ſelon le cours des dégrés de longitude. Le changement y paroît même juſqu'aux animaux qui paroiſſent y avoir plus de coñoiſſance que ceux que nous avons en Europe. Il y croît un arbre nommé érable qui produit une eau qui en ſort par une inciſion qu'on y fait, ſe durcit & on en fait du ſucre en la bouilliſſant ſur le feu, mais cet arbre ne coule qu'on une certaine ſaiſon. J'aurai peut-être occaſion d'en parler encore dans un autre endroit.

Depuis la ville de York je prenois une autre route pour entrer dans le Mariland, paſſant à Baltimore, ville ſituée ſur la riviere nommée Souſquehana, elle eſt plus grande que Lancaſtre & elle eſt aſſez jolie, les bâtimens y abordent, étant à 60 milles d'York, elle eſt dans le Mariland. Delà je gagnois Annapolis, ville médiocrement grande, aſſez belle, elle eſt la capitale du Mariland, ſituée ſur une baie, elle eſt la réſidence de pluſieurs gentilshoñes & de monſeigneur le gouverneur de cette province à qui j'eus l'honneur de parler, elle eſt à 30 milles de la précédente; je continuois ma route à Malborough, bourg du Mariland à 22 milles de la derniere. Port-tabac très-petite ville avec une chapelle, c'eſt la derniere ville de ce gouvernement, elle eſt à 30 milles du bourg ci-deſſus, & à 10 milles l'on trouve le

paſſage nommé en anglois Hoesferry où l'on paſſe une grande riviere appellée par les ſauvages Petowmack, qui ſépare le Mariland de la Virginie, qui eſt un autre gouvernement appartenant auſſi aux Anglois cōme les deux précédens.

Le Mariland confine la Virginie au couchant, la mer environ au levant, la Penſilvanie au nord-oueſt, ſelon ce que j'ai pû remarquer, il eſt ſéparé du Nouveau-Jerſey par le fleuve Delvar. Ce pays a un terroir fertile en bled d'Europe, en tabac & il eſt nouvellement établi, il y a des hommes d'une très-grande taille, parmi ces proteſtans il y a des romains qui y ont quelque chapelle, les uns ſont des Irlandois ou des Acadiens, les proteſtans qui ſe marient avec les romains, la regle y eſt que les enfans mâles ſuivent la religion du pere & les filles celle de la mere. Le terrein n'y eſt pas ſi uni cōme dans les pays précédens, en beaucoup d'endroits il eſt par montagnes plus ou moins grandes, la premiere fois que je paſſois en ce pays, l'eau avoit inondé les fonds & vallons qui ſéparent les montagnes, l'eau y ayant entrainé des maiſons, quelque pont en faiſant périr des animaux, à un endroit qu'un pont avoit été entrainé par ce ravage, enſorte que je fus obligé de paſſer une petite riviere à la nage, & de traverſer la forêt en marchant dans l'eau, ſans voir mon chemin, heureuſement qu'en ce pays il n'y a pas de caïman, car je me ſerois expoſé en faiſant cette traverſe. Je n'ai

pas d'autres particuliarités à rapporter ſur ce pays qui méritent d'être miſes en écrit.

CHAPITRE XV.

De la Virginie, des villes que j'y ai vu en y paſſant, des mœurs des habitans & du produit du pays.

COmme j'allois toujours du nord au ſud, je paſſois à Port-Royal, très-petite ville ſituée ſur la riviere Rap-hannack, elle eſt dans la Virginie à 16 milles de Hoesferry nomé dans le chapitre précédent, de cette ville j'arrivai à Williamsbourg; aſſez grande ville, capitale de la Virginie elle eſt la réſidence du gouverneur de cette province, y ayant un college, elle eſt à 80 milles de la derniere. Yorktown, petite ville mais aſſez agréable & jolie, elle eſt auſſi dans cette contrée à 12 milles de la capitale, elle eſt ſur le bord de la riviere nommée en anglois Yorkriver, ayant pris cette route pour me rendre au port de mer qui ſera ci-après nommé, delà je paſſois à Hampton, petite ville auſſi en Virginie ſur la riviere de même nom étant à 25 milles de la derniere. J'arrivois enſuite à Norfolk, ſur la riviere nomée en langue angloiſe Jameſriver, qui rend cette ville commerçante, par un aſſez bon nombre de vaiſſeaux qui viénent dans ce port de mer, la ville eſt grande & aſſez bien bâtie, elle eſt auſſi en Virginie à 15 milles de la précédente, d'où l'on y vient par eau. Ce fut en ce port de mer en y entrant qu'une Angloiſe qui étoit ſur ſa porte, en me voyant paſſer par la rue,

ſe mit à dire en anglois „ il eſt bien ſurprenant de ce que mon amant paſſe devant moi ſans me rien dire „ je continuois mon chemin en me ſouriant. Je tâchois de trouver en cette ville quelque occaſion favorable pour m'embarquer afin de paſſer dans les iles Antilles, après y avoir ſéjourné quelques jours dans cette eſpérance; mais ce fut inutilement, deſorte que je continuois ma route par terre en allant toujours à peu près du nord au ſud, quand j'eus traverſé le James river, je trouvai ſur l'autre bord une petite ville nomée Portſmouth qui peut être environ à un mille & demi de Norfolk. Je paſſai enſuite à Suffolk petite ville d'environ 80 maiſons y compris les baraques des négres, elle eſt la derniere ville de la Virginie à 30 milles de la précédente.

La Virginie confine la Penſilvanie, l'océan Atlantique, le Mariland, la Caroline du nord, & les ſauvages dans la profondeur des terres. Ce pays eſt à peu près riche comme le précédent, ſon principal revenu c'eſt le tabac qui y croît d'une qualité ſupérieure à pluſieurs autres, il y croît auſſi du maïs, quelque peu de coton produit par une plante; outre la plupart des arbres que nous avons en Europe, il y en croît quelques-uns qui nous ſont inconnus, il n'y croît fort peu d'arbres fruitiers, à l'exception des pêchers dont on en fait une liqueur avec ſon fruit. L'argent de ce gouvernement eſt en partie en papier, dont chaque morceau eſt marqué en caracteres imprimés,

qui expriment leur valeur ; leur moindre piece c'eſt une demi-pite qui eſt le quart d'une piſtrine coupée en quatre morceaux, ils ont auſſi des piaſtres en argent qu'ils coupent en deux ou en quatre, les copers n'y ont pas cours, come dans les autres colonies. Outre les animaux que nous avons en notre continent, il y a dans cette province des oiſeaux mouches qui ſont extraordinairement petits, j'y en ai vû un autre mais plus grand que celui-ci, duquel le cri imite parfaitement bien le miaulement d'un jeune chat, on y voit quantité de fireflys qui ſont une ſorte de mouches qui en volant la nuit font paroître comme une étincelle de feu, ſans qu'on apperçoive la mouche, cette étincelle paroît & diſparoît de tems en tems par le mouvement des ailes. Quand aux gens de ce pays, je vous aſſure que ce ſont des perſonnes bien faiſantes & polies envers les paſſans & les étrangers. Le ſexe y eſt chargé d'embonpoint, la plupart y ſont aſſez jolies, & ne manquent pas d'ètre aſſez inſinuantes quand vous l'ètes auſſi, quand vous leur demandez, ſi elles voudroient avoir un mari, elles vous répondent de fort bonne grace que c'eſt directement ce qu'elles deſirent, je crois bien que c'eſt là leur plus grande ambition, car dans ces pays il n'eſt pas rare d'y voir de jeunes filles de quinze ou ſeize ans qui ſe marient avec des vieillards : les femmes dans les campagnes vous tienent converſation en fumant leur pipe ; mais je ne me ſouviens pas d'y avoir vû d'homme y fumer,

mais ils chiquent & ſur-tout dans les villes maritimes. On vit aſſez bien en ce pays-là, le lard y eſt l'aliment le plus comun, ils ont ſoin de faire lever la peau des jambons avant de les ſervir ſur table; pour faire leur pain ils mettent au feu une vieille pioche démanchée où ils étendent leur pâte deſſus; ils font moudre leur bled d'Inde par un négre qui le moud avec un moulin à bras. Pour battre le peu de froment qui y croît, ils le font fouler par des chevaux qu'ils montent en les faiſant marcher circulairement ſur leur miſe de bled, & pour le vanner ils montent ſur un échafaut élevé ſur quatre piliers d'où ils renverſent ce bled tout doucement par terre, & en tombant le vent en emporte la criblure & tout ce qui ſe trouve léger.

CHAPITRE XVI.

De la Caroline du nord, des villes que j'y ai vû, le produit de ce pays & le caractere de ſes habitans.

JE continuois ma route en paſſant à Edenton, premiere ville que l'on trouve dans la Caroline du nord, cette ville maritime n'eſt pas grande & les maiſons ſont toutes bâties en planches vernies, elle eſt ſituée ſur la riviere nomée Abermarle-ſund à une diſtance du confluent d'une autre riviere nommée Chown, il n'aborde pas grand nombre de vaiſſeaux en cette ville, n'y ayant vû que deux gouletes, ſix bateaux, & un brigantin, cette ville eſt à 54 milles de Suffolk; delà j'arrivai à Bath, pauvre

& petite ville, une des plus chétives que j'ai vû, toutes les maisons n'y sont bâties qu'en planches, elle est aussi dans la Caroline du nord, sur le bord de la riviere nom̃ée en langue sauvage Pamplico à 50 milles de la derniere. Newbern, capitale de cette province à 30 milles de l'autre derniérement nom̃ée, elle est médiocre en grandeur, & qui m'a paru assez bien bâtie, située sur le bord de deux rivieres qui s'y joignent, l'une est nom̃ée Newsriver, l'autre Trent-river, le château de monseigneur le gouverneur est un beau bâtiment, l'ayant examiné lorsque j'y fus. Wailmaiton, c'est encore une ville de la même contrée, située au Cap-Fear sur la riviere du même nom, qui n'est pas si large que les autres dont nous avons parlé ci-dessus, il pouvoit y avoir une douzaine de vaisseaux qui y mouilloient la rade lorsque j'y ai passé, cette ville est médiocrement grande & belle, elle est à environ 95 milles de la derniere & à 30 milles de la mer. Brunswick petite & chetive ville, c'est 30 ou 40 maisons bâties en planches, elle est aussi dans le même gouvernement à 14 milles de la derniere, située sur la riviere Cap-Fear, cette ville est sans régularité, c'est une maison ci & une là sans former des rues; avant de passer dans un autre gouvernement, voici ce que j'ai remarqué sur celui-ci. La Caroline du nord confine la Virginie, la mer, & la Caroline du sud; mais dans la profondeur des terres j'ignore quel pays & quelle nation. Ce pays en

général eſt pauvre à cauſe que les terres y ſont ſablońeuſes & par conſéquent peu fertiles, on me dit cependant qu'en avançant in the back-contry que les terres y ſont meilleures, on y cueille peu d'indigo; en place de cela ils y cultivent du maïs & des patates douces; leurs troupeaux eſt ce qui les fait vivre; on y plante auſſi du coton que les femes cardent, filent, & en font elles-mêmes l'étoffe qu'il leur faut pour habiller leur famille qui eſt ſouvent nombreuſe; les hommes y cultivent la terre, il n'y a pas beaucoup de negres pour faire leurs ouvrages, & ceux qui en ont, n'en poſſédent qu'un petit nombre de ſept ou huit & quelquefois moins; ils cueillent de la thérébentine en faiſant une entaille aux pins qui y ſont en grand nombre, le fond de cette entaillure eſt creuſe où ſe reçoit ce qui en ſuppure: quand cela a coulé un certain tems, ils la ramaſſent en y mettant le feu pour encore mieux en tirer la gomme; le goderon ſe fait d'une autre façon, come une partie de ces pins encochés des deux côtés viennent à caſſer par le vent, ce bois ſe rend gomieux par lui-même en reſtant couché par terre pendant pluſieurs anées, ils prenent ce bois gras qu'ils appellent en leur langue light-wood, après l'avoir haché menu ils en font de grand tas qui ſont ronds en étant étroit au bas & large au haut en faiſant pencher tous leurs éclats contre le centre, au fond il y a une foſſe où le goderon coule lorſqu'on met le feu à ce bois. En paſſant en ce

pays-

pays-ci je leur demandois pourquoi ils ſe qualifioient tous de gentilshom̃es, en leur diſant qu'en Europe le titre de gentilhom̃e n'étoit donné qu'à des perſonnes qui étoient nobles d'extraction, là-deſſus un d'eux me répondit plaiſamment, que les plus grands gentilshommes de ſon pays c'étoit ceux qui cueilliſſoient le plus de térébenthine & de goudron parce que ce ſont ceux qui ont le plus d'argent. Ils tirent encore un autre avantage des pins, ce ſont les planches avec leſquelles ils com̃ercent de même que les bardeaux qu'ils font en les conduiſant à leurs villes maritimes où on en charge les vaiſſeaux qui partent de là pour les iſles. Dans ce païs il s'y trouve auſſi des chataigners ſauvages, entr'autre une ſorte de bois qu'on y attribue la propriété d'avortir le fruit de la femme; il y croît auſſi des lauriers ſauvages, mais il n'y a pas d'arbres fruitiers. Il y a des ours, des loups & des panthéres qui détruiſent les beſtiaux; ſi les chevaux échapent aux dents des panthéres ils n'échapent pas toujours aux mains des voleurs, cependant les routes y ſont aſſez ſûres; il y a auſſi grand nombre de ſerpens, pluſieurs ſortes d'oiſeaux aquatiques qui ont de longs becs & de longues jambes; ſur la route que je tenois l'air y eſt mal ſain, mais dans la profondeur des terres l'air y eſt plus ſain, le climat à peu près chaud comme dans les deux autres provinces. Les maiſons de ce païs y ſont conſtruites fort pauvrement dans les campagnes: ce ſont des pe-

tits pins d'une certaine longueur qu'ils entasſent en quarré les uns ſur les autres, en y mettant de la terre glaiſe entre les jointures, en y laiſſant une ouverture ſans y avoir de vitres, le fond de leurs cabanes n'est pas pavé ni garni de planchers, la plupart n'ont aucune ſeparation depuis le fond juſqu'à la couverture, tout le vuide forme leur appartement, leur lit eſt fait de quatre pieux ou de quatre branches fourchues où ils poſent deux bois de travers pour y mettre leurs ais ou bardeaux, voilà qui forme leur bois de lit où ils mettent deſſus de la feuille de maïs avec quelques couvertes, j'y ai même vû une coëne d'arbre pourri, ſervir de berceau pour leurs enfans, les calbaches leur ſervent de baſſins, de ſeaux, d'écuelles, & de cuilliers à pot, ou bien ils ont quelques vaſes de fer blanc, on m'y ſervoit aſſez ſouvent d'une cuilliere de corne. Ce qui a le plus attiré mon attention dans ce pays, c'eſt une ſorte de plante d'un rouge pâle, & d'autres qui ſont jaunes, ayant une tige de quelques pouces de long; au haut ſont deux feuilles réunies ſans avoir de queue, cette tige les joint enſemble, elles ont chacune à leur bord en-dehors cinq ou ſix barbes, & dès auſſi-tôt que vous la touchez entre les deux feuilles, elles ſe ferment en croiſant les barbes les unes dans les autres & elle ſe trouve changée de forme pour peu qu'on la touche, come ſi elle avoit du ſentiment pour ſe défendre, je n'ai pas tort de la nommer la modeſte, il y en

a une autre qu'on appelle de l'herbe de ſerpent à ſoñette, à cauſe que ſi vous en avez ſur vous, vous ne courrez aucun danger d'en être mordu, c'eſt une feuille odoriferante qui a premiérement été coñue des ſauvages qui connoiſſent mieux les propriétés des plantes que d'autres perſonnes, puiſqu'ils ont été les premier à habiter le nouveau monde. Ceux qui habitent à préſent ce pays ſont la plupart natifs de l'endroit, étant de la deſcendance des Anglois & d'autres nations Européennes, on y parle la langue angloiſe; les loix & coutumes y ſont coñe dans les autres colonies, le pays eſt aſſez franc, chaque artiſan peut s'ériger en maître ſans payer aucun droit, comme cela ſe pratique dans les pays de ce continent. La religion dominante eſt la proteſtante, ils ont des chapelles le long des routes dans les campagnes où ils ſont éloignés des villes; mais ce ſont des maiſons bâties en planches avec des bancs, n'y ayant point de clocher, elles ſont ſur le bord de la route dans le bois & dans les endroits où il n'y a point de miniſtres établis, il y paſſe quelques prédicateurs qui de tems en tems vont dans les quartiers retirés y faire la dévotion publique dans la maiſon d'un particulier, mais on en averti quelques jours auparavant tous ceux du voiſinage pour s'y rendre. Entr'autre le monde y reçoit aſſez bien les voyageurs quoiqu'ils ne ſoient pas riches, cela n'empèche pas que pluſieurs ne ſoient portés de tres-boñe volonté vis-à-vis des paſſans, quel-

ques-uns reçoivent de l'argent pour vous avoir traité, d'autres n'en veulent recevoir aucunement; ils ſont contens de vivre ſans ambitionner les richeſſes : quand ils n'ont plus de viande ils vont à la pèche ou à la chaſſe du cerf, ou bien les hommes ſe couchent ſur une blanquete qu'ils étendent par terre, d'une telle façon qui marque une certaine nonchalance; mais les femmes ont toujours ou trouvent de quoi s'occuper dans leur ménage. Ils s'habillent ſans ſuperflu, les filles obſervent encore une certaine délicateſſe dans leurs habillemens fort modeſtes, mais je crois que c'eſt plus la dépenſe qu'il faudroit faire qui les retient que l'humilité; quoiqu'elles ſoient un peu farouches vis-à-vis des étrangers, quand on ſait entrer en converſation de peu à peu elles ne laiſſent pas que d'être bientôt apprivoiſées, moyennant qu'elles aient ſujet de ſe croire en bonne compagnie, & il m'a paru qu'en ce pays comme dans le précédent, que l'on ne fait pas longue cōnoiſſance avant d'oſer leur propoſer le mariage, ou bien elles ſavent ingénieuſement tourner le diſcours pour vous dōner occaſion d'en venir à parler. D'ailleurs les jeunes gens n'y ſont pas diſſimulés cōme parmi nous, car l'on y eſt franc, ſincere, & ſans détours frauduleux dans les amitiés, leur façon de rire & de plaiſanter eſt agréable : ils ne ſont ni folatres ni railleurs ſans cauſe; la calomnie & la médiſance ſont exclues de leur converſation. Les filles s'y marient fort jeu-

nes même avant 14 ans; je me rappelle d'y avoir vû une femme fort jeune à laquelle la curiosité m'excita de lui demander son âge, elle me répondit qu'elle avoit quatorze ans, & étoit déjà mere de trois enfans, & l'ainé avoit quatre ans, par conséquent, elle avoit été mariée à neuf ans, si je ne l'avois vû & que je n'eus parlé à elle-même, je tiendrois ceci pour une fable, l'ayant examiné aussi bien que son fils ainé, je vis bien, tant par leurs phisionomies, & par la suite de son discours & d'autres circonstances que la chose étoit telle; de ce pays je passois dans le suivant, sans me lasser de voyager, en faisant ma route *e regiona in regionem.*

CHAPITRE XVII.

De la Caroline du sud, des villes que je trouvois en passant cette colonie, des mœurs des habitans, & de la qualité du pays.

ALors je passois à Georgetown, ville médiocrement grande, pas tant désagréable, sur le bord de deux rivieres qui se joignent en cet endroit, nomées par les gens de ce pays Pedee-river & Blackriver, cette ville est à 65 milles d'où se séparent les deux Carolines, & à 107 milles de Brunswick, cette ville est la premiere que l'on trouve dans la Caroline du sud, de celle-ci je passois à Charlestown, capitale de ce pays située sur une grande baye formée par deux rivieres l'une nommée Vendo, une autre Cooper, & d'une troisieme appellée Asheley, cette ville est

grande, belle, riche, commerçante & le séjour agréable, elle a un portail qui des deux côtés a un mur, entr'autre cette ville est la résidence de son gouverneur établi sur la province, d'ailleurs cette ville est un port de mer où il peut y avoir 150 vaisseaux en rade tant grands que petits, elle est à 60 milles de l'autre ci-dessus, & environ 9 milles de la mer; delà je continuois ma route à Jacksonbourght, anciennement nommé par les sauvages Pompon, bourg dans la Caroline du sud à 35 milles de la capitale. Purisbourg, petite ville de la même contrée, située sur le bord de la riviere Savañah, c'est un petit endroit où les maisons sont parmi les plantations, n'y ayant aucune réguliarité pour les rues, ce pauvre endroit fut érigé par le Sr. Pury, natif de Neuchâtel en Suisse, qui commença à l'établir l'an 1732, il n'y a presque que des Suisses, y ayant connu les Srs. Meuron, Vaucher, David Giroud de St. Sulpis, Bueuche du Val St. Ymier, & plusieurs autres que j'ai oublié. La plupart de ceux que j'y ai vû n'étoient que les descendans des premiers qui s'y étoient rendus pour l'établir, cette petite ville est à 61 milles du bourg précédent. Voici ce que j'ai observé sur ce pays en y faisant ma route.

C'est premiérement une contrée qui confine la Caroline du nord, la mer, la Nouvelle-Georgie, & dans la profondeur des terres les sauvages. L'air y est mal sain, le climat fort chaud, les fievres y régnent fréquemment;

malgré ces incomodités là le pays eſt fort riche par la grande quantité de ris & d'indigo qu'on y cueille, ce qui eſt le principal revenu de cette province : il s'y fait juſqu'à trois recoltes d'indigo par an, quoiqu'il ne ſoit ſemé qu'une fois, on y plante auſſi des patates douces leſquelles ſont fort bonnes & du maïs, mais il n'y croît pas de bled : dans les campagnes ils ne mangent que du pain de maïs, leurs négres ou négreſſes font une pâte qu'ils étendent ſur de petits ais en la faiſant ſécher devant le feu de leurs foyers, chaque fois qu'ils prennent leurs repas, du reſte ils ſe nourriſſent aſſez bien, la viande y eſt à profuſion, principalement le lard ; le bœuf ni le mouton & la volaille n'y manquent pas ; ils font un grand uſage d'une boiſſon appellée en anglois rum qui eſt une ſorte d'eau-de-vie très-forte qui ſe tire du ſucre, laquelle ils font venir des iles (cette boiſſon eſt fort comune dans tous les pays d'Amérique fréquentés par les chrétiens). Cette colonie ſe trouve arroſée de pluſieurs rivieres poiſſonneuſes, où il s'y trouve un animal fort dangereux nommé en langue angloiſe aléguéter, ou en françois caïman qui eſt une ſorte de gros lézar, il s'y en eſt trouvé juſqu'à 17 & 18 pieds de long, cet animal amphibie n'attaque le monde que dans l'eau, il s'en eſt trouvé qui détruiſoient même les vaches & les chevaux ; ces rivieres de même que les étangs s'y trouvent remplis d'une ſorte de grenouilles fort grandes, leur coaſſement imite

le meuglement du taurau, c'eſt pour cette raiſon que les gens de ce pays les appellent bull-frog, entr'autres dans les bois en ſaiſon d'été on y entend une ſorte de grillons qui crient par douzaines de façon qu'ils vous percent les oreilles, on y eſt encore incom̃odé des mouſquitz ou marangouins, des tics qui ſont fort petits quand ils montent le corps des perſoñes où ils s'attachent dans la peau, mais après y avoir été un certain tems, groſſiſſent conſidérablement & ils vous cauſent la fievre. Les forêts contiennent pluſieurs ſortes d'animaux, tels ſont les cerfs, les daims y en ayant vû courir moi-même lorſque j'étois en route, il y a auſſi des écureuils volans, des raccons dont le membre genital eſt un os véritable, des paſſems, des polecats qui eſt un petit animal duquel l'urine eſt fort puante, puiſqu'elle rend les chiens de chaſſe malades, & pluſieurs autres animaux qui nous ſont inconnus en Europe; les ſerpens y ſont en grande quantité, tels que les ſerpens à ſonettes dont la morſure eſt mortelle s'ils vous atteignent ſur une veine, la vipere qui n'eſt pas ſi dangereuſe, les ſerpens à fouët: ceux-ci ne ſont incom̃odes qu'à cauſe que s'ils ſautent ſur quelqu'un qu'ils le foüettent à coup de queue. J'y en ai tué d'une autre ſorte de couleur rouſſâtre qui ſont fort communs en cette contrée, & des noirs qu'on dit ne faire aucun mal. Un étranger qui paſſe dans ce pays doit bien ſe garder d'y boire de l'eau, parce qu'elle n'y vaut rien, car on y en a vû qui pendant les grandes chaleurs en ſont tom-

bés mort ſur la place même; mais on y fait une ſorte de petite bierre à fort bon prix, laquelle eſt fort douce, on l'appelle du nom du bois avec lequel elle eſt faite, qui porte le nom de ſaſſifax, il eſt contrebande en France. Les routes qu'ils appellent Kingſroad, ſont diſtinguées des autres chemins, par une marque de trois coups de hache aux arbres qui ſont des deux côtés du chemin de diſtance en diſtance. La plupart des maiſons de la campagne ſont bâties en planches vernies, il y en a de fort jolies, mais il s'en trouve auſſi qui ſont bâties aſſez groſſiérement. Dans les villes il y en a beaucoup qui ſont conſtruites en briques, ayant une perche de fer électriſée qui ſurpaſſe la hauteur de la maiſon, laquelle par les épreuves phyſiques on a prouvé qu'elle avoit le pouvoir d'attirer le tonnerre deſſus ſans endommager ailleurs. Parlons ici de ce que je remarquai en chemin faiſant ſur le bord de la mer, j'y trouvois de différentes ſortes de petits coquillages, qui ſont une petite ſorte de moule, mais elles ſont preſque toutes égouſſées, des pétrifications de blobes, qui eſt une ſorte de petits poiſſons de mer, mais il n'a aucune figure, ſi non celle d'une huître hors de ſon écaille, les gens de ce pays me dirent qu'il étoit dangereux de le toucher, parce qu'il cauſe une douleur ſemblable à la brûlure, ceux que j'ai crû être pétrifiés, ſont une ſorte de pierre fort tendre & très-fragile, d'une certaine largeur ayant cinq feuilles brunes peintes en forme de

rose d'aiglantier, dont chaque feuille se trouve bordée tout autour de petits trous réguliers qui passent d'outre en outre avec un trou plus grand entre chaque feuille, tirés tous exactement de la même distance du centre & d'un même éloignement les uns des autres, lesquels selon mon idée étant poussé au bord par la marée se roulant dans le sable y périssent avant le retour du flux, à la longue se trouvent roulé par l'eau salée toutes les 12 heures & le soleil venant à échauffer cette matiere qui s'y consume de peu à peu sur le sable, de façon que le sable pourroit remplir ce qui se consume de ce poisson, ce qui n'est pas une véritable pétrification, ce qui m'a fait juger ainsi, c'est le rapport que l'un a avec l'autre, si je n'en avois trouvé qu'un seul, je dirois que c'est un prodige construit par hasard : je laisse faire cette discution aux physiciens comme bon leur semblera, sans m'en rapporter trop à mon opinion. L'eau de la mer y amene aussi quelques-autres animaux marins comme une sorte qui n'est ni tortue marine ni écrevisse, il a une grande écaille rougeâtre sur le dos. Entr'autre j'y trouvai des œufs d'une sorte de poisson lesquels ont une peau dure, noire, & froide, ils sont plats & quarrés en long, en ayant ouvert un du côté des deux barbes, il a un certain jaune, mais peu de blanc, ce jaune est à peu près liquide comme celui d'un œuf de poule, mais pas si gros, parce que ces œufs de poisson sont fort plats, en forme d'un

petit ſac noir. Comme c'étoit dans un tems fort chaud, quand j'y paſſai, ce qui m'occaſioña à me baigner dans la mer, quand je fus avancé dedans à une certain diſtance du bord, j'entendis qu'on m'appelloit, ayant rétrogradé, les ondes me précipitoient, en me recouvrant; deux Anglois me diſputerent à cauſe de ma témérité, en me diſant que c'étoit s'expoſer à quelque péril que de ſe baigner en s'avançant ainſi dans la mer, où il y a pluſieurs ſortes de monſtres, & particuliérement des cheurks leſquels dévorent les perſoñes, non-ſeulement en étant dans l'eau, mais auſſi dans les vaiſſeaux, coñe je l'ai appris dans la ſuite par la gazette de ce pays diſant „ qu'un bateau partant de la Jamaïque, un chien de mer s'y lança ſur le bord où étoit un matelot qu'il emporta. „ Pour revenir à nos moutons, après avoir marché une petite journée de chemin le long du bord de la mer, je la quittai afin de gagner une maiſon qui en étoit à une certaine diſtance, traverſant un marais fort dificile, là je trouvai une petite riviere que je fus obligé de paſſer à la nage, en m'expoſant aux caimans; portant mes habits ſur mon dos où je les avoit liés, retournant enſuite pour reprendre mon havreſac que je paſſois auſſi de l'autre bord de cette riviere, mais je n'en fus pas quite pour cela, car j'eus une très-grande peine de paſſer le marais qui étoit iñondé par le flux de la mer, j'y enfonçois de maniere que je crus y reſter, ayant vû un ecu-

reuil, quoique léger, qui ſe trouvoit dans le même embaras, à la fin j'arrivai dans la maiſon tout emboué & ſous la figure la plus hideuſe, on m'y ſervi d'eau pour me nettoyer, ſans cela la coutume y eſt qu'un négre par l'ordre de ſon maître vient vous laver les pieds le ſoir, ce qui eſt un uſage aſſez comun dans ce pays-là, c'eſt pour la propreté & pour la ſanté. Le monde y eſt bien accueillant envers les voyageurs & les étrangers, ils vous honorent & vous portent un certain reſpect, ſur-tout s'ils remarquent de la ſcience à une perſonne; ils ſont aſſez curieux de s'informer des pays d'Europe, ils vous obligent quelquefois à reſter des journées entieres avec eux & même davantage en vous faiſant boire du rum ou du grog, en vous demandant duquel vous ſouhaitez. Le ſexe feminin en général y eſt beau, d'une phiſionomie qui annonce une naiſſance noble, de même que leur façon de s'habiller, elles ont la taille dégagée, la plupart ſont blondes, elles ne mettent à l'ordinaire rien ſur leur tète, elles arrangent leurs cheveux avec un peigne d'écaille orné d'un cercle d'argent où ſont enchaſſées de brillantes pierres de Briſtol; elles ont l'air majeſtueux & un peu fier; dans la converſation elles raiſonnent aſſez bien quoiqu'elles n'aient pas d'étude, en ſe donnant de certains airs & tons de voix accompagnés de geſtes, & leur déclamation eſt d'autant plus éloquente lorſqu'elles ſont en colere; les femmes mariées y

ſont en quelque façon plus engageantes dans les diſcours que les filles ; la plupart des habitans de ce pays ſont nés en Amerique, mais ils ſont cependant de la deſcendance des Anglois ou des Ecoſſois, ou d'autres nations Européennes. L'argent de cette contrée y eſt en partie en papiers imprimés qui expriment leur valeur en langue angloiſe qui eſt le langage dominant de la province, une piaſtre d'Eſpagne y paſſe pour 32 ſchillins 6 ſous en leur argent, les piaſtres eſpagnoles & françoiſes, les portugaiſes, les moindors, les doublons, les piſtoles, les louis, les guinées, les piſtrines, les ſchelings d'Angleterre & d'autres monnoyes y ont cours. Ce pays m'a paru être le plus riche de ceux que j'ai vû dans la Terre-ferme de l'Amerique ſeptentrionale : outre le ris & l'indigo dont nous avons parlé, ils ont un grand nombre de négres ce qui ne contribue pas peu à leur revenu, car pluſieurs fermiers y en ont juſqu'à 150 ou 200, dont quelques-uns ne les habillent pas, leur doñant à ceux qui commencent d'avoir honte de leur nudité deux chiffons qu'ils s'attachent, mais pour paſſer l'hiver quoiqu'il n'y ſoit pas rude, ils leur donnent quelques hardes à chacun & leur portion de vivre méſurée, ſans leur diſtribuer de viande, en leur doñant leur tâche d'ouvrage qu'ils doivent faire chaque jour ; ces négres ſont eſclaves eux & les leurs à toujours, à moins que leur maître n'eût la généroſité de leur doñer leur liberté, s'ils manquent ils ſont

punis du foüet en leur faiſant ôter leur chemiſe s'ils en ont : on les traite comme des bêtes ſans les inſtruire des devoirs du chriſtianiſme : quand leurs maîtres en ont trop il vend les jeunes d'un prix conſidérable ; il leur fait faire à chaque famille leur baraque à part. Quoique les négres ſoient regardés avec mépris & traités comme des animaux, cela n'empêche pas qu'il n'y aie des blancs qui cohabitent avec les négreſſes qui mettent au monde des mulâtres, par-là ils rendent leur propre ſang eſclave, ſi une mulatreſſe a quelques familiarités avec un blanc, ſon enfant naîtra blanc, mais ſi elle en a avec un noir, il naîtra noir. Ces négres, à ce qu'il m'a paru, ſont doués de la même intelligence que les blancs, c'eſt pourquoi il y a auſſi des perſonnes vertueuſes qui leur donnent quelque coñoiſſance des devoirs de la religion chrétieñe ; mais malheureuſement que le nombre de ceux qui les inſtruiſent eſt très-petit.

CHAPITRE XVIII.

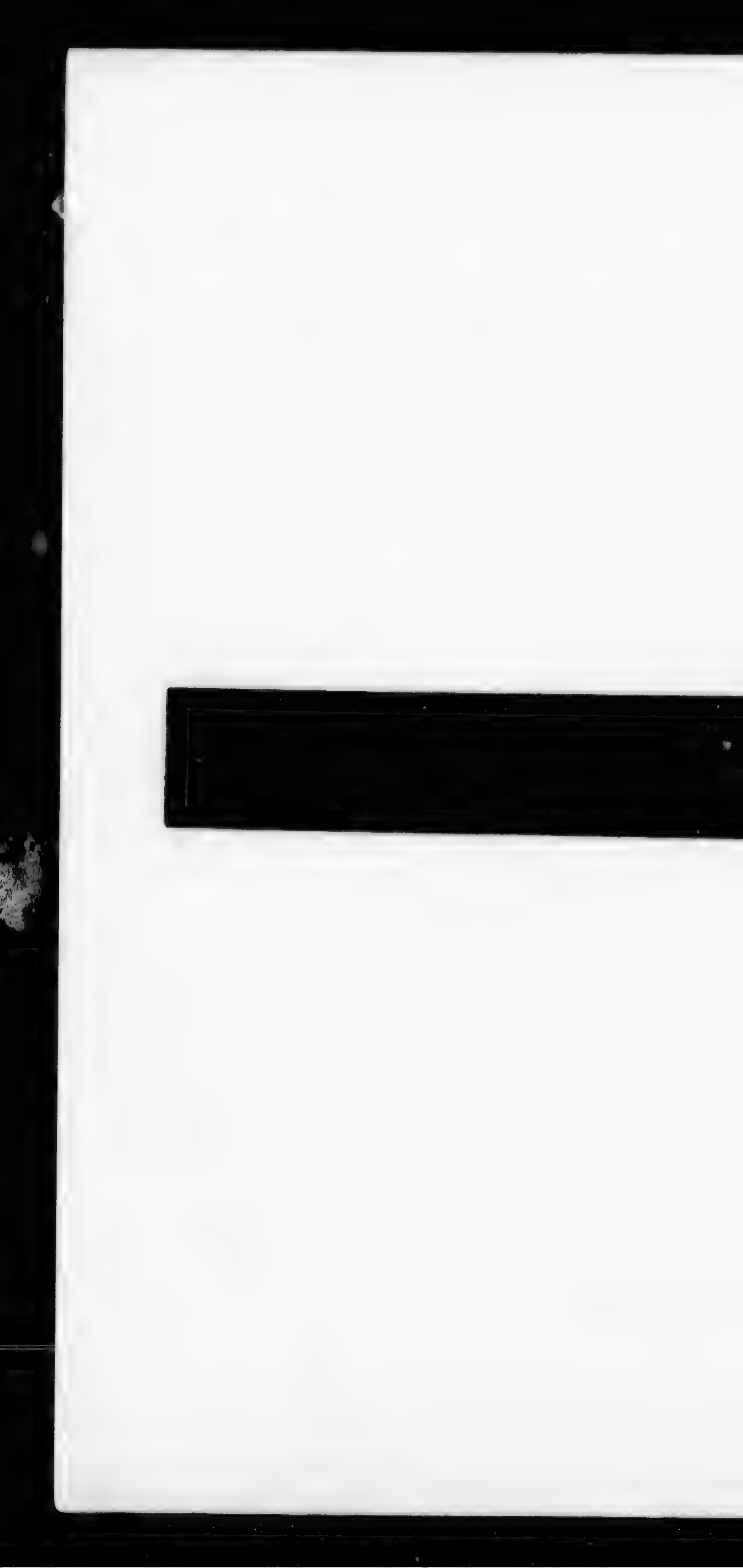
De la Nouvelle-Georgie. De la maniere qu'on me reçu dans une maiſon de campagne habitée par un meurtrier.

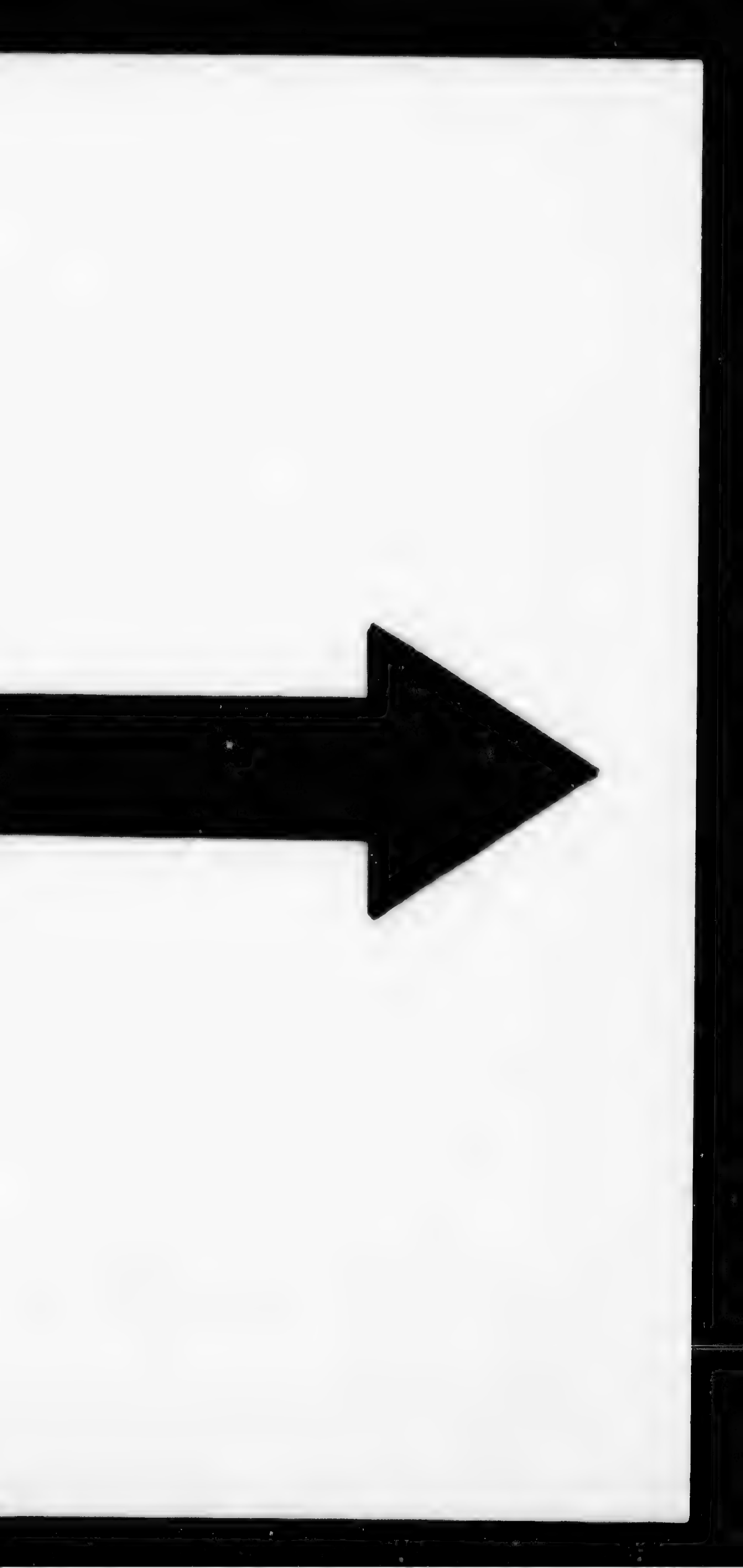
APrès avoir traverſé la Caroline du ſud, je paſſois la riviere Savanah, de l'autre bord je me trouvois dans la Nouvelle-Georgie, & en même tems dans une forêt marécageuſe où je me perdis étant obligé de me coucher au pied d'un arbre pour y paſſer la nuit, & le lendemain matin au lever du ſoleil, je traçai ma route ſelon mon idée pour retrograder afin de retrouver le

chemin que j'avois perdu, & qui étoit fort embaraſſant, après l'avoir trouvé, je continuois mon chemin juſqu'à-ce que je fus à Savañah, ville médiocrement grande, ſituée ſur le bord de la riviere de même nom, où il s'y trouve un certain nombre de vaiſſeaux, cette ville n'eſt pas tant déſagréable par ſes maiſons, mais les rues y ſont fort ſabloñeuſes, de même que les environs de la ville. Le dedans de l'égliſe anglicane eſt aſſez jolis, l'hôtel de ville eſt encore un aſſez beau bâtiment y ayant entré lorſque je fus de retour d'Oguichi. Cette ville eſt la capitale de la Nouvelle - Georgie qui eſt encore un autre gouvernement appartenant aux Anglois, étant à 24 milles de Purisbourg. Selon la route que j'avois fais, j'ai cheminé 950 milles anglois depuis Philadelphie juſqu'à Savannah ce qui fait 316 lieues environ, ayant fait ce voyage à pied & ſans compagnie, pendant que je ne ſavois pas encore la langue angloiſe en allant du nord au ſud. Dès lorſque je fus arrivé à Savannah, je tombois malade de la fievre tremblante que j'eus pendant cinq ſemaines, ayant reſté environ trois ſemaines à Savañah & quelques ſemaines à Oguichi qui eſt un établiſſement ſitué ſur la petite riviere de ce nom, environ 11 milles de la capitale; dans ce tems-là je me rendis dans une maiſon de campagne chez un certain habitant d'un caractere bien différent de celui que je lui aurois donné, car je le croyois être véritablement un honnête homme, mais je me trompois bien.

J'ai cru qu'il étoit de ma prudence de ne pas nommer ſon nom ni l'endroit de ſa demeure, afin de ne pas deshoñorer ſa parenté qui étoit aſſez nombreuſe en ce pays-là, au cas que le haſard fit paſſer cette hiſtoire dans cette province. Dès auſſi-tôt que je fus entré chez lui, il me fit aſſez accueil, je lui dis que s'il avoit quelque ouvrage d'horlogerie ou autre choſe qui auroit du rapport à ma profeſſion, je le ferois chez lui, il me dit puiſque j'étois malade que je n'aurois qu'à reſter chez lui quelque tems, je le remerciois avec les marques d'une vive reconnoiſſance; en conſidération de cela je lui nettoyai ſon horloge d'une grande propreté, en marquant ſa vaiſſelle d'argent de ſon nom, & y mettant tous mes ſoins dans les intervalles que je n'avois pas la fievre; au bout de quelques jours, pendant une nuit obſcure, j'entendis auprès de cette maiſon un bruit de coups de pierre, tout en entendant une voix mourante qui par deux fois dit, à ce que je cru, Pierre, Pierre, croyant que c'étoit le maître de la maiſon qui m'appelloit à ſon ſecours, quoique je fuſſe fort foible à cauſe de ma maladie, cela ne m'empêcha pas de me lever en étant que la moitié habillé, jugeant qu'il étoit de mon devoir d'expoſer ma vie pour tacher de ſauver la ſienne en courant précipitamment dans la cour, en l'appellant à haute voix croyant qu'il avoit été tué par ſes négres, puiſque je n'entendois aucune réponſe, & je ne vis perſonne, ayant bien trouvé un chapeau par

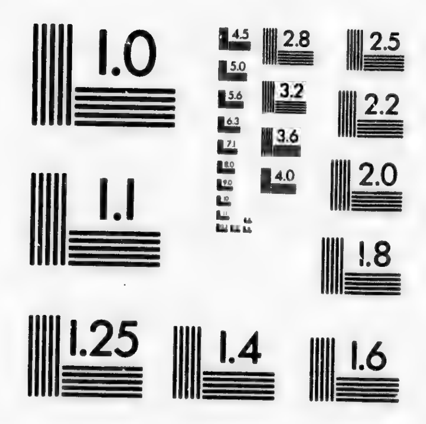
terre, mais point de cadavre, alors j'entrai hardiment dans les baraques de quelques-uns des négres, croyant d'y trouver le corps mort, mais point du tout, en examinant cela je fus ſurpris de les trouver tranquilles : je m'imaginois qu'ils agiſſoient de la ſorte afin de mieux couvrir le meurtre qu'ils venoient de com̃ettre ; voilà com̃e je jugeois la choſe, m'en étant retourné en mon lit en faiſant réflexion de ce qu'il s'étoit paſſé, pendant ce tems-là quelqu'un vint me tâter les pieds, comme pour ſavoir ſi je dormois : je crus être une ſeconde victime ce qui me fit quitter mon lit pour me rendre à la maiſon de l'économe qui étoit à une petite diſtance de celle-ci, en l'avertiſſant de ce qui s'étoit paſſé, m'ayant couché auprès de lui où nous avions un fuſil bien chargé. Le lendemain matin com̃e nous allions voir dans la maiſon de cet homme pour le chercher, je fus bien étonné de le voir dans ſon lit ſain & ſauf, qui me répondit durement & de mauvaiſe grace pourquoi je m'étois levé de ſi bon matin : je fus tout étonné de ſon diſcours, il ne m'en dit pas davantage, ſans me doñer aucune explication du bruit & de ce qui s'étoit paſſé la nuit précédente, ce qui me donna occaſion de mal penſer de lui, ſans trop m'opiniâtrer ; au bout d'une couple d'heures, qu'il fut levé, il ſortit ſur la porte en ſe tournant en face des baraques de ſes négres en portant un cornet à ſa bouche, ce qui affermit mes ſoupçons, c'étoit là le ſignal qu'il donnoit à ſes négres pour





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





me venir tuer par ſurpriſe. Alors je le demandai dehors afin de lui parler, il ne voulu pas ſortir en me diſant que je pouvois lui parler en ſa chambre comme ailleurs, je lui dis que je voulois ſortir de ſa maiſon, m'appercevant bien que ſon intention étoit de m'ôter la vie, il me dit que je me trompois, & que j'avois l'eſprit dérangé de croire telle choſe, que je devois reſter tranquille que j'étois le bien venu de reſter en ſa maiſon. Je fis inutilement mes efforts pour ſortir, même en récidivant mes inſtances en promettant de ne le jamais accuſer, il ne voulu pas y conſentir en me diſant en colere que je ne ſortirois pas de chez lui, il ajoutoit qu'il ne me manquoit rien, effectivement, car il me procuroit toutes les douceurs d'une vie délicieuſe, en me faiſant pluſieurs petits contes pour m'amuſer agréablement, il me regaloit avec ſa boñe-chere, il me donnoit des livres curieux à lire auxquels je m'étois appliqué juſqu'à ce tems-là, que je m'apperçu que la lecture de mes livres de dévotion m'étoit plus avantageuſe que celle des livres d'hiſtoire, de géographie ou de dictionnaire. Je prévoyois bien qu'en étant en une maiſon dans un bois, éloignée des autres, qu'il ne m'étoit guere poſſible, ſans la Providence, d'en échapper, quoique je m'étudiois à trouver les moyens d'en ſortir. Mais j'étois gardé de près. La nuit ſuivante je voulu laiſſer le contrevent ouvert ce qu'on ne me permis pas, enſorte que je couchai ſeul dans une chambre

à l'obſcurité, quand je fus dans mon lit on commença à me ſoulever doucement par des trous qui étoient au plancher, comme pour ſavoir ſi je repoſois directement mon corps ſur les trous, alors je me tirai ſur le côté, tout cela fut ſuivi d'autres circonſtances que je ne rapporte pas ici, ce qui feroit plutôt juger ce récit être une fable qu'une hiſtoire véritable, puiſque moi-même je ne l'ai pas pû comprendre, croyant plutôt être enchanté, que croire la choſe naturelle; dans ces entrefaites je me diſpoſois à perdre la vie; cette nuit là ou la ſuivante, j'entendis que cet homme-là, diſoit ces paroles en anglois à un de ſes négres „ prenez cette hache & m'apportez ſa tête ici „ ſur quoi j'entendis; non mon maitre, ſur cette réponſe négative il ajoutoit, ſi vous ne le faites pas je vous donnerai le foüet, en effet il lui donna pluſieurs coups que j'entendis fort bien, enſuite il lui dit derechef vas y à préſent, le négre lui répondit en jurant contre ce ſcélerat, je ne ſaurois faire telle choſe, lui en colere contre ſon eſclave, dit comment? vous maudiſſez votre maitre, il le foüeta derechef, d'une maniere impitoyable, quoique je ne fus pas préſent, je ne laiſſois pas que d'entendre les coups & les paroles qui ſe prononcerent de part & d'autre, cette nuit-là ſe paſſa ainſi; le lendemain matin j'entendis parler de poiſon, ce qui me fit penſer à obſerver de quelle maniere je l'éviterois, ce malheureux m'apporta une taſſe remplie de quinquina mêlé de poi-

ſon, en me diſant que c'étoit un ſpécifique pour guérir la fievre, le quinquina eſt un véritable fébrifuge, mais s'il eſt empoiſonné ce n'eſt plus un remede; comme je prévoyois cela je ne voulu pas le prendre, mais il m'y forçoit en me ménaçant de me battre avec ſon foüet pendant que ſon beau-fils me le verſoit dans la bouche en me tenant les mains, en ayant rendu une partie, & au bout d'environ une demie-heure après le poiſon commença à produire ſon effet, m'ayant monté au cerveau de façon qu'il m'obſcurcit la vue en m'étourdiſſant, je ſortis pour prendre un peu l'air en me rendant au jardin qui n'en étoit qu'à quatre ou cinq pas, je n'eus pas le tems de le traverſer, que je tombai à terre à trois différentes fois, des envies inutiles de vomir, les forces qui me manquoient; en étant couché je n'en ſouffrois pas tant, mais dès auſſi-tôt que j'étois de bout, fuſſe ſeulement deux ou trois minutes, je tombois en ſentant mes forces qui s'en alloient; heureuſement pour moi de ce que la doſe n'avoit pas été complete, j'en fus quitte pour un jour de ſouffrance, comme l'intention de cet homme étoit toujours de m'ôter la vie par ſurpriſe ſous la fauſſe apparence de m'être favorable, il changea auſſi ſon ſignal qu'il s'étoit ſervi juſqu'alors, en ſe ſervant d'autres ſimagrées comme de frapper doucement de ſon pied deux coups ſur le plancher, ou de ſiffler contre ſes négres. Un jour que ſes négreſſes travailloient dans une des chambres

de la maiſon de cet hom̃e, je les entendis qui ſortoient toutes précipitam̃ent com̃e des épouvantées, je quittai auſſi la maiſon en me rendant à la cour, croyant qu'il ſeroit rentré avec ſes eſclaves en ayant les armes en main pour m'y ſurprendre à l'impromptu; mais la choſe en reſta là ſans que je reçu d'attaque pour le moment; malgré la frayeur dans laquelle j'étois, cela ne m'empèchoit pas d'obſerver de ſangfroid tout ce qui s'y paſſoit, j'apperçu alors un coup de bâle au plancher, ce qui me donna à préſumer qu'il y avoit peut-être déjà eu quelqu'un de tué auparavant. En ce tems-là une femme entra chez lui en lui diſant en ces termes, ſelon ce que la mémoire peut me fournir: " Comment tu vis encore? il y a bien des
» nouvelles dans la ville, un de tes négres y
» fut hier lequel fut prit par la garde, on l'a
» renfermé dans la Work-houſe, là il a été
» interrogé, & il a tout accuſé, mais jamais
» je n'aurois cru telles choſes de toi. D'ail-
» leurs qu'eſt-ce que c'eſt cet homme tué qui
» eſt couché à côté de ta gate, on dit que c'eſt
Mr. un tel en le nommant par ſon nom, en-
» core dit-on que c'eſt un de tes pays. „ Alors ce malfaiteur lui répondit, ce n'eſt pas un homme, mais c'eſt un veau, la femme reprenant la parole en lui diſant: " il eſt bien aiſé
» de voir que c'eſt un homme, à quoi elle
» ajouta ces paroles: Mr. un tel te mande
» que tu te rendes inceſſamment demain en
» ville, car voici un certain tems que tu n'y

„ vas plus, m'ayant comandé de te dire que „ si tu n'y veux pas aller, il viendra t'étran- „ gler chez toi ; „ cette femme intrepide en finissant ce discours le quitta pour s'en retourner chez elle, dans ce moment-là ce méchant home porta son cornet à sa bouche en y soufflant, la femme s'écria à haute voix : „ hélas ! „ mon Dieu, vous donnez signal à vos négres de me venir tuer sur mon chemin. „ Quand à moi j'étois alors assez occupé de ce que je devois faire pour éviter ma mort future, cependant en me soumettant à la volonté de Dieu. Ce malheureux qui me voyoit souvent lire mes livres de dévotion, se fichoit contre moi, voyant bien que le Seigneur me protégeoit, ce qui lui ôtoit son courage, puisque je l'ai vû quelquefois si rêveur comme s'il eût été en perplexité ; il me fit défense de lire davantage ces bons livres, il m'en présenta de frivoles dont je n'en fis aucun cas.

CHAPITRE XIX.

De la maniere que je sortis de la maison du meurtrier, de mon retour à Savannah, & de mon voyage à Augusta.

JE persistois donc à vouloir sortir de chez cet homme-là, mais ce fut inutilement : l'idée me vint assez souvent de m'échapper la nuit en courant dans le bois, mais je n'aurois pas eu plus de succès, parce que les esclaves du susdit y tracassoient toute la nuit : je me proposois aussi de passer une petite riviere à la nage sur le bord de laquelle étoit située cette mai-

ſon-là, mais un autre obſtacle s'oppoſoit à cette exécution, c'étoit les canots que cet homme avoit en cet endroit-là avec leſquels il auroit pû me faire pourſuivre; après réflexions faites je me diſpoſois à lui ôter ſa vie avant qu'il pût m'ôter la mienne, prenant donc un fuſil qui ſe trouvoit chargé de deux bâles lequel étoit derriere la porte de l'anti-chambre, je le pris bruſquement tout en le mettant en joue en me préſentant à lui qui étoit alors aſſis ſur ſon fauteuil, comme je voyois qu'il me falloit faire cela ſi promptement, je penſois lâcher mon coup dans l'inſtant qu'il ſe levoit, mais mon fuſil ne partit pas, ce qui en fut la cauſe, c'étoit la grande émotion dans laquelle je me trouvois qui me fit oublier d'armer mon fuſil, lui ſortit en courant dehors comme un épouvanté, je le pourſuivis autour de ſa maiſon où il rentra le premier & moi après lui, mais il ſe renferma dans une chambre, je fis alors quelqu'effort pour rompre la porte afin de mieux pourſuivre mon gibier, mais il appelloit ſes négres à ſon ſecours, craignant qu'ils n'entraſſent dans ces entrefaites pour ſe jetter ſur moi, ce qui me fit quitter la maiſon en me rendant à la cour où les eſclaves m'entourerent, comme j'étois au milieu, je portois mon fuſil en joue en viſant ſur chacun d'eux, en me tournant de tous côtés, comme ils ne ſavoient pas ſur lequel j'allois tirer, ſe mirent à crier & s'enfuirent, alors je pris le parti de quitter cet endroit, penſant d'ouvrir le clédard qui étoit

fermé, dans le moment que j'efcaladois la cloture, ils vinrent m'arrêter en m'ôtant l'arme que j'avois entre les mains, à la force je fus obligé de céder, & leur maître s'approcha de moi, loin de reculer je l'attendois, croyant qu'il fe feroit fervi de la même arme pour me tuer, non il fe contenta de me dire d'un air ménaçant " va c'eft aujourd'hui qu'on te faignera, „ ce que je croyois qu'il alloit faire fur le champ; je continuai à lui faire voir quelle étoit la grandeur d'un tel crime, & ce qui l'aggravoit davantage, c'étoit les circonftances qui l'accompagnoient, d'autant que c'étoit de propos délibéré, & qu'en perfiftant dans la même idée, voilà qui prouvoit la dureté de fon cœur & une entiere impénitence, lui ayant fréquemment réiteré mes exhortations patétiques. Je commençois à prendre une certaine autorité fur lui, je ne manquai pas non plus de dire aux négres qu'ils ne devoient pas écouter leur maître lorfqu'il leur commanderoit de faire des chofes injuftes. Cet homme-là fe voyant en quelque façon méprifé de ma part, craignant peut-être que je n'eus gagné les négres de mon côté, il me laiffa donc partir de chez lui en continuant de me trahir par fes fauffes infinuations, il me dit que pour me donner des marques de fa boñe volonté, qu'il vouloit me prêter un cheval & un de fes négres pour m'efcorter; je le refufois en difant que je préferois d'être feul, crainte d'être mal accompagné, il m'obligea à le recevoir; ayant monté fur le

cheval

cheval qu'il me prètoit, je partis de là avec une certaine crainte de paſſer le bois ou j'allois entrer avec le négre que j'avois ſoin de faire paſſer devant moi, me doutant que ſon maitre ne lui eût donné un piſtolet, quand nous fumes hors de la plantation, nous entendîmes un coup de fuſil lequel s'étoit tiré auprès de la maiſon que nous venions de quitter, ce qui me donna à penſer de nouveau à prendre mes précautions ſur ce ſignal, qui ſe doña dans le moment que nous entrions dans le bois en paſſant devant une cabane où le négre voulu me faire arrèter, au lieu de l'écouter je paſſai plus loin craignant qu'il n'y eût de la canaille, après avoir fait marcher mon cheval de toute ſa force pendant un bout de chemin, en me retournant en arriere j'apperçus que j'étois pourſuivis, alors j'attachai mon cheval à une cloture pour paſſer outre afin de gagner une maiſon que je voyois, je rencontrai un marais où j'enfonçois dans l'eau & la boue à moitié jambe, où je perdis mes ſouliers, ce qui me fit encore perdre du tems, enfin j'y arrivai en m'adreſſant à l'économe de cette plantation, en lui contant en abrégé mon hiſtoire, le priant de me recevoir chez lui juſqu'à ce qu'il eut mandé du monde pour me faire conduire à la ville : mais ce pauvre allemand qui étoit moitié ſourd, n'entendoit qu'en partie ce que je lui diſois, en ces momens-là voici deux noirs qui y entrerent en me diſant de m'en aller avec eux, avec de for-

tes inſtances, le bon vieux ſe trouva en quelque façon épouvanté, en voyant ces impertinens-là qui ſe prévaloient d'une certaine autorité chez lui, il me dit de partir, reprenant mon cheval pour paſſer plus loin, gagnant enfin Savañah; le noir qu'on me diſoit être mon eſcorte, tâcha bien de me mener dans quelques endroits où on m'y attendoit, mais je n'eus garde de l'écouter, quand je fus dans la ville, il me voulu conduire chez le beau-fils de celui que je venois de quitter, mais je ne l'écoutai pas; ayant entré dans une grande maiſon où je demandai où étoit le domicile de monſeigneur le gouverneur, où on ne me rendit aucune réponſe, delà j'entrai dans une autre maiſon pour demander la demeure du précédent ou de quelque juge, dans ce moment-là voici un des amis de celui que je venois de quitter qui vint me faire taire en me faiſant le poing devant la bouche, voilà qui me rendit muet. Delà je me rendis chez un juge qu'on m'enſeigna, qui avant de lui réciter mon avanture, me dit, je ſais bien ce que vous voulez me dire, ne croyez pas telle choſe ce ne ſont que des imaginations, ce qui me fit penſer que le meurtrier l'avoit prévenu par quelqu'un de ſes parens ou amis qui étoient en grand nombre; je me rendis donc à l'hôtel-de-ville un jour qu'on y tenoit audience dans l'intention d'y faire ma déclaration, mais je fus bien étoñé d'y trouver les amis de celui contre qui j'allois porter l'accuſation, ce qui me donna lieu

de tenir le ſilence, & de m'en aller, voyant bien qu'il n'auroit guere été facile à un étranger de l'accuſer en leur préſence. Comme je ne me plaiſois guere en cette ville craignant d'y être attaqué, je me diſpoſois donc à la quitter volontier, tout en rendant graces à Dieu de m'avoir tiré d'un péril auſſi ménaçant & qui paroiſſoit même inévitable, car on a qu'à examiner attentivement toutes les circonſtances de cette facheuſe rencontre pour reconoître le prodige miraculeux que le Tout-Puiſſant fit en ma faveur pour m'en délivrer. car mes ſoins & toutes mes précautions auroient bien été inutiles, ſans la préſence de ſon ſecours. J'omets ici pluſieurs autres particularités que j'aurois pû rapporter dans ce recit, ce qui le rendroit trop prolixe, ſelon la briéveté que je me ſuis propoſée dans ce petit ouvrage. Par un ſoir je quittai donc la ville de Savañah pour me mettre en route ſans en donner avis à perſonne, je pris le premier chemin ſans ſavoir où il me conduiroit, ne cherchant qu'à m'éloigner de là, après avoir fait quelques lieues je me trouvai dans un bois où j'apperçus du monde qui y étoit, y ayant de diſtance en diſtance une famille avec un feu autour duquel ils mangeoient & ſe chauffoient, où ils avoient leurs petits inſtrumens de ménages, chaudieres, marmites, vivres, troupeaux & fuſils, paſſant plus loin j'en trouvois preſque pendant une lieue de chemin, à la fin je m'haſardai de paſſer la nuit auprès de quelqu'un

d'eux, leur ayant demandé s'ils vouloient me recevoir pour y prendre gîte, ils me dirent qu'ouï, ils m'offrirent gracieusement de leurs vivres en me faisant place auprès de leur feu. Je ne leur demanda pas la cause de leur demeure champetre quoique ma curiosité m'y excitoit, parce que ces sortes d'affaires en ce tems-là me paroissoient délicates, croyant que c'étoit déjà à cause que je m'étois informé de plusieurs choses que j'avois écrites, qu'on m'avoit voulu ôter la vie, comme je l'ai dit précédemment, ensorte que je ne m'informai de rien, & je ne leur parlois que de choses indifférentes. Le lendemain continuant ma route assez tranquillement, j'arrivois à Ebénezer, pauvre petite ville habitée par des Allemands, elle est située sur le bord de la riviere Savañah elle est aussi dans la Nouvelle-Georgie à 16 milles de la capitale, au bout de quelques jours je fus encore obligé de coucher une nuit dans le bois faute de trouver des maisons, m'ayant arrêté à un endroit où j'apperçus un arbre enflamé, je profitai de ce feu-là, puisque c'étoit en hiver, sur la fin du mois de Décembre 1771 & au commencement de Janvier 1772; d'ici en continuant ma route, je rencontrai par hasard, lorsqu'il fut nuit, un homme à cheval dans le bois en-delà d'un endroit où le chemin fourchoit, il me dit que je n'étois pas dans la route d'Augusta qui étoit l'endroit où je me disposois de passer, il me fit monter derriere lui sur son cheval pour rétrograder sur mes pas,

en me disant de prendre l'autre chemin que j'avois laissé à ma droite, lequel étoit nouvellement fait, il me quitta là, après que j'eus marché un certain bout, je m'apperçus qu'il alloit en rond d'une maniere spirale, chaque tour se retrecissoit à mesure que j'approchois le centre où il s'y trouva quelques baraques desquels je n'osois approcher, ne sachant pas ce que cela signifioit, m'en étant retourné sur mes pas pour sortir de ce labirinte, en reprenant mon premier chemin duquel ce passant m'avoit détourné, continuant donc de m'avancer dans la profondeur des terres, delà j'arrivai à Augusta qui est un établissement de la Nouvelle-Georgie, c'est une longue rangée de maisons avec leurs plantations come sont la plupart des vallons de notre pays, cet endroit est à 150 milles de la capitale, ou à 134 d'Ebénezer, & au bout de quelques jours après je ne continuai pas de m'avancer dans les terres, puisque j'étois aux dernieres habitations des chrétiens, alors je quittai la route des Cherukis que je laissois à ma gauche. Ce fut en ce tems-là que je perdis le chemin dans l'obscurité de la nuit, ce qui fut cause que je couchai encore cette fois-là dans la forêt. D'ici je rentrois dans la province voisine. Mais auparavant de parler de mon retour à Philadelphie, voici ce que j'ai observé sur la Nouvelle-Georgie.

Ce gouvernement est borné au sud par la Floride, au nord par la Caroline du sud, à

l'eſt par l'océan Atlantique & dans la profondeur des terres par les ſauvages només Chérukis. Comme ce pays eſt avancé au ſud, il n'eſt pas étonant que le climat y ſoit fort chaud, l'air y eſt mal ſain, les fievres tremblantes y ſont fort communes, & ſelon mon idée ce ſont les marais qui y contribuent, en des endroits on y voit des forêts arroſées d'eau. D'ailleurs il n'y a preſque point d'hiver, ſinon quelques petites gelées. Le terroir y produit du blé d'Inde, des patates douces, du ris & de l'indigo, qui ſont cultivés par les négres qui travaillent aux plantations, leſquels ſont commandés par un blanc qui eſt l'économe; qu'ils appellent overſeer. Dans cette province chaque fermier peut avoir 60 ou 70 eſclaves, un troupeau de cent vaches, autant de bœufs, quelques cents moutons, des troupeaux de pourceaux dont ils n'en ſavent pas le nombre, ils marquent ces animaux avec une marque à feu, en leur coupant un morceau d'oreille, différemment chacun à ſa maniere afin de reconnoître leurs troupeaux qu'ils appellent avec une corne de berger, pour les faire ſortir du bois où ils paiſſent, les faiſant venir auprès de leur demeure, afin que ces animaux ne deviennent ſauvages, où qu'ils ne ſe perdent dans les forêts, come cela arrive encore aſſez ſouvent. En ce pays il y croît différentes ſortes de bois durs, tels que ſont les noyers ſauvages, le chêne de deux ou trois eſpeces; mais dans la plus grande partie de

cette province c'eſt le cedre & le pin qui y eſt le plus coñun; mais où ſont ces bois tendres, c'eſt toujours marque d'un mauvais terrein, par conſéquent, tant que je ne trouvois que des pins ſur ma route, je n'avois point d'eſpérance de trouver de maiſons : comme ce pays n'eſt pas encore bien peuplé, l'on ne s'établit que ſur les meilleures terres qu'on y a à fort bon prix, leſquelles on défriche. Ce gouvernement ne paie qu'un certain droit par tête pour leurs négres, avec la cenſe fonciere, mais les nouveaux établis ſont un tems qu'ils ne paient rien. Cette contrée eſt habitée par pluſieurs nations Européennes, ou par ceux qui en ſont deſcendus. Les loix y ſont à peu-près comme en Angleterre, il n'y a que quelques exceptions, ſelon qu'il convient à ce pays. Le principal revenu & commerce qu'ils y ont, c'eſt celui du ris & de l'indigo que les vaiſſeaux marchands y vieñent charger en leur donnant en échange du rum & de la melaſſe qu'ils tirent des Iſles. Je n'ai pas d'autres choſes à ajouter ici ſur cette colonie, ſinon deux mots ſur les mœurs de ſes habitans. Quoique j'y ai eu quelques facheuſes rencontres, je n'ai pourtant pas trouvé par-tout des gens nuiſibles, car j'y en ai auſſi vu de très-hoñêtes, leſquels reçoivent bien les étrangers & les voyageurs d'une maniere affable & gratis. D'ailleurs ces gens-là ont quelques uſages différens de ceux des Européens, au moins pour enterrer leurs morts, ceux qui ſont éloignés des

cimetieres les enterrent ſur leurs plantations, quoique ce ſoit un pays chaud, je n'y ai pas entendu parler de peſte; la maladie qui y eſt la plus ordinaire c'eſt la fievre, la pluie même en cet endroit la donne à ceux qui en ſont mouillés, mais on a ſoin de ſe mettre à couvert. Enfin l'argent y eſt en papier & s'y compte par pence, ſchelings & livres ſterlings. Lorſque je fus arrivé dans cette colonie, mon intention étoit de paſſer plus loin au ſud ou au ſud-oueſt, mais on me dit que je ne trouverois plus de chemin de ce côté-là, ni de maiſons pendant paſſé 150 lieues, & que ceux qui y paſſoient, prenoient un guide pour les conduire dans ces endroits inhabités en ſe muniſſant de fuſils, de plomb & de poudre, afin de tuer le gibier qu'il leur falloit pour vivre en route, voila qui me fit prendre le parti de m'en retourner ſur mes pas, ce qui ſera le ſujet du chapitre ſuivant.

CHAPITRE XX.

De mon retour à Philadelphie, de ce qu'il m'arriva en divers endroits en faiſant cette route. De la maniere qu'on voulu m'épouvanter, & d'un nouveau attentat contre ma vie.

JE quittai alors la Nouvelle - Georgie pour rentrer dans la Caroline du ſud & dans les autres gouvernemens que j'avois déjà traverſés; comme j'en ai fais la deſcription depuis le chapitre XIV[e]. juſqu'à celui-ci avec avec une entiere impartialité : maintenant je ne parlerai donc que de quelques endroits qui ſont ſitués

dans les mêmes colonies, mais que je n'avois pas vus auparavant.

Je passois donc en ce tems-là à la Nouvelle-Bourdeaux, qui est un établissement habité par des protestans françois, la terre y est fort bonne, on y faisoit des préparations pour y cultiver la vigne qu'ils ont intention d'y établir par le canal d'un François nommé St. Pierre qui fit alors un voyage à Londres pour ce sujet, cet établissement est dans la Caroline du sud. Delà je traversai un autre endroit nomé Lanquéne qui est à une petite distance de la Nouvelle-Bourdeaux, il est aussi dans la même province, environ à 60 milles d'Augusta; passant ensuite au Nonante-six, qui n'est autre chose que 4 ou 5 maisons, on me dit que cet endroit s'appelloit de même à cause qu'il est à 96 milles des sauvages nommés Cherukis, cet endroit est environ à 30 milles de Lanquéne. Cangris est un grand établissement habité par des Allemands ou fils d'Allemands, il est à 70 milles du précédent étant aussi dans la Caroline du sud; ce fut aux environs dudit Cangris que je fus logé dans une maison de gens assez boufons, ils s'étoient proposés dans cette nuit obscure de m'effrayer; pour mieux jouer leur tour, ils commencerent à me parler d'un feu qu'on voyoit au-dessus d'une maison qui n'étoit pas éloignée delà, & que ce feu voltigeoit au-dessus d'une maniere épouvantable sans l'endommager, & cela pendant plusieurs nuits sans qu'on pût savoir d'où il provenoit, dans

le moment qu'ils achevoient de me raconter cette histoire supposée, ils se mirent à crier helas ! le voici qui tourne autour de notre maison en étant tous épouvantés, sans savoir de quel côté ils devoient sortir pour l'éviter, quoiqu'étranger que je fus en cette maison-là, je n'avois pas si peur qu'eux, selon qu'ils le faisoient paroître, je sortis dehors en prenant deux briques en mes mains pour m'avancer contre une figure assez effrayante, laquelle avoit les yeux, le nez & la bouche en feu en courant dans les airs, je fixois plutôt mes yeux près de terre que de les arrêter contre l'air, en même tems j'apperçus en approchant, un personne qui tenoit en ses mains une perche au haut de laquelle il y avoit cette figure; dans le moment que je levois le bras pour jeter mes briques, les autres vinrent arrêter le coup que je portois dessus, en me disant qu'il étoit dangereux de se battre avec les spectres, eux virent bien que mon courage m'auroit porté à quelqu'extravagance, pendant que leur badinage en auroit été la cause; dans ce moment là cette tête ayant descendu, je l'examinai en appercevant que c'étoit une sorte de gourde ronde creusée en-dedans, où étoit une chandelle qui faisoit paroître cette figure si hideuse. Le jour suivant je passois à Monx-corner, qui n'est que 4 ou 5 maisons qui dépendent aussi de la Caroline du sud, environ à 110 milles de Cangris. J'arrivai ensuite à Charlestown dont il a déjà été parlé, cette capitale est à 30

milles du dernier établiſſement; ce fut en cette ville où j'ai travaillé 6 ou 7 jours chez un orfevre nommé Haris pour lequel je lui fis cinq paires de boucles d'argent, alors j'eus quelques ſols de plus pour acheter les outils qui me manquoient afin de travailler plus aiſément au r'habillage des montres & horloges. Depuis cette ville je reprenois la route par laquelle j'avois paſſé en allant au ſud, alors je m'en retournai au nord; en chemin faiſant je m'occupois à raccommoder tout ce qui avoit du rapport à l'horlogerie, dans les villes coñe dans les campagnes, il y avoit de certains jours que je gagnois paſſé un louis, & lorſque je n'avois plus d'ouvrage je continuois mon chemin, je me vis d'abord en état d'acheter un cheval que je n'eus pas long-tems; lorſque je fus à Newbern où je m'arrêtai pour y travailler, j'avois par économie laiſſé aller mon cheval paître dans le bois, ce fut là qu'il fut volé, ou dévoré par quelque panthére; faute de trouver occaſion pour vendre ma ſelle, je la donna à un de mes pays qui étoit pauvre; alors je traverſai la Virginie en laiſſant la route de la capitale ſur la gauche, en prenant un chemin par lequel je n'avois pas encore été, paſſant donc à Urbanna, fort petite ville, & plus avant à Hobsholl qui eſt auſſi une petite ville guere plus conſidérable que la précédente, elles ſont entre Yorck-town & Port-royal en Virginie, enſuite je rentrai dans le Mariland. Depuis Port-tabac je pris une autre route que celle que

j'avois paſſé en allant au ſud, car j'arrivai à Georgetown, ville dans le Mariland habitée par des allemands, des anglois, & des bokſkins, ou natifs du pays deſcendus des européens : cette petite ville eſt ſur le bord du Petowmackriver à environ 20 milles de Piſcatway, j'y eus pour 15 jours d'ouvrage, delà je continuai ma route à Frederictown, ville du Mariland à 45 milles de l'autre ci-deſſus, pour une ville d'Amérique elle eſt aſſez jolie & grande, elle eſt habitée par des allemands, c'étoit à 14 milles de cette ville que je fus à un endroit à 6 milles de la grande route, que je quittai pour aller chez un certain John Bery demeurant ſur une montagne nomée en anglois Sugarlof-montain, qui avoit une mine en ſa plantation, d'un métail rougeâtre, de laquelle il n'en tiroit aucun profit, m'ayant informé des loix, qui ne permettent pas de faire ouverture des mines d'or ou d'argent ſous p[illegible]e de perdre la vie à cauſe qu'elles appartiennent au ſouverain. Delà je paſſois à Tauneytown, petite chétive ville d'environ 20 & quelques maiſons, habitées par des allemands, à 25 milles de la précédente, elle eſt encore dans le Mariland. Enſuite je paſſai à Péterſbourg, petite ville come la derniere, elle en eſt à 9 milles, mais celle-ci eſt la premiere ville de la Penſilvanie que l'on trouve ſur cette route, elle eſt auſſi habitée par des allemands ou fils d'allemands, qu'on nome auſſi Bokskins d'autant qu'ils ſont natifs du pays. Je paſſai en-

ſuite à Mécaliſter-town, petite ville qui eſt auſſi habitée par beaucoup de gens venant d'Allemagne, elle eſt plus jolie & plus grande que celle que nous venons de parler, & elle en eſt à 7 milles ; elle ſe trouve auſſi ſituée dans la Penſilvanie. Delà je rejoignis York où j'avois déjà paſſé, ſituée à 18 milles de l'autre derniérement nommée, elle eſt auſſi dans la même contrée. Ce fut en cette ville que la fievre me ſaiſit de nouveau, ce qui me donna occaſion de faire marché avec trois charetiers pour me mener à Philadelphie ſur une de leurs voitures, je leur offris l'argent comptant, en leur demandant s'ils avoient de la monoie pour me changer un louis, ils me demanderent une plus petite piece, mais je ne pus la leur donner, alors ils obſerverent que je le tirois hors d'une bourſe aſſez bien garnie, ce qui étoit une choſe aſſez rare pour moi, d'où ils conjecturerent qu'elle en étoit remplie, après qu'un d'eux l'eut changée à l'auberge, il me rendit le reſte en me faiſant monter ſur la voiture pour partir ; comme je croyois que c'étoit des allemands, je leur parlai en cette langue-là ; mais après avoir fait un bout de chemin, ils s'entretinrent de moi en parlant anglois, en ſe diſant les uns aux autres à peu-près en ces termes : “ cet horloger qui
» vient de traverſer toutes les colonies angloi-
» ſes en travaillant en ſa route dans les villes &
» campagnes, il n'eſt pas ſans avoir beaucoup
» gagné, ſa bourſe m'a paru bien remplie ; »
le diſcours en reſta là pour un peu de tems, il

arriva que l'accès de fievre me ſaiſit ce jour-là comme je l'avois déjà eu dans les pays du ſud, ce qui donna lieu à l'un d'eux de pourſuivre le diſcours en cette maniere : " ce pauvre hoṁe
„ qui eſt malade, il nous faudroit lui ôter la
„ vie afin de le délivrer de ſes maux, & nous
„ aurions en même tems ſon argent, nous qui
„ avons tant de peine à en gagner, „ un des trois charretiers le reprit en diſant aux autres : je trouve que c'eſt un grand péché de tuer quelqu'un pour ſon argent. Quoique j'entendis bien l'anglois, je faiſois ſemblant de n'entendre mot, afin de pouvoir les mieux ſurprendre, comme il ſe faiſoit déjà tard, & que le ſoleil n'étoit plus guere loin de ſe coucher, l'un dit à l'autre, ſans que le troiſieme fut de leur ſentiment : " dans une heure & demie ou deux
„ nous entrerons dans le bois où il y a un pré-
„ cipice où nous pourrons le mettre, ſi ſeule-
„ ment nous avions une arme à feu ; „ en entendant ces dernieres paroles, ſans leur faire paroître la moindre choſe de ce qui s'étoit dit à mon ſujet, je leur commanda d'arrêter la voiture pour deſcendre, afin de m'arrêter un moment, en leur diſant de n'aller pas trop vite afin que je pus les rejoindre, comme la route prenoit un détour en une deſcente, ſelon ce que la mémoire peut me fournir, de ſorte qu'ils me perdirent bien vite de vue, bien loin de faire mes efforts pour les rejoindre, je gagnois la premiere maiſon que j'apperçu afin d'y loger, le lendemain je ne fis que peu de chemin, &

il arriva qu'au bout de quelques jours je rencontrai ces gens-là auprès d'une auberge, qui s'en revenoient déjà de Philadelphie, tandis que je n'y étois pas encore, après les avoir ſalué en anglois; la premiere parole qu'ils me dirent, quand même qu'ils avoient parlés de me tuer que ce n'étoit que pour plaiſanter & rire, ſans avoir deſſein de le faire; mais je ne les crû pas ſi aiſément ſur cette excuſe. Enfin étant de retour à Philadelphie mes premiers ſoins furent d'aller payer le reſte de mon paſſage au S^r^. Garaud dont il en a été parlé au chapitre XIII, lequel me remit mon indenture ou convention imprimée en anglois pour ſervir de quittance, en me faiſant accueil & bonne réception chez lui, ce qui eſt aſſez ordinaire vis-à-vis de ceux qui nous apportent de l'argent: mais celui-ci agiſſoit de la ſorte plutôt par un effet de ſa bonté que par une recoñoiſſance intéreſſée, & en même tems pour me témoigner la ſatisfaction qu'il avoit eu en recevant de ma part les preuves qui caractériſent un hoñête homme. Après avoir reſté quelques jours chez lui en qualité d'ami; je réfléchiſſois à ce que je voulois entreprendre, comme l'envie inſatiable de voyager ne m'avoit pas encore quitté, malgré les rencontres ſiniſtres qui m'avoient toujours menacé. Je me propoſois donc par mon intrépidité à voir d'autres pays que ceux que j'ai rapporté juſqu'ici.



CHAPITRE XXI.

De mon départ de Philadelphie pour passer en Canada, des villes que j'ai trouvé sur cette route, & des endroits & paroisses que j'ai passé en Canada depuis Montréal à Quebec.

LE 13 7bre. 1772 je quittai Philadelphie où j'avois débarqué quand je passois en Amérique, pour entreprendre le voyage du Canada, quoique je fusse toujours malade ; de sorte que je passois à Barlington par eau, c'est une ville du Nouveau - Jersey qui n'est pas tant désagréable, elle est médiocrement grande à 20 milles de Philadelphie, sur l'autre bord du Delvar(*), c'est cette riviere qui sépare la Pensilvanie & le Nouveau-Jersey. Ce fut en cette ville que je pris le stage ou coche pour me conduire à Amboy qui n'est autre chose qu'une grande auberge dans le Nouveau - Jersey à 50 milles de la ville précédente. Il est maintenant en place de dire deux mots sur le Nouveau-Jersey avant de passer dans le pays suivant. C'est une province bornée au sud par le Delvar, au nord il est contigu à la Nouvelle-Yorck, à l'orient de même qu'à l'occident, j'ignore les pays qui y sont limitrophes. Je n'ai pas grande chose à rapporter sur cette contrée, car je n'ai fais que de la traverser en étant dans le coche, & ma maladie m'occupoit assez : j'ai cependant observé que le monde n'y est pas si bienfaisant comme dans la plupart des autres colonies, il

(*) Cette riviere est aussi nommée riviere de Ware.

m'a paru que ce pays eſt médiocrement riche; j'y ai remarqué qu'il y a des pins à des endroits ce qui n'añonce pas un terrein également bon par-tout.

A Amboy j'entrai dans un bateau pour naviguer ſur le New-york-ſund, & étant arrivé à la Nouvelle York qui eſt une très-belle ville ſituée ſur le North-river, riviere appellée de même par les anglois, cette ville eſt la capitale de la province de ce nom, guere ne s'en manque qu'elle ne ſoit auſſi grande que Philadelphie, c'eſt un port de mer où abordent les vaiſſeaux marchands aſſez en grand nombre, elle eſt riche & commerçante, étant à 80 milles de Barlington & à 30 d'Amboy; j'y arrivai le mardi 15 7bre. 1772, y ayant travaillé au r'habillage chez un horloger nommé Iſaac Heron, à raiſon de deux piaſtres d'Eſpagne, penſion & logement par ſemaine, mais coñe je continuois d'avoir la fievre, & que je ne pouvois travailler que par intervalle, le lundi 28 7bre. je quittois la Nouvelle-York pour me rendre à Albanie par eau pour le prix d'une demi-piaſtre: Albanie eſt aſſez conſidérable dans la province de la Nouvelle-York (*), quelques bâtimens y viennent, elle eſt à 160 milles de la capitale, delà je paſſois auprès de quelques forts de peu de conſéquence, conſtruits de bois en forme de maiſon avec des planches d'une bonne épaiſſeur, qui ſont en-

(*) Ce pays portoit anciennement le nom de Nouvelle-Hollande.

to[illegible] d'une rangée de pieux d'environ vingt pieds de haut : le plus considérable de ces forts, c'est le fort-George sur le bord du lac-George à cause qu'il est de pierre, là il y a aussi à une distance de ce fort une enceinte de pieux où il peut y contenir quelques cens homes, à l'abri des bales, y ayant entré pour satisfaire ma curiosité, ce fort est à 62 milles de la derniere ville : ici je continuois de m'avancer au nord en passant le lac dans un canot à râmes & à voiles il a 36 milles en longueur, en état d'être navigable, il est aussi dans la même province : à 3 milles de ce lac l'on trouve un fort nommé le Carillon qui appartenoit aux François, mais il a été pris par les Anglois où il s'y est donné autrefois de sanglantes batailles ; depuis qu'il appartient aux Anglois, ce fort est situé dans la Nouvelle - York qui a étendu ses limites : ce fort est construit de pierre situé sur une petite éminence, à 39 milles du fort - George. Ce fut à Carillon que je m'embarquai pour passer un autre lac nomé Champlain, sur le bord duquel il y a un autre fort nommé Grand-pointe qui est fortifié de terrasses, le quartier des casernes est assez joli pour un bâtiment d'Amérique, mais il n'est pas grand, ce fort est à 15 milles de Carillon, il est encore dans la même province. Auparavant de passer dans une autre contrée il me convient de joindre ici mes réflexions générales sur ce gouvernement.

Il confine le précédent au sud, au nord c'est

le Canada. Ce pays a la renommée d'être riche, mais c'eſt plus par le com̃erce de ſa capitale que par la production de ſon terroir, ſelon ce qu'il m'a paru. Il y croît du maïs, du bled ordinaire & du jardinage, des arbres fruitiers, & principalement des pêchers, des ſeps de vigne ſauvage qui produiſent des raiſins d'un goût aigre, car dans toutes ces colonies d'Amérique qui appartiennent aux Anglois, il n'y croît pas de vin; du côté du nord ce gouvernement n'eſt pas peuplé, on n'y trouve que quelques habitations dont les poſſeſſeurs vivent médiocrement bien, en cultivant eux-mêmes leurs terres, car les négres n'y ſont pas communs, ils n'ont pas non plus de grands troupeaux comme ceux des contrées du ſud, la viande n'y eſt pas non plus ſi abondante, mais le laitage y ſupplée.

Depuis le fort Grand-pointe je paſſois à un autre nom̃é St. Jean qui eſt environ l'entrée du Canada, il eſt environ à 20 milles du lac Champlain ſitué ſur la riviere Sorelle, ledit St. Jean eſt à 120 milles de Grand-pointe. Delà je paſſai à la prairie de la Madelaine qui eſt un grand village avec une communauté de religieuſes, il eſt à environ 23 milles du fort derniérement nommé; là je traverſois le fleuve St. Laurent pour me rendre à Mont-réal, grande ville, aſſez agréable, elle eſt dans le Canada, environ à 2 lieues & demie ou 3 de la prairie de la Madelaine: cette ville autrefois avoit été en partie brûlée, on la rebâtie de-

puis, elle eſt fort ſujette aux incendies, puiſque pendant environ un mois que j'y ai été le feu y prit trois fois. Il y a un ſeminaire, un couvent de recolets, un de ſœurs griſes & un des ſœurs de la congrégation. Les bâtimens & navires y viennent chargés de marchandiſes en navigant ſur le fleuve St. Laurent. Quinze jours après que je fus arrivé en cette ville, je fus radicalement guéri de ma fievre que j'eus pendant quinze ſemaines, ſans avoir recours aux enfans d'Eſculape ou à leurs ſpécifiques ni à leurs febrifuges & potio medica, car ils m'ont toujours fait voir plus d'habilité dans leur façon de s'exprimer que de ſuccès dans leurs cures prétendues, bien ſouvent que toute la ſcience de ces Hypocrates de nom conſiſte à bien cliſtériſer la bourſe. Après que l'air ſalubre de cette ville m'eut bien rétabli je pris le parti de me rendre à Quebec, je quittai donc Montréal le 4 Décembre 1772 en allant au nord-eſt, en paſſant avec mes outils d'horloger dans les paroiſſes ſuivantes qui ſont toutes dans le Canada, ſavoir à la Long-Pointe, à la Pointe au Tremble de Montréal, delà je quittai cette route, paſſant à Terre-boñe dans l'Iſle Jéſus, où j'eus l'avantage de faire coñoiſſance avec un François qui y demeuroit alors, nomé Mr. Foucher, natif de Bourges qui étoit un home de lettres revêtu des ſentimens d'honneur & de probité avec lequel j'ai eu dans la ſuite pluſieurs entretiens, en étant favoriſé de ſa bienveillance. Il me dit

qu'en un endroit de l'Iſle Jéſus qu'il s'y étoit trouvé une longue arcade ſouterraine où il y avoit une ſtatue, la choſe fut trouvée au haſard par un habitant de la campagne en abattant un arbre, & ſa châte fit une petite ouverture qui excita la curioſité du bucheron à la ſonder, il apperçu une profondeur prodigieuſe, il n'en reſta pas là, il s'en fut chercher pèle, pioche & d'autres inſtrumens d'agriculture qu'il apporta dans cette forêt pour y faire l'ouverture plus grande de façon qu'il y deſcendit, & y trouva ce que je viens de dire. Nous ſavons que l'uſage de la ſculpture n'a jamais été connu des ſauvages ce qui me doñe à préſumer que l'Amérique a été habitée avant le déluge univerſel & qu'en ce tems-là les eaux avoient couvert cette arcade de terre, où il y a maintenant de grands arbres qui ont crû deſſus. De Terre-bonne je paſſois à la Chenaye, enſuite à l'Aſſomption, à St. Sulpis, à la Valterie, à la Norai, à Sorel, à Barthier, à Maſquinongé, à la Riviere du loup, à Machiche, à la Pointe-du-lac; je laiſſois ici à ma droite un lac formé par le fleuve St. Laurent, nomé le lac St. Pierre. Delà je paſſois au Trois-rivieres, qui eſt une petite ville du Canada environ à 30 lieues de Montréal, où il y a garniſon. D'ailleurs un couvent d'urſélines qui joint à l'hôpital, un couvent de recolets où je fus pour raccommoder deux montres au pere ſupérieur; paſſant enſuite à Champlain, à Batiſquan, à Ste. Anne, aux Grondines, à Dé-

chambeaux, aux Ecureux, à la Pointe-au-tremble, à St. Auguſtin, à Ste. Foi, & à Quebec, ville capitale du Canada, elle eſt au 306 dégrés & 30 minutes de longitude, ſur les 46 degrés & 55 minutes de latitude ſeptentrionale, ſituée à 30 lieues de Trois-rivieres; cette ville eſt belle, grande, & bâtie en pierre, ſur le bord du fleuve St. Laurent, elle ſe diviſe en haute & baſſe ville, la haute ville eſt ſituée ſur une montagne, & la baſſe au pied de ce côteau, l'aſſiette de cette ville eſt aſſez particuliere lorſqu'on en fait le circuit ſur le rampart, l'on voit une partie des maiſons ſur un terrein élevé, pendant que les autres ſont au bas d'un précipice, trois ou quatre fois auſſi profond que la hauteur des maiſons qui y ſont, il y a trois faubourgs, ſavoir: celui de Saint Jean, de St. Roc, & de St. Louis; y ayant pluſieurs égliſes, ſavoir: l'évêché ſervant aux réformés, c'étoit-là où je me rendois pour aſſiſter aux ſaintes aſſemblées. La paroiſſe générale c'eſt pour les romains, de même que la cathédrale joignant au ſéminaire. Les urſelines où il y a le couvent; les recolets, c'eſt une égliſe & un couvent, y ayant auſſi un couvent de jéſuites. Ste. Genevieve c'eſt l'égliſe paroiſſiale de la baſſe ville, entr'autres il y a auſſi un hôpital, un ſéminaire où ſe tient le college, une garniſon, trois places publiques, & une imprimerie. Pluſieurs vaiſſeaux marchands y viennent, ce qui favoriſe ſon commerce, d'ailleurs elle eſt la réſidence d'un gou-

verneur : dans le tems que j'y étois, Mr. Carleton tenoit alors les rênes du gouvernement.

CHAPITRE XXII.

Qui contient différens autres endroits du Canada où j'ai été. Le recit d'un meurtre commis dans un endroit où je riſquois auſſi d'y perdre la vie.

APrès avoir reſté quelque tems à Quebec en y travaillant, je quittois cette ville pour me rendre dans les campagnes, en ſuivant le fleuve St. Laurent; je paſſois donc aux villages ſuivans : à la Pointe-levis, à Baumont, à St. Michel, à St. Valier, à Barquier, à la Pointe-à-la-caille, au Cap St. Ignace, à Lillete, à St. Jean, à St. Roc où je fus voir une femme nommée la Dubez, laquelle fut pour moi un ſujet d'étonnement. Depuis 20 ans cette femme ſe trouve alitée & n'ayant plus aucun mouvement de ſon corps, la bouche toujours ouverte & ne reſpire que fort peu, elle ne donne preſque plus aucun ſigne de vie, elle ne parle point, à moins qu'on ne la ſaigne, on ne lui donne pour toute ſubſiſtance qu'un pot de vin par mois, elle ne ſe couche que comme on la met, après avoir reſté 7 ou 8 jours ſur un côté on la remet ſur l'autre ſens, elle n'eſt couchée ſur rien que ſur les planches de ſon bois de lit, elle ne veut rien ſous elle, quelques-uns croient que c'eſt afin de faire pénitence. Tant les médecins que pluſieurs ſavans ignorent les cauſes d'un tel genre de maladie. Après

l'avoir examiné je continuai mon chemin en paſſant à Ste. Anne, où je vis un ſauvage âgé de paſſé cent ans, m'ayant dit en avoir 110; après avoir quitté ſa cabane, je me rendis à la Riviere-rouëlle, & à Camouraska qui eſt à 30 lieues de la capitale, & c'eſt là derniere paroiſſe que l'on trouve de ce côté-là. Malgré l'envie que j'avois de paſſer plus loin, on me dit que je ne le pourrois pas, de ſorte que je m'en retournai ſur mes pas à Quebec, & quand j'y fus, je partis de là pour monter le fleuve St. Laurent du côté du ſud, le 17 Juin 177? en marchant aux paroiſſes ſuivantes, à St. Ni colas, à St. Antoine, à Ste. Croix, à Laubiniere, à St Jean de Chaillon, à St. Pierre Lébequets, à Becancourt, à Nicolet, à la Bai St. Antoine, à St. François du lac St. Pierre où j'entendis le prône du curé, qui par ſes comparaiſons trop familieres me donna plutôt occaſion de rire que de m'édifier. De cette paroiſſe je fus à un village de ſauvages de la nation des Abanakis, où ils ont une chapelle pour s'y acquitter des devoirs de l'égliſe romaine: je fus dans quelques-unes de leurs baraques, ayant eu aſſez de plaiſir à les voir jouer à la croſſe, qui eſt un jeu uſité parmi eux, ils chaſſent une petite boule avec une maſſue en ſe la renvoyant les uns aux autres en courant d'une grande viteſſe. Il s'y trouva auſſi une ſauvageſſe qui ſavoit la langue françoiſe, laquelle j'interrogeois ſur pluſieurs choſes qui regardoient les gens de ſa nation, je lui

lui fis auſſi pluſieurs queſtions ſur la religion auxquelles elle me répondit aſſez bien ſur les principaux articles, en ayant un bon diſcernement entre le bien & le mal, mais cela ne doit pas être étonnant, parce qu'elle avoit été élevée parmi les Canadiens. Quand à ceux qui n'ont pas eu de miſſioñaires & qui n'ont reçu aucune inſtruction, ceux qui ont été avec eux m'ont dit que leur façon de croire étoit de reconnoître l'Etre ſuprême, qu'ils appellent coñunément le Maître de la vie, pour un Etre très-bon; en admettant un eſprit malin qu'ils croient leur être nuiſible à leur corps, en croyant auſſi l'iñortalité de l'ame, pluſieurs de ces nations s'imaginent que toutes les choſes créées & même les inanimées ont une ame, c'eſt pourquoi il n'eſt pas rare de leur entendre parler de l'ame de leurs fuſils, ou de quelques-uns de leurs inſtrumens, d'ailleurs ils ne rendent aucun culte à Dieu, ſinon une ſorte de ſacrifice ou de don à leur volonté, coñe de pendre à une branche d'arbre une paire de mitaſſe, ou un bout de tabac, ou quelque inſtrument, & le premier d'entr'eux qui a beſoin de quelqu'un de ces effets-là, il en prend un en y mettant autre choſe pour remplacer ce qu'il a pris en continuant ſon chemin. Entre autre ces gens-là ſont ſuperſtitieux, ils conſultent leurs devins avant que d'aller à la chaſſe ou à la guerre. Leur maniere d'enterrer leurs morts eſt encore aſſez ſinguliere, les parens & les amis viennent ſe rendre à la cabane du dé-

funt en s'adreſſant au plus proche parent en lui donnant chacun quelque choſe pour le conſoler, ils chantent enſuite la chanſon des morts, & ils portent le corps en terre en y mettant à côté un fuſil, plomb & poudre, du rum, du tabac, & ce qui lui eſt néceſſaire, diſent-ils, pour faire ſon voyage. La principale occupation de ces nations-là, c'eſt la chaſſe, qui les fait vivre, ils ne cultivent point la terre ou que fort peu pour ſeulement cueillir une petite quantité de maïs, tandis qu'ils poſſedent le meilleur terrein. Ces gens-là ont encore une coutume aſſez ſinguliere, ſi un chrétien tue un des leurs, quelques-uns de la nation viennent trouver ou les Anglois ou les Canadiens pour leur demander un dédomagement en marchandiſes ou en choſes néceſſaires à la vie, parce qu'on leur a ôté un home qu'ils diſent leur avoir été utile parmi eux, quand même qu'on l'auroit tué à ſon corps défendant, j'en ai vû un exemple de ceux qui vinrent à Montréal dans le tems que j'y demeurois. Il arrive auſſi que quand les ſauvages tuent ceux qui vont commercer avec eux, qu'on a recours à leur chef de la nation qui quelquefois rend juſtice aux chrétiens en puniſſant de mort le coupable; en cela faiſant ils nous montrent encore une certaine juſtice de la loi naturelle; ils puniſſent le meurtre & non pas l'infanticide commis par le pere ou la mere de l'enfant, parce qu'il eſt à eux & qu'ils ſont maîtres de faire ce qu'ils veulent de ce qui leur

appartient. L'inceste passe aussi parmi eux pour une chose infame, mais la poligamie y est reçue. C'est pourquoi ils se plaignoient du christianisme, lorsque les missionaires leur défendoient de prendre une autre femme, tandis que la premiere vivoit encore, mais afin de ne les rebuter, ils passoient un peu légerement sur cet article qui les touchoit si fort au cœur. Voilà ce que j'avois à dire sur les sauvages pour le présent. De St. François je passois à Masca qui est une autre paroisse située sur la riviere de ce nom. Sorel c'est un autre village situé sur la riviere de Chambli, où il y avoit autrefois un Fort; St. Tour est aussi sur la riviere de Chambli autrement dite de Richelieu; St. Denis est aussi situé sur la même riviere; St. Charles est encore un autre village sur la même riviere. Delà je continuois ma route à Bel-œil; à St. Joseph sur le bassin de ladite riviere de Richelieu, de ce dernier endroit je fus au fort de Chambli, situé sur la même riviere, ce fort est construit de pierre, où il y a une garnison angloise, y étant entré pour tâcher d'y avoir en passant quelque ouvrage où j'eus occasion d'y vendre une montre, passant à Longueil où je rejoignis le fleuve St. Laurent, ce village n'est qu'à une lieue de Montréal. De cet endroit je m'en retournois sur mes pas en passant à Boucherville, bourg situé sur ledit fleuve St. Laurent, y ayant vû un François nommé Recico âgé de passé 100 ans, avec lequel j'ai parlé, il jouissoit de tous

ſes ſens. La plupart des Européens vivent long-tems en Amérique, pendant qu'on y voit ceux qui en ſont natifs, vivre moins long-tems qu'eux. De ce bourg je paſſois à Varenne; enfin étant de retour à Quebec dans l'intention de m'y fixer pour quelque tems; mais une nouvelle attaque me fit changer ma réſolution: comme j'entrois en une auberge dans la rue St. Jean où il s'y trouva un homme qui me connoiſſoit ſans que je le connu, après que j'eus demandé à y loger aux gens de la maiſon, il me ſalua en me demandant pourquoi je n'étois pas entré chez quelque horloger pour y travailler, en me parlant ſur une autre théſe qui n'avoit plus de liaiſon à celle-là, ſon diſcours à propos rompus & ſans ſuite avec un certain ton de voix mépriſant, me ſurprit, reprenant la parole en lui diſant en anglois, vous me connoiſſez donc, il me répondit en ſa langue " Iknowyou very well „ en finiſſant ces paroles, il mit ſa main ſous ſon habit en m'approchant, à l'inſtant le foureau de ſon coutelas où de quelque arme ſemblable tomba par terre, je partis de là ſans attendre de voir ſi ſon intention étoit de me tuer ou non. Huit ou dix jours auparavant une femme fut tuée en ſortant d'une de ces auberges du même quartier à une petite diſtance de la porte St. Jean ſans que les malfaiteurs ſoient été conũ, quoique la juſtice ou le gouvernement promit une recompenſe au délateur. Voilà qui m'occaſionna d'avoir un certain dédain pour

me rendis à Montréal où je dreſſai ma boutique d'horloger chez un François nommé Délique, où je payois cinq piaſtres par mois pour ma penſion & logement, ce qui fait environ 27 liv. argent de France. Je me croyois alors fixé pour un tems, mais un nouveau obſtacle s'opposoit toujours à une demeure ſtable, il y avoit un horloger qui étoit venu nouvellement s'y établir, & qui avoit preſque toutes les pratiques de la ville, pendant que les autres n'avoient que très-peu d'ouvrage : après avoir reſté deux mois à Montréal, le 24 Mai 1774, je quittai encore cette ville pour aller au Sault du recolet qui n'en eſt qu'à 3 lieues, chez un nommé Joſeph Joannette où je montrois à lire & à écrire à ſes enfans en continuant de raccommoder les montres & horloges lorſqu'on m'en envoyoit, ou bien je travaillois à une piece méchanique que j'avois inventée, je dirai ci-après à quel uſage je l'avois dédiée. Durant le tems que j'ai été chez le ſuſnommé il ne m'eſt rien arrivé qui puiſſe mériter d'être cité ici, ſinon que je reçu en ce tems-là des nouvelles de mon pere & de ma mere qui me furent ſi ſenſibles que l'inſuffiſance d'énergie en notre langue s'oppoſe au deſſein que j'ai d'exprimer la joie que j'eus alors en les recevant, puiſqu'elles venoient d'un pere & d'une mere ſi cheris de ma part, tandis que je croyois qu'ils m'avoient enſeveli dans l'oubli, puiſqu'ils ne répondoient à mes lettres que par le ſilence ; mais tout le contraire jamais je ne fus

mieux dans leur eſtime en ſe donnant pluſieurs peines à me répondre à toutes, mais inutilement comme je l'appris en les liſant. Quelle fut la joie indicible d'un fils ? en recevant une lettre de ſes parens après en avoir été privé pendant près de quatre ans. Mes chers lecteurs avant que de l'ouvrir, vous pouvez mieux juger vous-mêmes qu'il ne m'eſt facile de le réciter, quel fut mon empreſſement en balançant entre la crainte & l'eſpérance come un joueur téméraire, qui dans le moment qu'il haſarde, craint & s'empreſſe de voir le ſort de ſon jeu : ouvrant la premiere écrite à Londres d'une main qui ne m'étoit pas abſolument connue, tout en appercevant ſon incluſe qui émeut tout ce que les ſentimens d'un fils peuvent inſpirer de plus tendre à l'aſpect d'une écriture qui paroiſſoit offrir à mes yeux la préſence locale de ce vénérable pere; mon ame dans ces agitations-là prévoyoit déjà ſa façon de penſer en m'écriant reciproquement encore d'une voix plus forte, graces au ciel, mon pere vit encore! Mais dans l'incertitude où j'étois de l'exiſtence du reſte de mes parens, modéroit ma joie juſqu'à ce que je l'eus décachetée, où en liſant j'eus le bonheur de les retrouver en bonne ſanté & en même nombre, come lorſque je les avois quitté; pour alors en continuant de bénir Dieu, j'aurois ſouhaité de jeter un torrent de larmes pour me ſoulager des fortes impreſſions produites par la ſatisfaction qui ſe réuniſſoit avec la ſenſibilité, ce n'eſt plus

ma plume qui vous en fait actuellement le rapport, c'eſt mon cœur même, ce fidele pinceau qui vous trace naïvement & ſans fard ce portrait. Ce qui excitoit d'autant plus mes émotions reconoiſſantes, c'eſt que leur lettre reſpectable étoit revêtue de toutes les qualités propres à cauſer une telle révolution, les ſentimens paternels y étoient des plus tendres, la morale la plus pure, avec une prévoyance admirable ſur ce que j'avois gardé le ſilence.

Avant de paſſer plus loin, il n'eſt pas mal en place de dire ici deux mots à l'occaſion d'une ſingularité arrivée chez le S^r^. Joanette dans le tems que j'y demeurois.

Le 24 Novembre 1774, en étant à travailler ſur mon établi dans ma chambre: la bourgeoiſe de la maiſon m'appella d'une voix allarmée à ſon ſecours pour un de ſes enfans qui, à force de crier, venoit de s'étouffer, je le pris ſubitement entre mes bras, l'idée vint de lui ſouffler dans la bouche, ce qui ne produiſit aucun effet, & auſſi-tôt je lui raréfiai l'air, & dans le moment il prit reſpiration; la choſe fut encore aſſez prompte pour lui ſauver la vie quoiqu'il eût déjà acquit tous les ſimptomes d'un enfant mort, car il ne reſpiroit plus en tout; ſes muſcles étoient tendus, en ayant une couleur bleue, & il étoit déjà entiérement privé du mouvement; voilà comme on pourroit de la maniere la plus aiſée doner du ſoulagement à ceux qui pourroient ſe trouver dans le même état; c'eſt ce motif-là qui m'a fait inſérer ici cette aventure.

Quelque tems après il arriva de certains changemens dans la maiſon où j'étois alors, ce qui me donna lieu d'être ambulant contre ma volonté, étant parti de là pour rentrer chez un autre habitant de la même paroiſſe, où je fus 8 ou 9 ſemaines pour finir ma piece, après que je l'eus achevée, je fus à Montréal pour la faire voir au public avec des récréations phyſiques, cette piece étoit un petit carroſſe qui marchoit ſeul par le moyen d'un moteur élaſtique, quand je lui diſoit de s'ouvrir il s'ouvroit, alors on y voyoit deux forgerons qui forgeoient, deux enfans qui ſe balançoient, le mathématicien qui étoit une petite figure qui apportoit un calcul juſte de la grandeur de la terre, dès auſſi-tôt que je l'appellois, & un petit moment après il diſparoiſſoit; il y avoit auſſi un homme qui danſoit dans l'inſtant que je lui ordonnois de danſer, & qui finiſſoit pareillement quand je le lui commandois; à côté de cette petite figure il y avoit un oiſeau de cuivre qui chantoit. Quoique cette piece fut groſſierement faite, elle ne laiſſa pas que de me faire gagner paſſé 15 louis après toutes dépenſes faites dans un mois de tems. Ce fut alors qu'on commençoit à parler des altercations ſurvenues entre l'Angleterre & les Baſtonois, d'une maniere aſſez ſérieuſe pour le Canada. Les Baſtonois avoient déjà auparavant écrit des lettres circulaires qu'ils envoyerent aux Canadiens pour les exciter de ſe joindre à eux; mais ils préférerent de tenir la neutralité. Ce

ſut alors qu'il y eut à Montréal des gens qui oſerent faire inſulte au buſte du roi, il y eut une publication faite à ce ſujet qui fut lue dans les rues, où on promettoit une récompenſe aux accuſateurs. Un peu de tems après, les nouvelles vinrent que les Baſtonois s'étoient avancés juſqu'au fort St. Jean qui eſt à environ 10 lieues de Montréal, où ils ſe ſaiſirent des effets du roi qui étoient dans ce fort, de même que la barque. Auſſi-tôt qu'on le ſut dans la ville, un marchand s'y rendit pour les prier de ne pas piller ſon magaſin, il fut fort inſinuant auprès d'eux en buvant à leur compagnie, quand il fut de retour à Montréal, on ſut d'abord que par ſes manieres gracieuſes, il avoit mit ſon magaſin à l'abri des Baſtonois, ce qui occaſionna qu'un parti de ſoldats par un zele inconſidéré pour leur ſouverain, ſaiſirent ſans l'aveu des ſupérieurs ce marchand en le voulant pendre ſur le champ au poteau du pilori qui eſt ſur la place du marché, ſans ſuivre aucune formalité : heureuſement pour lui que Mr. le capitaine William, comandant de la citadelle de cette ville, s'y trouva encore aſſez tôt pour leur faire lâcher priſe avec ſon épée nue à la main. Ce capitaine d'artillerie eſt autant recommandable par ſon caractere bienfaiſant & généreux que par ſon courage & ſa ſcience. J'ai eu l'honneur de converſer aſſez ſouvent avec lui, pour apprendre à conoître ſes qualités. Le jour ſuivant les officiers Anglois firent faire une publication accompagnée

du tambour, où on invitoit les Canadiens à donner fecours aux Anglois pour aller repouffer les Baftonois, mais il n'y en eut point qui fe préfentaffent à l'endroit qu'on leur avoit dit de s'affembler, mais les Baftonois s'en retournerent dans leur province.

Le lundi 22 Mai 1775 j'entrai à bord d'un bateau pour me rendre à Quebec, où j'avois déjà été deux ou trois fois auparavant, afin d'y faire voir auffi mes récréations phyfiques & méchaniques, j'y arrivai le 28 Mai, notre trajet fut de 7 jours à caufe des vents contraires, car on fait ce chemin-là par eau en deux jours. Dès auffi-tôt que j'eus mis mes effets à terre, j'eus foin de trouver une maifon où je pourrois y avoir une chambre à mon particulier, & j'y fis d'abord voir ce que j'avois à préfenter au public en le faifant premiérement publier par toutes les rues de Quebec; je ne manqua pas d'y affez bien gagner en 18 jours que j'y fus. Auparavant que de parler de mon départ de ce pays, il me faut joindre ici mes obfervations fur les mœurs des Canadiens, & fur le produit de cette contrée.

Ce que j'ai dis dans le chapitre précédent, de même que ce qui eft contenu dans celui-ci, regarde le Canada propre, felon qu'il eft coñu de ceux qui l'habitent; dans la façon de divifer ces différens pays de l'Amérique feptentrionale, je n'ai pas eu égard aux géographies, j'ai préféré d'en faire une divifion telle qu'elle eft connue de ceux qui y font. D'ailleurs on ne

ſera pas ſurpris de ce que je parle de pluſieurs endroits villes, fleuves, & rivieres qui ne ſont point dans les dictionnaires géographiques, à cauſe que ces livres ne parlent que ſuperficiellement ſur la généralité (*) : quand à d'autres pays ou villes qui ne ſont point contenus ici, on pourra aiſément concevoir que c'eſt à cauſe que je n'y ai pas été, car autrement je n'aurois pas manqué d'en faire la deſcription.

CHAPITRE XXIII.

Des habitans, du produit, & du commerce du Canada.

LE Canada appartient actuellement aux Anglois depuis qu'ils l'ont eu conquis des François; il confine la Nouvelle-York, l'océan Atlantique, les terres inhabitées du nord; à l'oueſt & au ſud-oueſt pluſieurs nations ſauvages; les Canadiens eux-mêmes ne connoiſſent pas bien l'étendue de ce pays qui eſt très-conſidérable; l'air y eſt fort ſain, aux environs de Montréal & Quebec, le climat très-froid en hiver, quelquefois on s'y gele avant de s'en appercevoir, où j'y ai vû des perſoñes à qui on avoit été obligé d'y faire l'amputation de quelques membres gélés, on en a eu trouvé qui étoient gélés morts ſur le chemin avant d'avoir pu gagner les maiſons qui n'étoient qu'à une petite diſtance d'eux; le vent du nord-eſt con-

(*) La différence qu'on trouvera en ce que je rapporte avec ce qui eſt contenu dans les géographies, ne provient que des changemens qui ſont arrivés.

tribue beaucoup à ces froids excessifs, il n'est pas surprenant qu'entre Montréal & Quebec qu'on y voie des 3 à 4 pieds de neige, tandis qu'aux Ilinois, il n'y a presque point d'hiver, mais c'est une autre partie du Canada où je n'ai pas été, de Montréal on y compte cinq à 600 lieues, cet endroit-là au rapport de plusieurs qui y vont pour le commerce avec les sauvages, m'ont assuré que c'étoit un établissement de différens chrétiens, où l'on y vit très-bien à son aise, ce qui rend la plupart de ceux qui y sont, paresseux, fainéans, portés à la boisson, aux divertissements & au libertinage avec les sauvagesses faute d'y avoir des créatures de leur nation. Mais cela n'empêche pas qu'il n'y aie aussi des personnes vertueuses & bien reglées, qui par leur bonne conduite y amassent des richesses en échangeant leurs marchandises pour les peaux que les sauvages leurs apportent, d'autres y sont commis pour des négocians de Montréal qui les paient très-bien, leur envoyant des marchandises qui conviennent à l'endroit où ils sont residens. Pour revenir à la partie du Canada où est Quebec & Montréal, la route qui conduit d'une de ces villes à l'autre, n'est autre chose qu'une jolie promenade parsemée de maisons le long du bord du fleuve St. Laurent, à 4 ou 5 arpens les unes des autres, un arpent contient 180 pieds en ce pays-là; il est vrai qu'il y a aussi des endroits qui ne sont pas non plus habités si proches les uns des autres. Les réfor-

més qui ſont anglois, demeurent dans les villes & non pas dans les campagnes, aſſiſtent au ſervice divin dans un endroit à leur particulier, les ſoldats conduits des officiers militaires y aſſiſtent en y allant au ſon des fifres, les romains vont dans leurs égliſes avec aſſez d'aſſiduité, en faiſant leur dévotion particuliere ſoir & matin. Les Canadiens ſont civils, induſtrieux, quoiqu'il y en aie peu qui ſoient inſtruits, car dans les campagnes on peut dire hardiment qu'il n'y en a pas la huitieme partie qui ſavent lire; bien ſouvent il ſe trouvoit des homes & des femes mariés qui ſouhaitoient de venir auprès de moi pour apprendre à lire, mais faute de conſtance ils ne continuoient pas; ils auroient voulu ſavoir avant d'avoir appris. En ce pays, dans les villes & dans quelques paroiſſes, il y a cependant des colleges où on inſtruit les garçons, & des couvens où les ſœurs ont ſoin de l'éducation des filles, où il n'en coûte que très-peu de choſe; mais ceux qui en ſont éloignés ne peuvent pas ſi aiſément en profiter. Les Canadiens reçoivent aſſez bien les étrangers en leur faiſant accueil, bien ſouvent ils en font plus de cas que des perſonnes du pays, moyennant qu'ils ſe comportent bien. Les hommes des villages & des campagnes s'habillent d'un capot court qu'ils ceignent d'une ceinture, il y a au cou un capuchon qu'ils ſe mettent ſur la tête, ou bien ils le laiſſent aller en arriere, ſelon le froid qu'ils ſentent, en ayant des ſouliers à la mode ſau-

vage qu'ils font chacun pour eux, ils fument beaucoup avec des pipes de pierre qu'ils font eux-mêmes, leur donnant le nom de calumet. Leur occupation en été, c'eſt de cultiver la terre qu'ils ne labourent qu'une fois l'añée pour lui faire produire le bled qui y croît en abondance; dans cette contrée ils ſont obligés d'y cueillir du foin pour leurs beſtiaux, à cauſe qu'il y a ſix mois d'hiver, tandis que dans les colonies du ſud ils laiſſent paître leurs animaux dans les bois pendant toute l'añée. En hiver ils vont dans les bois pour en hacher & en faire leur proviſion, car ils en brûlent deux ou trois fois autant que dans nos montagnes, quoiqu'il y ſoit comun, quand il eſt rendu dans une ville, il s'y vend cher. Il y en a qui en faiſon d'été font des trains de bois qu'ils appellent des cajeux qu'ils font flotter ſur le fleuve St. Laurent pour les conduire avec leurs avirons à Montréal ou à Quebec en deſcendant le courant de l'eau, où ils vendent leur bois. Ceux qui ne travaillent pas à ces ouvrages, vont dans les pays d'en haut pour conduire les canots chargés de marchandiſes, les uns ſont guides & les autres ſont pour ramer. Les feṁes y ſont occupées dans leur menage coṁe ailleurs, elles cardent leur laine, elles la filent, elles couſent en ayant ſoin de leurs enfans qui y ſont aſſez en grand nombre. Le ſexe y a un certain air engageant, ne manquant pas d'être inſinuantes dans la converſation, principalement ſi leur pere & mere ne ſont pas pré-

ſent, car ces derniers ſont plus craintifs que leurs filles, à cauſe qu'autrefois il y avoit eu des gens de l'armée qui en avoient enlevées. La plupart vous témoignent d'abord de l'amitié, ſi vous leur en témoignez auſſi avec diſcrétion, ce qu'elles font connoître en vous paſſant légerement leur pied ſur le vôtre, plutôt que de vous dire des paroles obligeantes, non ſeulement les filles, mais auſſi les fem̃es, ce qui n'eſt pas en place, car les perſonnes mariées ne doivent penſer à plaire qu'à ceux à qui elles ſont unies par les liens indiſſolubles du mariage. Quoique les femmes y aient de certaines manieres engageantes, elles y ſont pourtant auſſi bien reglées dans leur conduite, que dans la plupart des autres pays où le bon ordre & la vertu regnent. Les filles y affectent même une modeſtie aſſez rigoureuſe vis-à-vis des cavaliers qui vont les voir, car dans la premiere entrevue fort ſouvent elles prennent la fuite, & ſi vous n'y retournez pas, elles tâcheront cependant de vous doñer une occaſion que vous ayez ſujet de leur parler, mais d'une façon ingénieuſe comme ſi la choſe arrivoit par cas fortuit, tandis qu'elles l'ont prémédité; à la ſeconde fois que vous y retournez, vous aurez peut-être l'avantage de leur parler moyeñant que vous en ſoyez à un certain éloignement; ſi vous leur marquez quelqu'amitié, elles écouteront froidement vos raiſons, & ſi vous ne leur faites paroitre qu'indifférence, alors elles ſeront d'autant plus

gracieuſes pour tâcher de gagner votre bienveillance, comme il m'a paru plus un cœur leur paroiſſoit difficile à gagner, plus elles tâchoient de lui plaire; mais il y en a d'autres que leurs façons d'agir ſont tout-à-fait contraires aux précédentes, qui ſe rebutent dès auſſi-tôt que vous ne faites pas l'empreſſé. D'autres ſont diſſimuleuſes, & plus elles veulent ſe ſervir de détours pour ſe cacher; & mieux elles découvrent leurs penſées. Mais il y en a auſſi qui ſont franches au premier abord, vis-à-vis deſquelles on n'auroit pas une longue narration à faire avant que de les demander. Entr'autres elles ſont ſujetes à l'inconſtance, bien ſouvent un nouveau venu leur donnera d'abord dans l'œil, & dans la ſuite il leur ſera tout-à-fait indifférent. D'ailleurs les Canadiennes ſont jalouſes de leurs amans, & pour le mieux ſavoir, un garçon n'aura qu'à en fréquenter pluſieurs, elles auront bientôt querelle enſemble, les unes critiqueront les autres, voilà ce qui donne de charmantes comédies qui bien ſouvent ne ſont pas mieux jouées ſur le théâtre; cela ne doit pas être ſurprenant, parce qu'il y a beaucoup plus de filles que d'hom̃es, puiſqu'une demoiſelle de Quebec me dit qu'il y avoit bien huit ou neuf filles pour un garçon, mais je croirois volontiers qu'elle s'étoit pourtant trompée dans ſon calcul. Ce que j'ai dis ici au ſujet du ſexe, on ne doit pas l'entendre de celui de Quebec ou de Montréal en particulier, mais plutôt du pays en général.

Têtes de boules, les Sauteux, les Argonkins, les Têtes plates, les Chavouänons, les Poux, les Eſquimaux, les Folles-avoines; ces nations-là ſont dans le Canada & ſur ſes confins; on peut dire qu'il n'eſt pas la dixieme ni la douzieme partie de ſon étendue habité des chrétiens. Combien de terres incultes n'y auroit-on pas preſque pour rien? En y étant, on m'auroit vendu une certaine étendue de terre pour 22 ou 23 écus petits de notre argent, laquelle n'étoit qu'à 26 ou 27 lieues de la capitale, & peu éloignée d'une paroiſſe; ceux qui veulent acheter une terre inculte, devroient préférer celle qui ſeroit au-deſſus de Montréal du côté de la Pointe-claire, parce que l'air y eſt un peu moins froid qu'en bas de Quebec, en la choiſiſſant ſur le bord du fleuve St. Laurent où ils pourroient profiter de la pêche, & faire floter leur bois qu'ils couperoient en gros pour défricher, en le laiſſant deſcendre ſur le fleuve à Montréal où ils en tireroient bon prix. Ceux qui en liſant ceci ſe trouveroient tentés de paſſer dans cette contrée-là, ils feroient bien de me conſulter auparavant, parce que je leur ferois voir de certains inconveniens que je ne ſpécifie pas ici. Le pays produit dans la partie où j'ai été un peu de tabac & de maïs, du froment, qui y fait le principal revenu avec la pêche & la peleterie, il y croit fort peu d'arbres fruitiers, mais il y a différentes ſortes de bois, tels ſont l'érable dont j'en dirai ſon utilité dans un mo-

ment, le chêne, le noyer, de deux ou trois ſortes, il y en a qui eſt beau & fort tendre, il ſert à des ouvrages de ſculpture pour les égliſes, le bouleau qui produit une écorce qui brûle avec grande activité, elle ſert à faire de grands canots qu'ils couſent avec de l'écorce d'un autre arbre en mettant du gaudron ſur les coutures, dans les commencemens que le papier étoit rare cette écorce leur ſervoit pour écrire, elle ſe pêle par feuilles minces & blanches, elle ſert encore pour faire des caſſots, des vaſes à y mettre le lait & des paniers de pluſieurs façons, il y a auſſi du ſapin, du cedre blanc & rouge dont ce dernier a une propriété ſinguliere que je ne nomme pas ici, de la pruche, de l'épinete dont les piquans & le bois eſt ſemblable au ſapin, en ce pays ils en font de la bierre qui eſt aſſez bonne, il y a eu un médecin anglois à Quebec, nommé Mr. Taylor qui par l'art de la chymie, avoit trouvé le ſecret d'en tirer l'eſprit qui convertit l'eau en biere en mettant une pleine bouteille de cette liqueur dans une barique d'eau, il a reçu une gratification de Londres pour cette nouvelle découverte; dans cette contrée il y croît auſſi des plantes qui y ſont utiles à divers uſages, la belle angelique eſt pectorale, elle guérit de pluſieurs incommodités, & particuliérement les indigeſtions, en ſe ſervant de ſa racine ſoit en tiſane ou autrement, la racine du ſang de dragon, elle eſt propre pour guérir le mal des dens, le baume, pour ſa qualité

vulneraire, le xondre eſt aromatique en en mettant un peu ſur le feu, il y a auſſi des ſimples antivenériens, la racine de ſavoyane qui ſert à la teinture jaune, s'eſt vendue en ce pays juſqu'à un louis la livre, voici une autre plante plus ſinguliere que celles que nous venons de citer, nommée l'herbe à la puce, la plupart de ceux qui la touchent, tombent malades en enflant par tout le corps qui ſe couvre de puſtules, ceux que j'ai vu n'en étoient pas long-tems malades. S'il en faut croire ce qu'en diſent les Canadiens, ils aſſurent qu'en voyant cette plante ou en y penſant ſeulement avec appréhenſion, qu'elle cauſe ſur certaines perſonnes le même effet, tandis qu'elle n'a aucun pouvoir ſur d'autres; je ſoutenois à un habitant de la paroiſſe du Sault au recollet, qu'il n'étoit pas poſſible qu'en y penſant qu'elle eût de l'influence ſur le monde, cet homme véridique m'aſſura avoir eu le même mal en ſaiſon d'hiver dans un tems que la terre y étoit couverte de neige. Ce ſont les ſauvages qui connoiſſent le mieux les herbes & plantes médicinales, c'eſt auſſi eux qui ont donné la connoiſſance du jus d'érable aux Canadiens, pour en faire du ſucre. Je ferai peut-être plaiſir à pluſieurs en leur enſeignant la maniere qu'ils le font, parce que je ne doute pas que dans nos montagnes on ne vint auſſi à bout d'en faire, d'autant que l'air y eſt aſſez froid.

J'ai remarqué ſelon ce que j'ai vu qu'il n'y a que trois ſortes de bois qui donnent de l'eau

propre à être convertie en fucre, favoir, le plane, le merifier, & l'érable, qui eft celui qui donne l'eau la plus fucrée, on fait une entaille oblique à ces arbres en coupant feulement l'écorce & un peu la fuperficie du bois, & au bas de ladite entaille on y fait tenir un petit morceau ou éclat de bois qui fert à faire couler le fuc dans un petit auge qui eft au bas de l'arbre, lequel peut contenir un feau où l'eau qui coule eft reçue. Plufieurs m'ont affuré qu'il n'étoit pas néceffaire d'entamer profondement les arbres, car il y en a qui fe contentent de donner un feul coup de hache en long en mettant à cette fente un petit éclat de bois, comme je l'ai dis ci-deffus, & quand on a un certain nombre de ces arbres ainfi préparés, le foir étant venu on vuide tous ces petits auges dans un grand, & le jour fuivant on empli une chaudiere qu'on met bouillir, après que cette eau fucrée commence un peu à épaiffir, on la paffe au travers d'une ferviette ou linge, afin qu'il n'y aie point de faloperie, enfuite on continue à la bouillir, qu'elle épaiffiffe en la remuant, & quand elle eft comme de la bouillie, on en laiffe tomber quelque goutte dans l'eau froide, & fi elle durcit, c'eft marque que cela eft affez cuit, on verfe pour lors cela dans une terrine ou autre vafe, & quand cela eft refroidi, le fucre eft prêt pour s'en fervir; la faifon convenable pour cela, c'eft avant pâques, auffi-tôt que le gros de l'hiver

ver est passé (*), car si on s'y prend trop tôt, les arbres ne coulent pas, & si les arbres commencent d'être en seve, il est trop tard, il faut qu'il géle la nuit, & qu'il dégéle le jour, c'est là le tems le plus convenable pour cela : on ne doit pas confondre ce sucre avec celui qu'on tire des isles, celui que je parle ici est plus sain & d'une couleur jaunâtre ou brune.

Il me faut ici joindre deux mots sur les voyages que les Canadiens font dans les pays d'en-haut au sujet du commerce, ce sera pour finir ce chapitre, dans lequel je me suis étendu au-delà de ce que je m'étois proposé.

Les marchands de Montréal avant que d'envoyer leurs gens dans la profondeur des terres, qu'ils appellent plus comunément les pays d'en-haut, ils font charger leurs canots de marchandises qui conviennent pour faire la traite avec les sauvages, tels que sont les fusils, de la poudre, du plomb, des couvertes, des habillemens tout faits, de la rasade, des brasselets de fer blanc & d'argent, des pendans d'oreilles & de nez, des épinglettes, de la coutelerie, du vermillon, du tabac, de l'eau-de-vie, quand ils ont ainsi chargé leurs canots, ils montent le fleuve St. Laurent à la rame, les uns pour se rendre à Michémakina, les autres au Détroit, ou aux Ilininois en faisant des 5, 6, ou 800 lieues dans la profondeur du continent,

(*) Depuis peu j'ai essayé dans nos montagnes aux mois de Février & Mars, & j'ai réussi de faire couler les planes, l'eau desquels s'est convertie en sucre.

en traverſant différentes nations ſauvages qui ſont aſſez dangereuſes. Chaque ſoir ils deſcendent à terre pour paſſer la nuit dans le bois auprès d'un grand feu où ils font bouillir la marmite, le lendemain ils continuent leur navigation. Quand les vivres leurs manquent ils tuent le gibier qui ſe rencontre à leur paſſage, car s'ils prenoient autant de proviſions qu'il leur en faut pour leur voyage, voilà qui ſeroit déjà une partie de leur cargaiſon. Pour comble de travaux, en pluſieurs endroits ils ne peuvent monter des courans & chûtes d'eau, là ils ſont obligés de décharger leurs canots ou bateaux pour porter le butin ſur leur dos pendant une lieue, & quelquefois davantage, quand ils ſont arrivés à leur deſtinée, ils échangent leurs marchandiſes pour des peaux, d'autres ſont obligés d'y être en hivernement pour attendre que les ſauvages leur en apportent. Les marchands qui ont des commis dans ces endroits-là, on leur remet ces marchandiſes, & ils ſont toujours pourvû de peleterie, pour en charger ſur le champ les canots qui retournent à Montréal; autrefois ce commerce étoit très-lucratif, l'on avoit aiſément neuf ou dix cens pour cent, & ſur quelques bagatelles qui ne valoient que 12 ou 15 ſols, on en avoit un caſtor ou une couple de peaux de chevreuils, mais à préſent le trop grand nombre des négocians a beaucoup diminué les profits, à cauſe que les ſauvages comencent à connoître le prix des denrées.

Quand aux animaux du Canada il y en a de diverſes ſortes, tels ſont les cerfs, les chevreuils, les buffles, les caribous, les origneaux, les porcs-épics, les caſtors, les martres, les loutres, les ſiffleux, les rats-muſquets, les viſons, les péquans, & les puans. Il ne manque pas non plus dans le fleuve St. Laurent de divers animaux aquatiques & poiſſons de différentes eſpeces : comme les loups-marins qui ont une très-belle peau, quoique groſſiere, laquelle ſert à pluſieurs uſages, la vache-marine dont le cuir eſt d'une forte épaiſſeur, il ſert à faire des harnois, & leur chair eſt boñe pour en tirer de l'huile, les marſouins ſont auſſi bons pour en faire de l'huile de poiſſon, il y a auſſi du bon poiſſon à manger, comme l'anguille, le ſaumon, l'éturgeon, & pluſieurs d'autres eſpeces.

L'on ne ſera pas ſurpris de ce que j'ai traité du Canada plus au long que les autres provinces; c'eſt parce que j'y ai reſté paſſé deux ans & demi, il eſt bien certain que s'il y avoit eu d'autres pays habités des chrétiens dans la partie du nord que je n'aurois pas reſté ſi longtems en Canada. Comme en ce tems-là les altercations de l'Angleterre avec les Baſtonois, devenoient aſſez ſérieuſes pour cette contrée-là, ce qui me fit prendre le parti de quitter Quebec pour revenir dans notre continent.

CHAPITRE XXIV.

Qui contient mon ſecond paſſage de la mer lorſque je revins en Europe ; avec quelques obſervations ſur la marine.

ALors je m'empreſſois fort de trouver un vaiſſeau pour m'embarquer, & le jeudi 15 Juin 1775 j'entrois à bord d'un brig nommé le Hannah, commandé par le capitaine Lowe, anglois de nation, avec lequel je convins de lui donner 20 piaſtres ſeulement pour mon paſſage de Quebec à Cadix, & le 17 Juin nous avons mis à la voile, le lendemain 18 nous mouillâmes l'ancre aux Pélérins, qui eſt à 28 lieues de Quebec, parce que nous eûmes un tems calme afin de ne pas retrograder par la marée qui repouſſe le courant du fleuve St. Laurent, c'eſt-là où nous avons vû de grands poiſſons, nommés en anglois porpoix, ou en françois marſouins, leſquels pêchoient pour prendre les petits poiſſons qui leur ſervent de nourriture, ils s'élevoient au-deſſus de la ſuperficie de l'eau en montrant leur dos blanc qui reſſemble aſſez à celui d'un cochon ordinaire, ſinon qu'il n'a point de poil, ſa chair n'eſt boñe qu'à faire de l'huile, en bas de Quebec ils tendent des pêches pour le prendre. Le lundi 19 Juin nous arrivâmes au Biq qui eſt à 45 lieues de Quebec, c'eſt juſques-là que notre pilote nous conduiſit, car depuis le Biq juſqu'à l'embouchure du fleuve, il n'y a plus de danger d'échouer : après avoir environ fait 200 lieues, nous entrâmes en mer. Je re-

marquai un jour avant que d'entrer à l'embouchure, un jet de fumée comme ſi c'eût été un coup de fuſil tiré en l'air, le capitaine me dit que c'étoit une baleine qui jetoit de l'eau par les ouïes.

Le bâtiment dans lequel je m'étois embarqué pour ce dernier paſſage étoit fort petit, puiſqu'il n'avoit que 68 pieds anglois de long de la poupe à la proue, 16 pieds de large de ſtribord à bas bord, & 16 pieds de profondeur du tillac au fond de câle, un des cables d'ancre n'étoit pas tout-à-fait auſſi gros que le molet de ma jambe, & avoit coûté 80 guinées d'achat, il s'en manquoit de beaucoup qu'il n'égalat en grandeur celui dans lequel je m'étois embarqué pour Philadelphie, il n'y avoit auſſi que 8 perſonnes d'équipage. La dépenſe pour l'entretien d'un vaiſſeau eſt très-conſidérable, premiérement pour les cables & cordages qu'il faut changer tous les 3 ou 4 ans en y en mettant des neufs, & les vieux les matelots les décordent pour en faire de petites cordes & des ouvrages natés, qu'ils poſent entre les cordages qui ont quelque frottement pour éviter qu'ils s'uſent; les neuves voiles qu'il faut acheter de tems en tems font encore une autre dépenſe, les mats, les huniers, les vergues, le beauprés, le baume qu'il faut auſſi remplacer, eſt encore une choſe qui cauſe des fraix, de même que la thérebentine & le gaudron qu'on ſe ſert pour calfater, quand on donne le radoub au vaiſſeau. D'ailleurs quel argent ne faut-il pas

pour acheter les vivres qu'il faut pendant toute l'année pour huit dix ou douze personnes, & le salaire qu'on leur paie également en n'étant pas occupés tout comme lorsqu'ils le sont? le prix qu'il faut donner au pilote pour conduire le bâtiment dans les rivieres où on échoueroit sans lui, le nôtre demanda passé 40 écus pour deux jours qu'il fut avec nous, il me dit qu'on le payoit même jusqu'à 55 ou soixante écus pour son lamanage d'un grand navire, mais ils sont sujets à quelque indemnité au cas de naufrage, si la faute vient de l'ignorance du pilote; les ordonnances & coutumes de chaque amirauté sont différentes à ce sujet selon les pays où l'on est. D'ailleurs un vaisseau a un capitaine qui dirige la course par ses calculs selon les principes de trigonometrie, & qui comande la manœuvre, le second ou le mate tient la place du capitaine en son absence, soit à terre ou en mer, le premier des matelots a commandement sur les autres; tandis que la moitié de l'équipage dort, l'autre moitié veille à la manœuvre, où il y en a toujours un au gouvernail, le tout conduit par le capitaine ou par son second, & quand cette partie des matelots a resté 4 heures à faire le quart sur le tillac, un d'eux sone la cloche & frappe du pied en appellant ceux qui dorment en bas, qui viennent reprendre la place aux autres en se changeant alternativement toutes les quatre heures tant du jour que de la nuit. Le tout s'y fait avec beaucoup d'ordre & de subordina-

tion, s'il y en a quelqu'un qui veulent murmurer, le capitaine les soumet à coups de bâton à son obéissance; la malpropreté y est commune parmi les matelots sur-tout pour le manger, c'est rarement qu'ils lavent leurs écuelles de bois, quoique la crasse en ôte une partie du vuide, ils font bouillir leur viande sans la laver, en mettant dans leur marmite un rouleau de pâte qu'ils appellent puding, lequel est enveloppé d'un morceau de voile qu'ils cousent, & font cuire le tout dans de l'eau de la mer, qui est extraordinairement salée, l'eau douce qu'on embarque sert à boire & à faire la cuisine du capitaine dans la cambuse où on a soin d'y faire tenir les marmites, afin qu'elles ne se renversent pas les basculades du vaisseau, mais cette eau douce devient puante, ce qui n'empêche pas qu'on ne se croie encore heureux d'en avoir seulement assez. Le pain qu'on mange, c'est le biscuit que la langue latine appelle bien à propos *panis nauticus* pour le distinguer du pain ordinaire, & nous devrions en notre langue suivre cette étimologie, parce que plusieurs qui ne connoissent pas les usages reçus sur mer, pourroient confondre ce biscuit avec celui des pâticiers, c'est une sorte de pain plat & mince d'une figure ronde, lequel est fort dur & se brise à coups de poing, ou bien si on veut l'amolir on le fait imbiber dans de l'eau; chaque jour de la semaine est marqué pour telle sorte de vivre qu'on doit manger, un jour ce sera du bœuf, en un autre ce ser..

du lard, ou des poix, du ris, de la morue, quand les matelots prennent leurs repas, ils s'asseient sur leurs coffres ou par terre, en mangeant avec avidité en tenant leur viande en leurs mains sans se servir de fourchete, pour suppléer aux culiers de table, ils se servent quelquefois de la cuillere à pot, ils ne lavent pas leurs mains avant de manger, quoiqu'elles soient toujours remplies de gaudron ou de brai : ils ne manquent pas non plus de boire assez souvent jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus de rum; quand à leurs discours ils ne sont pas mieux reglés, ils jurent continuellement, & se permettent toutes sortes d'obscénités. Ils sont d'ailleurs assez laborieux & accoutumés à la fatigue, car ils sont obligés de rester aux injures du tems, où ils essuient le froid, le vent, la pluie, & la tempête, & ils n'ont pour leur salaire que 6 à 7 couronnes par mois.

Les instrumens pour la navigation sont la boussole divisée en 32 vents sur une feuille de carton garnie de fer ou d'acier aimanté, qui par son atraction aux deux poles marque toujours juste les vents, ce qui leur sert à diriger la route de leur vaisseau. Le quadran comme les Anglois l'appellent en leur langue, c'est un instrument avec lequel on voit l'heure du midi par l'angle de réflexion qui est égal à celui de son incidence & à l'endroit où le seleil est réfléchi, son image paroit être à fleur d'eau, s'il est midi. Il y a une alidade qui se meut sur un quart de cercle gradué de degrés sur le-

quel on voit à quelle latitude méridionale ou ſeptentrionale on eſt: avec cette ſorte d'aſtrolabe on ſait donc ſi on doit diriger ſa route plus au ſud ou au nord ſelon l'endroit où l'on veut aller. Le log eſt une autre petite machine fort ſimple, c'eſt un morceau de bois attaché à une petite corde qu'on jette en la mer dans le moment qu'on tourne une horloge de ſable de 28 ſecondes, & dans l'inſtant que l'horloge de ſable finit de couler, on arrête la corde, & l'on voit combien il s'en eſt devidé de braſſes, & par-là on calcule combien le batiment fait de milles par heure. Ce qui m'a paru être aſſez ſurprenant, c'eſt le grand nombre de cordages qui ont chacun leur nom, & qui ſont coñus des matelots qui les hâlent pendant la nuit comme dans le jour. Entr'autre on voit de certains uſages ſur les bâtimens qui paroiſſent étrangers aux novices, comme de graiſſer les mats pour nourrir le bois, froter les manœuvres avec du brai, afin que l'eau ne les gâte, de même que les échelles de cordes, mouiller le tillac en y verſant de l'eau de la mer afin qu'il ne s'ébarrouiſſe; ſi le capitaine a quelque peu de linge à faire laver, ſon marmiton le boût à gros bouillons, ce qui eſt une bonne coutume pour bien décraſſer ce qu'on lave, cela eſt commun parmi les Anglois, non ſeulement ſur mer mais auſſi à terre, ſelon que je l'ai remarqué à pluſieurs femmes.

Coñe je n'avois point d'occupation à notre bord, je paſſois mon tems à faire diverſes ob-

ſervations lorſqu'un objet nouveau m'en offroit l'occaſion : tantôt je jetois mes yeux ſur des oiſeaux aquatiques qui volent en l'air en ſe repoſant ſur les ondes : en d'autres momens j'appercevois des chiens-marins. Vers les environs des bancs de Terre-Neuve, nous avons eu les vents contraires avec des houles, come un bâtiment ſe trouve ordinairement en cette ſituation-là, ce qui fut pour moi un nouveau ſpectacle. Dans la ſuite nous avons eu les vents plus favorables, tantôt en poupe & en largue, ce qui nous fit mettre les voiles de fortune. Le plus de chemin que notre brig ait fait, ça été 7 milles par heure, ce qui eſt 2 lieues & un tiers; mais il n'étoit pas un des meilleurs voiliers. Les gens de notre vaiſſeau m'ont dit qu'au plus vite qu'on pû naviguer, c'étoit 3 lieues & demie ou 4 par heure en ayant leſte. Nous paſſâmes l'Iſle St. Paul, le Cap-Breton à notre droite, en ayant la Terre-Neuve à notre gauche, je vis bien cette derniere ile, mais je ne pus pas découvrir les deux premieres, parce que le tems étoit couvert, ce fut auprès de ces endroits ici que nous eûmes calme ſans avoir de vent, la mer ſe trouvoit alors plus agitée que quand il vente médiocrement fort, apparemment que c'eſt à cauſe que le vent par ſon ſoufle tient la ſuperficie des eaux en reſpect, & les empêche de s'élever par ondes, ſelon ce qu'il m'a paru. En paſſant plus loin nous avons traverſé ſur le banc-Verd, de là nous paſſâmes le Grand-banc appellé de même

en anglois, qui eſt un autre endroit de la mer où l'on trouve fond, nous y étions dans un tems calme & ſans vagues cette fois-là, en 2 heures quatre de nos matelots y ont pris paſſé cent morues avec des hameçons qu'ils avaloient au fond, en les retirant lorſqu'il y avoit une morue, quand on l'appercevoit, elle paroiſſoit être d'une très-belle couleur verte, c'eſt l'eau de la mer qui les fait paroître de même, comme auſſi pluſieurs autres choſes qu'on y jete à une certaine profondeur, la nuit on voit communément dans l'eau comme de brillantes étoiles à côté du vaiſſeau, lorſqu'il navigue. Comme nous n'avions pas aſſez de ſel pour ſaler notre morue, je m'inventois de prendre de l'eau de la mer, après que je l'eus bouilli, je vins à bout d'en faire du ſel fort bon, mais en petite quantité.

Il nous arriva rien de ſingulier d'ici juſqu'au 23 Juillet que nous començâmes à voir l'aterrage du Portugal ſemblable à un fort petit nuage preſqu'imperceptible entre l'eau & le ciel, notre capitaine nous le prédit le jour auparavant, ce qui fut un grand ſujet de joie pour moi, lorſqu'on a été un bout de tems ſur l'eau on s'empreſſe de revoir la terre, pour cet effet je montois à la hune pour mieux découvrir, mais je n'y voyois ſi peu que je ne pouvois pas m'en aſſurer, ſinon ſur la parole de Mr. Lowe ou ſur celle de ſon ſecond nomé Scott qui me l'aſſura, nous apperçûmes premiérement le cap St. Vincent que nous laiſſions

à notre gauche, le lendemain nous cotoyâmes une partie du royaume de Portugal que nous avions à bas-bord, nous paſſâmes devant le Mont-Gigo qui eſt une montagne du Portugal. Le 24 Juillet nous eûmes une attaque d'une frégate eſpagnole, après avoir tiré un coup de canon contre nous & contre le brig du capitaine William qui nous a tenu compagnie tout le long de notre paſſage en mer. nous ne nous dérangeâmes pas, un peu de tems après le même vaiſſeau nous lâcha un autre coup avec un boulet dont on l'apperçu ſur les ondes, en même tems il ſe détourna de ſa route en changeant ſes voiles pour gagner ſur nous, ce qui nous fit prendre le parti d'abaiſſer les nôtres, & de l'attendre pour ſavoir ce qu'il prétendoit, les uns de notre équipage diſoient que c'étoit un bâtiment turc, d'autres penſoient autrement, quand le capitaine de ce vaiſſeau fut à notre bord, il demanda pourquoi nous n'avions pas arboré le pavillon d'où venoit le nôtre, où nous allions, il demanda à voir le journal de la courſe que nous avions fait, & les papiers que doit avoir un capitaine d'un vaiſſeau marchand, après quelques-autres raiſons il s'en retourna à ſa fregate, & le lendemain 25 Juillet entre 9 à 10 heures du matin nous avons mouillé à la rade de Cadix qui eſt une baie formée par la mer, mais les vaiſſeaux ne peuvent pas approcher la ville pour décharger ou charger leur cargaiſon parce qu'il n'y a pas ſuffiſamment d'eau pour arriver aux quais,

d'autant qu'il n'y a pas de flux & reflux. Trois ou 4 heures après que nous eûmes mouillé l'ancre, les ordres vinrent du marchand que nous devions aller à Barcelone pour y décharger notre bled, car c'étoit-là notre cargaiſon, perſoñe ne pût aller à terre, ni le capitaine pour ſes affaires particulieres, on refuſa même à la barriere un petit paquet de lettres qui venoit de notre brig, parce que nous n'avions pas encore eu pratique, qui veut dire liberté de deſcendre à terre, & d'avoir communication avec le monde, on nous apporta un imprimé en langue angloiſe qui contenoit quinze articles à obſerver pour un vaiſſeau anglois qui va décharger en ce port de mer, ſelon le traité qui a été contracté entre l'Angleterre & l'Eſpagne au ſujet du commerce. Quand j'eus lû cet avis, je me trouvai tout chagrin; l'article qui me toucha le plus au cœur, c'eſt qu'un capitaine même ne peut pas ſortir hors de la ville plus de 5 piaſtres une fois par jour, car s'il s'en trouvoit une de plus, ledit argent ſeroit confiſqué ſans replique, & ſi au cas de réſiſtance ſeroit pris & traité ſelon toutes les rigueurs de la loi de ce pays, tout coñe ſi c'étoit un ſujet eſpagnol : dans un autre article, ne point porter de couteau pointu ſous peine de priſon, parce qu'en ce pays il arrive fréquemment des meurtres coñis à coup de couteau, la défenſe d'en avoir ſur ſoi eſt un effet de ſageſſe de la police qui previent les accidens ſiniſtres qui en réſulteroient. En un autre pa-

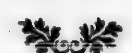
ragraphe il étoit défendu de conduire à terre la moindre quantité de tabac étranger, de cartes, de cire à cacheter & de ſavon &c. En éxaminant ce que je venois de lire qui me chagrinoit, parce que je connus par-là qu'il y avoit bien des méſures à prendre pour entrer & ſortir de cette ville : le marchand qui avoit part à nôtre brig nous cria de partir, le Sr. Lowe lui dit qu'il vouloit me mettre à terre, mais le marchand ne l'écouta pas ſeulement, de ſorte que j'ai vû Cadix ſans y entrer. C'eſt un fort beau port de mer pour la vûe de ſa façade y ayant un phare pour éclairer les vaiſſeaux qui y viennent mouiller la nuit: cette ville eſt ſituée ſur le bord de l'océan Atlantique elle eſt dans une preſqu'iſle d'Eſpagne environ mille deux cens lieues de Québec, c'étoit là que je devois débarquer & j'aurois pû en quelque façon obliger nôtre capitaine d'attendre que nous euſſions eu pratique pour me débarquer mais je fus bien aiſe d'aller ailleurs, où il n'y auroit pas eu autant de formalités à garder, mais crainte qu'on me fit payer un ſecond paſſage de Cadix à Barcelone je diſſimulai ma joye, en contrefaiſant le mécontent, je me ſervis de ce prétexte, qu'il étoit bien diſgracieux pour moi de ce qu'après avoir payé d'avance pour me conduire à Cadix on me menoit deux cens lieues plus loin qu'où on me devoit mettre à terre; nonobſtant cela le capitaine me dit que je travaillerois à la manœuvre je fus encore bien aiſe de ſa propoſition

quoique je ne le témoignai pas. De ſorte que nous levames l'ancre pour aller à Barcelone, & le jour ſuivant 26 Juillet nous commençames de voir à nôtre droite les côtes & montagnes d'Afrique, en voyant à nôtre gauche l'Eſpagne, nous paſſâmes devant une autre ville de ce royaume nommée Ternif par les anglois, un peu plus loin nous paſſames le Détroit de Gibraltar où nous avons aproché de fort près la Barbarie à nôtre droite d'où nous avons vû le fort de Gibraltar à nôtre gauche qui eſt ſitué au pied d'un grand rocher dans l'Andalouſie en Eſpagne; lequel apartient aux anglois. Le Détroit de Gibraltar eſt ſi petit qu'il ne paroît pas avoir au delà d'une bonne demi lieue de large. Les côtes tant de l'Eſpagne que de la Barbarie y ſont fort montagneuſes, tandis que les côtes du Portugal ſont aſſez unies. D'ailleurs ce qu'il y a encore à remarquer ſur ce Détroit c'eſt ſon courant de l'oueſt en allant à l'eſt comme ſi c'étoit une riviere, auſſi-tôt qu'on l'a paſſé on entre dans la mer Méditerrannée qui commence à s'élargir, c'eſt là que nous avons perdu de vûe les montagnes de Barbarie. Le 29 Juillet nous avons paſſés devant Carthagéne mais nous ne l'avons point vû, c'eſt un port de mer d'Eſpagne ſur le bord de la Méditerrannée, comme nous étions loin des côtes nous n'avons vû que les montagnes entre leſquelles il eſt, d'où nous avons entendu tirer les canons. Le 2 Août 1775 nous avons mouillés l'ancre dans

le moule de Barcelone, le ſpy-boat nous vint un peu au devant & nous demanda d'où nous venions, après ſon raport il vint derechef avec ſon bateau en nous préſentant une ſorte de pinces emanchées d'une longue perche où nôtre capitaine y fit tenir les écrits & paſſeports qu'un navigateur doit avoir, & ledit bateau s'en retourna avec les dits écrits pour avoir pratique car auparavant il n'eſt pas ſeulement permis d'aller à bord d'aucun autre bâtiment & aucune perſonne ne vient à bord du vôtre n'y même permis de les y recevoir : c'eſt une fort bonne police pour éviter la communication de la peſte au cas qu'elle fut dans un vaiſſeau. Le ſoir étant venu, un docteur aveo quelques autres meſſieurs vinrent à nôtre bord, après nous avoir tâté le poulx à tous il nous dit que nous pouvions aller à terre. Le 3 Août je fus me promener à Barcelone qui eſt une ville aſſez jolie & grande ſituée ſur le bord de la mer Mediterranée dans la province de Catalogne en Eſpagne, on y parle catalan qui eſt une ſorte de langage qui n'eſt ni langue françoiſe ni eſpagnole. Il y a ſur le bord du moule un phare ou light-houſe comme les anglois l'appellent : c'eſt une tour quarrée au haut de laquelle il y a des lampions pour éclairer les vaiſſeaux qui y viennent la nuit, la ville a un chateau fort qui la commande avec une citadelle, un rempart & des fortifications; à un étranger on l'empèche de voir de certaines fortifications qu'il y a, & on arreteroit une

perſonne qui en ſe promenant ſur le rempart auroit un papier dans les mains : quand on entre en la ville en venant du port on vous fait entrer par une porte & vous ſortés par une autre qui eſt à côté de la premiere. Les dimanches toutes les boutiques y ſont ouvertes & le marché auſſi, c'eſt un jour pour vendre & acheter tout comme un autre jour : les hommes & femmes y ont une ſorte de bonnet qui a une queue, les homes mettent leur chapeau deſſus en été comme en hiver en ayant un manteau de drap qui a le plus ſouvent des manches ils le portent ſur leur dos ſans le mettre à leurs bras, c'eſt l'habillement du bourgeois. Après que je fus débarqué je me rendis à la Douane pour faire examiner ſi ce que j'avois devoit payer des droits. Pendant quelques jours que je fus dans cette ville je fis conoiſſance avec quelqu'un de notre réligion, ils me dirent qu'à cauſe de l'inquiſition on devoit bien être ſur ſes gardes & ne ſe pas faire connoitre pour proteſtant ; comme j'ai toujours déteſté la diſſimulation en matiere de foi je préferai de quiter cette ville que d'y reſter en y vivant par l'induſtrie d'une politique frauduleuſe, ce qui n'eſt pas le fait d'un homme de probité. Je ne parlerai pas ici du tribunal de l'inquiſition & de ſes rigueurs, ceux de mes lecteurs qui ſouhaiteront d'en prendre connoiſſance je leur indique *Fra Paolo, traité de l'inquiſition*, le *Polybe de Mr. Folard & l'inquiſition de Goa*, dans ces trois livres

ils trouveront suffisamment ce qui les instruira des cruautés inouïes que ce tribunal exerçoit autrefois : j'en ai même remarqué des vestiges en faisant le tour d'une église de Barcelone où je voyois des inscriptions de ceux qui avoient subit la mort pour la réligion. Mais aujourd'hui on y est pas si gêné. Dans cette ville il y a plusieurs protestans anglois à ce qu'on m'a dit, ce qui ne m'excita pourtant pas à y rester. Je me rendis chez le consul françois qui me renvoya au vice-consul anglois pour avoir deux mots en écrit de sa part pour certifier mon embarquement à Quebec & en même tems que j'avois payé mon passage au capitaine, delà je fus au palais pour avoir un passeport : on m'y en donna un imprimé en langue espagnole après que j'eus fait voir ceux que j'avois déjà auparavant lesquels m'avoient été donnés dans les différens pays où j'avois voyagé. Et avant que de sortir de la ville, j'eus soin de coudre mon argent dans mes habits, quoique ce ne fut pas en Espagne que je l'avois gagné, parce qu'il n'est pas permis d'en porter hors du lieu au-delà d'une certaine somme, sous peine de confiscation avec un châtiment infligé au contrevenant. Ceux qui trafiquent, sortent leur argent par lettres de change, ce qui est une chose permise parmi cette nation comme ailleurs.



CHAPITRE XXV.

Mon départ de Barcelone pour rentrer en France, les villes que je passois en traversant la Catalogne, le Roussillon, le Languedoc, le Dauphiné, le Lionois, la Bresse, & la Franche-Comté. Enfin mon retour au pays.

LE 7 Août 1775 je quittai Barcelone pour passer en France, arrivant à Mataro, ville de la Catalogne en Espagne à 6 lieues de la capitale de cette province : je ne rapporterai pas les noms de plusieurs beaux villages que j'ai passés en ce pays-là qui ressemblent assez à des petites villes. Quand je fus à Calaille, je profitai d'une voiture qui faisoit la même route qui me conduisit à Perpignan pour le prix de 7 piecettes d'Espagne pour faire environ 30 lieues de chemin. J'ai trouvé cette route assez agréable, on voit le bord de la Méditerranée à sa droite les coteaux garnis de vignes, à sa gauche où il y a des arbres fruitiers, tels sont les pommiers, poiriers, figuiers, orangers, limonniers, oliviers, &c. Le pain y est cher, parce qu'il n'y croît pas beaucoup de bled, on y trouve assez souvent des maisons de campagne qui ont une tour. Les forts y sont assez fréquens. Voici ce que je remarquai aussi : auprès des maisons il y a une sorte de citerne où un cheval en faisant tourner une roue, mouvoit circulairement une chaine qui étoit garnie de pots de terre qui, en tournant au bas de la citerne, s'emplissoient successivement les uns après les autres, & se vuidoient au-

haut, d'où l'eau étoit conduite dans un reſervoir muré, cette machine a quelque reſſemblance à celle qui eſt dans le jardin royal de Londres, ſinon que celle dont il eſt maintenant queſtion, eſt moins compliquée & qu'elle fait ſa fonction par le travail d'un cheval qu'on y atele. Pour revenir à ma route, elle ne fut pas toujours auſſi amuſante comme je l'ai repréſenté tout-à-l'heure, car nous nous éloignâmes de la mer en gagnant dans les montagnes qui en des endroits ne produiſent que des bruyeres où nous avons rencontré des perſonnes armées pour rendre la route ſûre, parce que dans ce tems-là il y avoit des voleurs répandus dans la province, on en avoit déjà pendu huit à Barcelone, où on voyoit la tête du chef de la bande renfermée dans des cercles de fer à la potence, & le reſte de ſon corps fut haché par quartiers, quoiqu'il y eût ceux-là de détruits, ils ne l'étoient pas tous, parce qu'on diſoit que leur bande étoit de 30 voleurs & meurtriers. Nous ne fûmes pas long-tems dans ces endroits inhabités, car nous paſſâmes dans des vallons où on y cultivoit la terre. Il m'a paru que les Catalans étoient aſſez gracieux & honêtes gens, les femes dans les villages y font preſque toutes de la dentelle; en paſſant dans les rues, je jettois les yeux ſur les jeunes filles en leur diſant quelques plaiſanteries en françois d'un air doux, ce qui ne leur déplaiſoit pas, car elles rioient en me répondant en Catalan. Je n'ai pas reſté aſſez long-

tems dans cette contrée pour y faire d'autres obſervations. Je continuois ma route à Giroñe qui eſt une petite ville fortifiée, elle eſt auſſi dans la Catalogne en Eſpagne à 10 lieues de Calaille, dela je paſſai à Figueres qui eſt encore une petite ville de la même province, elle eſt un peu plus grande que la précédente, & elle en eſt à 7 lieues. La Jonquiere eſt un petit bourg qui eſt le dernier endroit de l'Eſpagne à 4 lieues de Figueres; à une lieue en deçà nous entrâmes dans le Rouſſillon, où nous avons trouvé les limites qui ſéparent le royaume d'Eſpagne de celui de France où nous laiſſâmes à notre gauche le fort de Bellegarde qui eſt au haut d'une montagne, en paſſant par-là nous avons traverſé les Pirrenées qui ſont de hautes montagnes où il y en a qui ont de la neige pendant toute l'année, & le 11 Août j'ai entré dans Perpignan grande ville médiocrement belle, elle eſt fortifiée, les rues y ſont étroites comme dans la plupart des villes de la Catalogne, elle eſt la capitale du Rouſſillon, ſituée à quatre lieues & demie de la Jonquiere, & environ à 35 lieues de Barcelone. Après avoir ſéjourné dix jours, je quittai cette ville en me muniſſant d'un nouveau paſſeport, quand je fus à 4 lieues de Perpignan, trois employés m'arrêtérent en mon chemin pour viſiter ce que j'avois dans mon havreſac, ils ſe ſaiſirent de quelques effets, je leur dis bien qu'on ne devoit fouiller perſonne ſur le chemin; nous nous rendîmes donc au bureau du

village où ils furent obligés de me reſtituer ce qu'ils m'avoient pris : delà je continuois mon voyage, arrivant à Narboñe, ville du Languedoc aſſez grande & belle, mais les rues fort étroites, étant à 10 lieues de Perpignan; Beziers eſt une autre ville de la même province élevée ſur une hauteur, elle eſt à peu-près coñe la derniere que nous venons de parler, tant pour ſa grandeur que pour la conſtruction de ſes édifices, elle en eſt à 4 lieues. Peſſenace autre ville du Languedoc moins conſidérable que les précédentes, ſituée à quatre lieues de la derniere; delà je me rendis à Montpellier qui eſt à 8 lieues de Peſſenace, elle eſt auſſi dans la même province, c'eſt une des belles villes de France; d'un côté à une certaine diſtance, elle paroît preſque en toute ſon étendue, à cauſe que ſon aſſiete fait un amphithéâtre fort joli à la vue : la place qu'ils appellent le Pérou eſt fort belle, où il y a un cheval de bronze, une caſcade, deux jets d'eau, & une merveilleuſe rangée d'arcades pour amener l'eau dans la ville, pluſieurs beaux morceaux en ſculpture ſe voient dans la même place qui a été élevée à force d'y amener des terres & graviers pour l'hauſſer où il convenoit pour l'applanir. Cette ville eſt une des plus fameuſes pour la médecine; & les Etats s'y tiennent.

Le dimanche 27 Août je fus voir le combat des animaux. Les chiens dogues après s'être battus, on leur donna un peccata, enſuite on leur amena un ours aſſez chétif qu'on enchai-

na à une barre de fer, mais il étoit libre de tourner tout autour, lequel étoit attaqué de quatre chiens qui le terraſſerent en le mordant à diverſes parties de ſon corps, l'ours ſe trouvoit ſi fatigué qu'il ne pouvoit plus ſe tenir, on amena auſſi un gros taureau qu'on attacha à la place de l'ours, les chiens l'attaquerent auſſi, en les y excitant le taureau ſe défendit vaillamment des pieds de derriere, & encore mieux de ſes cornes avec leſquelles il jetoit les chiens en l'air d'une aſſez bonne hauteur juſqu'à 3 ou 4 de ſuite, le combat des chiens contre le taureau fut pour moi ce qui me divertit le mieux. On amena auſſi un lion qui n'avoit point encore combattu, les chiens eurent cependant quelqu'appréhenſion en voyant cet animal qui leur étoit inconnu, après qu'ils eurent donnés pluſieurs tours auprès de cet animal qui paroiſſoit redoutable par ſes affreux rugiſſemens, ils l'attaquerent auſſi, mais plus vivement qu'il ne ſe défendit, car il ſe ſervit plus de ſes pâtes que de ſes dens. Ce ſpectacle finit par un petit feu d'artifice, où il y avoit une corde au bout de laquelle un des chiens s'y pendit, en ſe laiſſant trainer à l'air par une poulie, & y reſta juſqu'à ce que les flammes fuſſent finies. En étant à Montpellier voici ce que j'y vis encore, & qui peut ici trouver ſa place.

Le jeudi 31 Août je fus voir en une maiſon de la grande rue, la ménagerie d'un étranger qui faiſoit voir une ſorte de gros mouton

qu'il nommoit le ruban de la Chine, un gros ſinge qu'il faiſoit paſſer ſous le nom de ſatyre, mais il étoit bien différent de ceux que les poëtes nous parlent dans leurs contes mitologiques. Deux grands oiſeaux de l'Iſle de Cithére, le porc-épic qui eſt un animal à 4 pieds, bas & trapu; de la tête juſques derriere le cou, il a du poil, mais tout ſon dos eſt couvert de pointes d'environ un pied de long, elles ſont noires & blanches, il les choque les unes contre les autres quand il eſt fâché en les faiſant hériſſer en l'air; mais ce que j'ai vû de plus ſurprenant en ce ſpectacle, c'eſt un mouton du grand-mogol qui a 4 cornes à la tête, lequel répondoit avec ſon pied à plus de 12 ou 15 queſtions qu'on lui demandoit: en lui jetant des dez par terre, il comptoit les points à coups de pied, on lui demandoit le nombre des ſpectateurs, il donnoit juſte autant de coups qu'il y en avoit, on lui jetoit un écu par terre en lui demandant combien de livres il valoit, il répondoit également bien à cette queſtion de même qu'à pluſieurs autres, il comptoit les heures & minutes en lui montrant une montre; celui qui l'avoit apprit, m'a aſſuré qu'auparavant il étoit auſſi ſtupide qu'un autre animal, il m'a dit avoir montré les mêmes choſes à un cheval qui y avoit également bien réuſſi en deux mois de tems. J'y vis auſſi un coq qui avoit deux cornes véritables à la tête au lieu de crête. La repréſentation finiſſoit par pluſieurs tours de tambour aſſez jolis.

Mais

Mais je n'ai rien vu de ſi comique à Montpellier qu'un bal qui ſe donna ſur la rue au ſon de deux inſtrumens & à une petite diſtance de là une femme qui travailloit du ſavetier ; mais l'ouvrage ordinaire des créatures de cette ville, c'eſt la broderie. Tout le monde m'y a paru aſſez laborieux, chacun s'y occupe en ſon genre de vie à l'exception de ceux qui ont de fortes rentes pour vivre à leur aiſe : quoique cette ville ſoit riche, il y eſt auſſi difficile d'y gagner de l'argent comme ailleurs.

Alors je me préſentai au nommé Mr. de Ratte, ſecrétaire de l'académie pour lui propoſer quelques pieces méchaniques tendant à l'utilité du public, pour en parler à ceux de cette ſociété, mais il me fit entendre que pour toute récompenſe, ſi mes machines étoient de nouvelles découvertes, qu'il en ſeroit fait mention dans les mémoires de leur académie en recevant des louanges de ceux qui la compoſent ; mais ce n'étoit pas là ce qui me pouvoit ſatisfaire. Après avoir reſté huit jours en cette ville, je partis pour Lion en profitant de l'occaſion du coche, quoique je fus accoutumé de faire mes voyages à pied, je préferois d'aller en voiture, puiſque mon argent me le permettoit : en étant en route j'ai toujours ſuivis exactement le proverbe qui dit : gouverne ta bouche ſuivant ta bourſe ; en de certaines rencontres je me réglois à tant de ſous par jour pour ma dépenſe, & tant de lieues de chemin que je devois faire, & par-là je con-

noiſſois déjà les frais d'un voyage avant que de l'avoir fait : ſans cette prévoyance je n'aurois pas vû autant de pays. Je devois agir de même, puiſque j'ai toujours fait mes voyages ſans être au ſervice d'un ſouverain, ni à celui de perſonne, à plus forte raiſon puiſque je ne faiſois point venir d'argent de mes parens, quoiqu'ils m'en offroient par lettre de change. De Montpellier je paſſois à Lunel, petite ville du Languedoc qui n'en eſt qu'à 4 lieues, enſuite à Niſmes, ville médiocre dans la même contrée à 4 lieues de Lunel, au St. Eſprit qui eſt une petite ville ſur le Rhône, où il y a une citadelle, cette ville eſt la derniere du Languedoc, ſituée à dix lieues & demie de la précédente. Auſſi-tôt que j'eus paſſé le pont de cette ville, j'entrai dans le comté d'Avignon, de là j'arrivois à Montelimar, premiere ville qu'on trouve dans le Dauphiné en y entrant de ce côté-là ; elle eſt petite & peu conſidérable à 5 lieues de la derniere. Valence jolie ville du Dauphiné médiocrement grande à 7 lieues de Montelimar, à 12 de celle-ci je trouvois Vieñe qui eſt une aſſez grande & belle ville dans la même province, elle eſt ſur le bord du Rhône & ſur la petite riviere de Gere qui s'y joint, elle a la réputation d'être fort ancienne en y paſſant un marchand de cet endroit me dit avoir lu qu'elle avoit été bâtie 300 ans avant la fondation de Rome, autrefois elle étoit conſidérablement plus grande qu'elle n'eſt aujourd'hui : dans un champ éloigné de la ville on y

voit encore une tour quarrée qu'on me dit avoir été le poid de roi qui en étoit le centre. Lion est à cinq lieues de Vienne qu'on compte ordinairement être à 50 de Montpellier, elle est la capitale du Lioñois, située sur le Rhône & la Saone, c'est la plus grande & belle ville de France après Paris, elle est fort riche & marchande, on y travaille en soie, en galons, en draps d'or & d'argent, on y bourgeonne la ratine dans des maisons bâties sur une sorte de bateau qui y sert de fondement & elles sont enchainées afin que la riviere ne les entraine, le courant en faisant tourner une roue à l'eau fait jouer les machines qui bourgeonnent par le frotement d'une planche garnie d'un crépi de sable qui y est tenu par quelque ciment ou mastic, & la pointe de chaque grain de sable s'enfonce dans l'étoffe par son mouvement & les intervalles qui sont entre, est ce qui forme les bourgeons : en même tems il y a un coude qui fait tout à la fois la fonction d'un levier du premier & du second genre, mû par une manivelle qui met en jeu deux pieces qui poussent alternativement sur un rochet pour rouler sur le cilindre de peu à peu la ratine qui se bourgeonne : ce qui m'a plû à cette machine, c'est que le mouvement du levier qui est isocrone, parce qu'il fait sa fonction en se haussant comme en se baissant avec une résistance égale, on pourroit aussi à l'égard d'autres machines observer la même chose.

Je fus aussi à la cathédrale de St. Jean pour

y voir la fameufe horloge qui eft au bas de l'églife, j'attendis qu'elle fonna pour voir fes fonctions. Son extérieur eft un petit bâtiment quarré en forme de tour terminée par un petit dôme au-deffus duquel il y a un coq qui bat trois fois des ailes, & chante deux fois d'une maniere qui imite affez bien le naturel, cela eft fuivi des figures qui fonnent l'heure, fur un timbre, un ange ouvre une petite porte, & fe préfente devant la Ste. Vierge qui eft à genoux pour lui annoncer qu'elle feroit la mere du Sauveur, & l'ange fe retire en fermant la porte où il s'étoit préfenté ; on y voit auffi une grande roue où font marquées tout autour les añées qui fe fuivent, & la date de 1775 paroiffoit prefque de trois quarts dehors à l'ouverture où elle vouloit paroître à découvert à la fin de l'année, de plus il y a le foleil qui tourne avec l'aiguille qui le mene, & le cadran eft marqué de douze chiffres en fa demie circonférence pour le jour, & douze autres pour la nuit, afin de former les 24 heures dans un tour de cadran, la lune y marque les jours de fon âge fur fon orbite qui eft gradué en chiffres, y ayant auffi les épactes, la lettre dominicale ou ficle folaire avec d'autres fupputations chronologiques.

Avant de quitter cette ville j'eus l'honneur d'entrer en conférence avec divers membres de l'académie des fciences, je leur propofois de conftruire une horloge qu'une roue ne donneroit qu'un tour dans 100000 ans, en fup-

poſant que les métaux ne s'uſaſſent point, de laquelle j'en aurois tiré des conſéquences pour prouver que la matiere peut être diviſible à l'infini par une claire démonſtration, non d'une façon à tomber ſur les ſens, mais d'une maniere concevable à notre jugement. Entr'autre je leur offrois de conſtruire des machines pour enlever un poids de pluſieurs millions par le ſecours d'un ſeul hom̃e, mais ceci n'eſt pas directement de mon crû. La troiſieme choſe que je propoſois à ces meſſieurs c'étoit de mettre en exécution le moyen coñu de faire monter les bateaux contre le courant du Rhône ſans ſe ſervir de chevaux. Les expériences que j'ai répété à différentes fois ſur ce que je viens d'avancer, m'en aſſuroient la réuſſite. Mais ils me firent entendre qu'on ne donnoit pas de grands prix à Lion, ce qui fut cauſe que je ne m'arrêtai pas plus long-tems en cette ville, de là je paſſois à Bourg, ville de la Breſſe à 12 lieues de la précédente, elle eſt médiocrement grande & belle. St. Amour, petite ville de la Franche-Comté moins conſidérable que Bourg, & elle en eſt à cinq lieues. Je continuois ma route à Lion-le-Saunier, ville auſſi en Franche-Comté à 6 lieues de la derniere, elle eſt petite & peu conſidérable, auprès il y a les ſalines où l'on fait le ſel en la maniere ſuivante ſelon que je l'ai obſervé. Ceux qui y travailloient me firent voir que l'eau d'une ſource ſalée eſt élevée au haut d'un long bâtiment par des pompes qui vont par le moyen d'une roue

garnie d'aubes mûe par le cours d'un ruiſſeau, & cette eau ſalée, après avoir été élevée audeſſus dudit bâtiment, elle coule goute à goute au travers de deux longues rangées d'épines, où l'eau douce mêlée avec la ſalée s'évapore à l'air, & l'eau ſalée étant plus peſante tombe en bas dans un baſſin, d'où elle eſt repompée pour remonter à un autre endroit pour encore paſſer petit à petit au travers d'une autre rangée d'épines, afin d'encore mieux ſe fortifier, après avoir ainſi paſſé pluſieurs fois, l'eau légere s'exhale, ce qui rend l'autre d'autant plus ſalée, elle eſt conduite par des tuyaux en un endroit pour entrer dans les chaudieres, une deſquelles eſt auſſi grande qu'une chambre en ſa largeur; mais peu profonde, elles ſont quarrées & formées de pluſieurs feuilles de fer clouées enſemble, après que cette eau a bouilli, elle ſe converti en ſel par évaporation. Delà je me rendis à Pontarlier, petite jolie ville qui eſt auſſi en Franche - Comté à quatorze lieues de Lion-le-Saunier. En approchant ainſi ma patrie, tout me réjouiſſoit, les vallons, les bois même, & les triſtes montagnes me formoient une agréable perſpective de mon pays natal, les noms connus des lieux où je paſſois, flattoient mes oreilles, les villages & hameaux charmoient plus ma vûe que les belles villes que j'avois vûes auparavant, & l'idiome groſſier de mon endroit me paroiſſoit plus doux qu'aucune langue que j'eus entendu juſqu'alors. Enfin j'arrivois à notre village au Locle

dans la ſouveraineté de Neuchâtel en Suiſſe, le jeudi 28 Septembre 1775 qui a été mon dernier retour à la maiſon paternelle, où j'eus le bonheur de retrouver ceux de notre famille qui me reçurent avec autant de joie & de ſatisfaction que j'en avois en les revoyant : quel ne fut pas mon contentement? moi qui en pluſieurs rencontres fâcheuſes je me ſerois diſpoſé à mourir volontiers ſi ſeulement mes yeux avoient encore eu l'avantage de voir une fois un pere & une mere que j'aimois ſi tendrement, & qui étoient le plus grand motif de mon retour. Je goûtois donc d'autant mieux cet heureux moment ſi déſiré de ma part com̃e de la leur, en béniſſant Dieu avec eux tout en recevant leurs vœux joint à ceux de mes freres, parens, amis, & coñoiſſances qui répondoient à la profonde ſincérité des miens : ils comblérent mes deſirs par leur empreſſement à me voir, ce qui prouvoit qu'ils s'intéreſſoient de ma perſonne, leurs félicitations naïves découvroient leur candeur, leurs tranſports me marquoient leur affection, le ſujet de leurs converſations m'añonçoit l'amitié de laquelle ils me favoriſérent, ce fut là les doux témoignages qu'ils me doñérent à mon arrivée, & qu'ils me récidivent encore dans nos entrevues ce qui m'a doñé lieu de reſter invinciblement attaché à ma patrie pour continuer à y jouir des mêmes douceurs que je n'aurois pas dans les pays étrangers.

F I N.

EXPLICATION ALPHABETIQUE

Des mots & des noms de certaines choses contenuës dans ce petit ouvrage afin d'en rendre la lecture plus intelligible aux jeunes gens & à ceux qui n'ont pas été hors de nôtre païs, sans joindre ici les termes qui sont ordinairement usités.

Abanakis, nom d'une nation de sauvages qui habitent dans le Canada; il y en a une partie qui se sont établis à une distance de St. François du lac St. Pierre dans le fleuve St. Laurent où ils ont leur village construit de cabanes à l'exception de deux ou trois maisons habitées par des Européens qui s'y sont mariés avec des sauvagesses.

A bord, ce mot signifie dans ou sur un vaisseau : on dit donc un capitaine à bord de son batiment, l'equipage est à bord.

Aiglantier, s. m. sorte dépine fort connue qui porte un fruit rouge en forme de gland.

Aléguéter, mot anglois qui se prononce comme il est ici écrit, c'est le nom d'un animal amphibie qui est une sorte de crocodile connu sous le nom de caïman, lequel est fort commun dans la nouvelle-Georgie & la Caroline du sud en Amérique.

Alidade, s. f. sorte de regle mobile d'un quart de nonante, d'un astrolabe, ou de quelqu'autre instrument de mathématique.

Altercation, s. f. mot connu qui prend son origine du latin, & qui signifie contestation, débat, querelle.

Amirauté, s. f. jurisdiction formée de quelque membre pour juger des diférens de la marine.

Ampoule (sainte), c'est une phiole qui contient une huile qu'on dit avoir été envoyée

du ciel à Clovis premier Roi chretien de la France, laquelle ſert encore aujourd'hui au ſacre des rois de ce Royaume, & qui eſt précieuſement conſervée à Reims en Champagne.

Amputation, ſ. f. opération que le chirurgien fait en coupant un membre pour le retrancher afin que pis n'en arrive.

Ancre; je ne diſputerai pas ici ſi ce mot eſt du ſubſtantif maſculin ou feminin. C'eſt une maſſe de fer d'une forme preſque cintrée garnie de deux pointes larges ayant au milieu une aſſés longue maſſe droite où il y a au bout une forte piece de bois qui y donne la figure d'un T. Cet inſtrument ſert à arreter le vaiſſeau au port ou ailleurs.

Anglicane, adjectif qui n'eſt preſque uſité qu'au feminin aprés le mot d'égliſe ou de religion, qui veut dire qui apartient à l'Angleterre ou qui regarde ce païs: on dit donc dans ce ſens l'Egliſe anglicane.

Antivenerien, ſ. m. reméde propre à guerir le mal de Naples: les ſauvages connoiſſent des plantes qui ſont de bons antivénériens.

Apogée, ſ. m. ce terme d'aſtronomie ſe dit en parlant de la lune & veut dire ſon point le plus éloigné du ſoleil; mais en parlant des autres planétes on apelle cette poſition aphélie ſi on admet que le ſoleil ſoit au centre de l'Univers. De ſorte qu'en ſuivant le nouveau ſiſtême il me paroit qu'on devroit également ſe ſervir du terme d'aphélie & de celui de périhelie en parlant de la lune.

Aquatique ou acatique, adj. qui eſt dans les eaux.

Arborer le pavillon v. act. C'eſt le deployer afin de faire connoitre de quelle nation eſt le bâtiment, c'eſt ce qu'on eſt obligé de faire en entrant dans un port.

Architecture, ſ. f. c'eſt le nom qu'on donne à l'art de bien bâtir.

Argonkins, f. m. nation de ſauvages du Canada.

Aromatique, adj. Qui a une odeur agréable, qui eſt odoriferant.

Arpent, ſ. m. méſure qui contient un certain nombre de perches, qui varie ſelon les païs où l'on eſt; en Canada l'arpent n'y eſt que de cent quatre-vingts pieds.

Arſenal ou arcenal, l'endroit où ſont les canons, les armes, les mortiers, les bombes & tout ce qui eſt neceſſaire à la guerre.

Aſtrolabe, ſ. m. inſtrument qu'on ſe ſert en mer pour prendre la hauteur & latitude où on eſt, c'eſt auſſi le nom de celui que les aſtronomes ſe ſervent pour obſerver la hauteur, la grandeur, le mouvement & l'éloignement d'un aſtre.

Atérage. ſ. m. les côtes de la mer, les premiers endroits qu'on commence à voir aprés qu'on à navigué un bout de tems.

Atlantique, on apelle l'océan Atlantique cette vaſte étendue d'eau qui eſt à l'occident de l'Europe & la ſepare de l'Amérique ſeptentrionale, contenant les mers de la grande Bretagne, de la France, de l'Eſpagne & des Iſles Canaries,

Atmoſphére ou athmoſphére, ſ. f. l'air qui envelope nôtre Globe, c'eſt cette partie élémentaire qui reçoit tout ce qui s'exale de la terre, de ſorte que rien ne s'y perd; de tout ce qui ſe conſume une partie y reſte & ce qui tient du volatil s'eléve dans l'athmoſphere où il forme les météores.

Atraction, on ſe ſert de ce terme en phiſique pour exprimer l'effet d'un corps qui atire. On dit auſſi une propriété atractive, un fluide atractif.

Aviron, ſ, m. ſorte de péle de bois qui ſert à ramer pour conduire une nacelle, un canot ou une chaloupe.

Axiome, ſ. m. propoſition ſi connue & bien

établie par le bon ſens & l'ordre naturel d'une choſe, qu'elle n'a pas beſoin d'être démontrée.

Back-country, ces deux mots anglois ſignifient païs de derriere, ce que les canadiens apellent la profondeur des terres, ce ſont les païs qui ſont éloignés du bord de la mer.

Barre, ſ. f. c'eſt la partie du gouvernail où le matelot qui gouverne s'apuye deſſus en la mouvant ſelon qu'il convient.

Bas bord, ſ. m. le côté gauche d'un navire. Le bas bord eſt à l'opoſite du ſtribord.

Baſe, ſ. f. ce mot ſignifie ſoit au ſens propre ou au figuré ce qui ſert de fondement.

Baſtonois ou Boſtonois & Boſtoniens. Le premier eſt celui qui ſe trouve le plus uſité en Canada. C'eſt le nom d'un peuple deſcendu des anglois & d'autres nations d'Europe qui eſt dans la nouvelle-Angleterre en Amérique; leur nom prend ſon étimologie de la capitale apellée Baſton ou Boſton.

Batiment, ſ. m. ce mot eſt ſinonime avec maiſon ou édifice en parlant de ville & de campagne, mais dans la marine il ſignifie navire ou vaiſſeau. Dans mon recit on prendra garde d'en confondre la ſignification.

Baton de jacob, ſ. m. fort petit baton avec lequel un joueur de gobelets fait des tours de paſſe-paſſe.

Bature, ſ. f. terme de marine, [illegible] veut dire un endroit qui n'eſt pas navigable à cauſe des pierres & rochers qui y ſont ſans qu'il y aye une quantité ſufiſante d'eau pour y paſſer avec un navire. Ce qui m'étonnoit en étant à bord du brig du capitaine Lowe c'étoit d'entendre parler notre pilote qui connoiſſoit tous les endroits dangereux du fleuve St. Laurent.

Baume ou guî, ſ. m. c'eſt une ſorte de vergue d'un bateau ou d'un brig dont un des bouts tourne autour du mat lorſqu'on veut mettre

ſa voile au vent ou quand on change de bordée.

Baye, ſ. f. c'eſt un petit golfe dont le dedans eſt plus large que l'entrée. Ce mot s'écrit auſſi baie.

Beaupré, ſ. m. c'eſt une ſorte de mat qui eſt poſé obliquement à la prouë de tous les vaiſſeaux & batimens qui vont en mer ſur lequel on hiſſe la ſivadiere ou voile de beaupré. Les anglois l'apellent en leur langue bow-ſprit.

Belle-angelique, ſ.f. c'eſt une plante qui croît en Canada, on atribue diférentes propriété à ſa racine. On ne doit pas croire que ce ſoit celle qui ſe nomme ſimplement angelique.

Bête puante, ou Putois, petit animal apellé en langue angloiſe pole-cat: ſon urine rend les chiens de chaſſe malade à cauſe de ſa puanteur, il y a de ces animaux dans divers païs de l'Amérique ſeptentrionale.

Black river, ces deux mots anglois veulent dire riviére noire.

Blanket, Les anglois apellent ainſi des couvertes blanches qu'ils mettent ſur leurs lits, ou qu'ils échangent avec les ſauvages quand ils vont parmi eux pour faire la traite.

Blé d'Inde ſ. m. J'ai ſuivi en ce mot ſon origine de l'anglois. C'eſt ce qu'on apelle plus ordinairement blé de Turquie ou maïs, qui eſt une ſorte de grain gros comme un haricot mais il n'eſt pas ſi long, le plus ſouvent jaune ou blanc, il y en a de rouge & de bleu, il croît par gros épics qui ont cinq à ſix pouces de longueur ſur une tige qui a quelquefois ſept à huit pieds de haut, un grain ſemé en raporte aiſement mille.

Blobe, nom que les anglois donnent à un petit poiſſon qui n'a pour ainſi dire aucune forme de bête aquatique ni terreſtre.

Bord, voyés à bord.

Bordée, ſ. ſ. on donne ce mot à la cours d'un vaiſſeau ſur un aire de vent juſqu'à ce qu'on le tourne

tourne pour recevoir le vent de l'autre bord ; cela se fait lorsqu'on a les vens contraires.

Bosquet, s. m. petits abrisseaux plantés dans un jardin pour border les allées, lesquels sont tondus de maniere qu'ils ont quelque chose de beau & d'agreable à la vûe.

Bouleau, arbre du Canada & d'autres païs, lequel est assés connu.

Boulevard, s. m. on apelle ainsi à Paris les promenades qui sont entre les fauxbourgs & la ville. Ce mot veut aussi dire bastion.

Bourse, s. f. endroit public d'une ville de commerce où les marchands s'assemblent pour parler entr'eux de ce qui les regarde.

Bow-sprit, voyés Beaupré.

Bracelet, s. m. cercle d'argent ou d'or qui se met autour du bras pour y servir d'ornement. J'ai vû des sauvages qui en portoient de fer blanc à leur cheveux pour les tenir.

Brai, s. m. c'est un composé de poix qui sert à froter les vaisseaux.

Brasse, s. f. mesure qui contient environ six pieds de roi qui est fort usitée sur l'eau par les mariniers. La sonde est mésurée par brasses, de distance en distance il y a des morceaux d'étoffe de diverses couleurs pour connoitre sur le champ la profondeur de l'eau, lorsqu'on est prés de terre ou dans une riviere afin de ne pas échouer.

Brigantin, s. m. bâtiment qui n'a que deux mats; il est sinonime avec le mot de brig.

Britanique, adj. ce mot veut dire qui apartient à l'Angleterre.

Bruïére, s. f. sorte de petits arbrisseaux sauvages qui croîssent dans les terres incultes.

Bull-frod, sorte de grosses grenouilles ainsi apellées en anglois parce que leur coassement imite le beuglement du taureau.

Buste, s. m. statue de marbre qui n'a que la tête

le haut des bras & qui finit à l'eſtomac étant poſée ſur une baſe.

Cable, ſ. m. corde qui a ordinairement treize quatorze ou quinze pouces de circonference au bout duquel l'ancre eſt amarré.

Cajeu, ſ. m. les Canadiens apellent ainſi leurs trains de bois qu'ils font floter ſur le fleuve St. Laurent pour le conduire à Mont-real ou à Québec,

Caïman, ſ. m. voyés Aléguéter.

Calbace, ou calebaſſe que les anglois écrivent calebashe, ſorte de courge.

Câle, ou fond de câle. C'eſt la partie la plus baſſe d'un vaiſſeau, où l'on charge le leſte ſi on a pas de cargaiſon.

Calfater, v. act. c'eſt remplir d'étoupes les jointes qui ſont entre les planches d'un navire en y verſant du brai afin que l'eau n'y entre.

Calumet, ſ. m. les Canadiens donnent ce nom à leurs pipes de pierre rouge.

Canelure, ſ. f. en terme d'architecture on donne ce nom à de petits canaux creuſés ſur les colonnes d'un édifice pour y ſervir d'ornement.

Canot, ſ. m. c'eſt une ſorte de petit bateau ou nacelle faite avec un arbre creuſé que les américains ſe ſervent pour aller ſur les rivieres. Ceux des eſquimaux ſont bien diferens, ils ſont faits de peau dans lequel ils ſe renferment en couvrant le haut lorſqu'ils ſont expoſés à la tempête, de façon qu'il ne courrent aucun danger.

Cargaiſon, ſ. f. c'eſt toutes les marchandiſes qui font la charge d'un vaiſſeau lorſqu'on ne fait pas leſte.

Caribou, ſ. m. animal du Canada. Il m'a paru que ce mot avoit été emprunté des ſauvages.

Caron, ſ. m. c'eſt celui que les poëtes diſent avoir été le batelier de l'enfer.

Caſernes, le quartier d'une ville de guerre où les ſoldats ſont logés; ce mot n'eſt ordinaire-

ment usité qu'au pluriel.

Caſſot, ſ. m. ſorte de panier que les Canadiens font avec de l'écorce de bou leau pour y ſerrer quelque choſe.

Catalans, ſ. m. ceux qui ſont dans la Catalogne en Eſpagne: Je croirois volontier que ceux-ci ſont plus ſociables que les autres eſpagnols.

Catédrale ou cathédrale. C'eſt le titre qu'on donne à une égliſe gouvernée par un Evêque ou un Archevêque.

Cédre, ſ. m. il y en a de différentes ſortes. Dans les pays de l'Amérique ſeptentrionale on y en connoit communement de deux eſpéces, le blanc & le rouge dont ce dernier a une propriété de laquelle je ne parle pas ici pour éviter les abus que de mauvaiſes perſonnes pourroient commettre en ayant connoiſſance de cela.

Cerbére, ſ. m. chien monſtrueux que les fictions feignent avoir été à l'entrée de l'enfer, lequel étoit redoutable & y ſervoit de ſentinelle.

Chaloupe, ſ. f. ſorte de grande nacelle que l'on met à bord d'un navire ou d'autre bâtiment, laquelle ſert aux perſonnes de l'équipage pour aller à terre & pour s'en retourner à leur vaiſſeau.

Chapitre, ſ. m. c'eſt un endroit où les religieux s'aſſemblent pour regler leurs affaires temporeles & ſpirituelles, ce mot ſignifie encore leur aſſemblée & quelquefois il eſt pris pour celui de couvent.

Chavouanons, c'eſt une nation de ſauvages qu'on trouve dans la profondeur des terres en Canada.

Cherrukis, c'eſt un peuple ſauvage qui eſt ſur les frontieres de la nouvelle Georgie & des Illinois dans l'Amérique ſeptentrionale, qu'on dit être ſanguinaire. Je n'ai pas eu occaſion d'éprouver leurs rigueurs, au contraire il s'en trouva un de cette nation qui me fit boire du rum en me parlant amicalement; il eſt vrai que celui ci ſe trouvoit aſſés ſouvent parmi les

chretiens puisqu'il savoit quelque mot d'anglois

Cheurk, prononcé ce mot anglois comme il est ici écrit. C'est un animal aquatique ou poisson connu en françois sous le nom de chien de mer, voyés Requin.

Chimie, f. f. c'est un art qui consiste à dissoudre les corps, à les distiller & en faire diverses préparations utiles selon leur usage. Je joins ici ce mot parce que je m'en suis servi par occasion dans mon recit.

Chiquer, v. act. c'est mâcher du tabac à la maniere des matelots.

Chronologie ou cronologie, f. f. la science qui consiste à connoitre la supputation des tems & des époques.

Cicle solaire, f. m. révolution marquée dans les almanacs qui contient l'espace de vingt-huit ans; voyés lettre dominicale.

Cilindre, f. m. on peut donner ce nom à tout ce qui est d'une certaine longueur & de figure ronde les deux bouts plats & d'une égale grosseur; une broche, un rouleau peuvent être regardés comme cilindres : c'est aussi dans ce même sens qu'on dit figure cilindrique.

Citadele, f. f. Forteresse qui est auprès d'une ville de guerre.

Clistériser, v. act. mot qui vaut autant à dire que donner un lavement ou purger avec un clistére.

Colége, f. m. c'est dans une ville un endroit où les jeunes gens sont instruits pour aprendre les langues & quelque science. Je n'ai que faire d'expliquer ce mot plus au long parce qu'il est entendu de chacun.

Colonie, f. f. pays qui a été établi en y envoyant du monde pour y peupler. On entend ordinairement sous ce nom les divers païs de l'Amérique qui apartiennent aux puissances d'Europe.

Communauté, ſ. f. nombre de perſonnes qui vivent enſemble en obſervant de certaines regles & abſtinences qui leur ſont preſcrites dans leur couvent en étant obligés de reſter dans le célibat conformément à leur vœu de virginité.

Condeſcendance, ſ. f. complaiſance qu'on a pour quelqu'un.

Conducteur, c'eſt ce qui ſert à tranſmettre le fluide électrique d'un globe de verre pour le conduire ou le communiquer à quelque corps qu'on veut électriſer.

Corps, ſ. m. on apelle ainſi en phiſique & en philoſophie, tout ce qui eſt ſous une forme & qui peut être conſideré par nos ſens.

Corridor, ſ. m. c'eſt une allée où il y a une ſorte de galerie qui fait le tour d'un édifice. A Paris ce mot ſe dit aſſez ſouvent en parlant d'une allée ou d'un veſtibule qui conduit à pluſieurs chambres.

Couronne, ſ. f. piece d'argent qui a cours en Angleterre.

Croſſe, jeu que les ſauvages nommés abanakis jouënt en ſe ſervant d'une maſſuë pour chaſſer une petite boule qu'ils ſe renvoyent les uns aux autres.

Daim, ſ. m. c'eſt un animal qui naît dans les forets & qui reſſemble aſſez au cerf que les anglois apellent deer.

Décoration, ſ. f. on donne ce nom à tout ce qui ſert pour orner le théatre d'une maniere qui réponde au ſujet de la piece qu'on y jouë.

Defenſes, ſ. f. ce ſont les grandes dens de quelque animal, on ſe ſert de ce mot en parlant de l'élefant & du ſanglier.

Délateur, ſ. m. ce mot ſignifie la même choſe qu'accuſateur.

Denſe, adj. on ſe ſert de ce terme pour exprimer l'état d'un corps compacte qui contient beaucoup de matiere dans un petit volume. On dit auſſi

dans ce sens densité. Ces deux termes apartiennent à la philosophie.

Dilater, terme de phisique qui veut dire rendre une chose sous un plus grand volume, étendre ses parties.

Divergeant, adj. ce mot se dit en parlant de la lumiere & signifie qui va en s'écartant. Le terme oposé à celui-ci c'est convergeant. La dioptrique nous enseigne plusieurs belles expériences des différens effets de la convergeance & divergeance de la lumiere que l'on peut repéter sans faire beaucoup de dépense.

Dôme, f. m. le haut d'une église ou d'autres édifices qui est terminé par une covexité sphérique.

Douane, f. f. c'est un droit que les négocians payent pour aquiter leurs marchandises. C'est aussi une maison dans les ports de mer que les anglois apellent en leur langue custom-house où l'on visite les marchandises pour voir s'il n'y a pas de denrées au delà de ce qu'on a déclaré afin de payer les droits d'entrée, & confisquer ce qui seroit contrebande.

Doublon, f. m. c'est une piece d'or qu'on apelle plus communément pistole qui a cours en Espagne & dans les Colonies angloises en Amérique.

Echouer, v. n. & act. c'est lorsqu'un vaisseau n'ayant pas assés d'eau pour être à flot, sa quille s'engage dans le sable ou dans les batures.

Ecole militaire, f. f. c'est la maniere d'exercer les oficiers de l'artillerie pour leur aprendre à pointer les canons, à jetter la bombe par le moyen du mortier en y faisant prendre une parabole proportionnée à l'eloignement du but.

Econome, f. m. celui qui a soin de faire travailler les négres d'un riche habitant des colonies angloises en Amérique, en leur donnant leur tâche pour le travail qu'ils sont obligés de faire chaque jour dans les plantations de leur maitre, c'est aussi lui qui leur donne la correction à

coups de fouët & leur distribue les vivres exactement mésurés. On l'apelle en anglois overseer.

Ecureuil volant, s. m. petit animal qui en étendant sa peau des deux cotés de son ventre, peut en sautant se rendre d'un arbre à un autre assez éloigné.

Elastique, adj. ce mot se dit parmi les phisiciens pour exprimer la qualité de tout ce qui fait ressort.

Electrique, adj. qui a une propriété de l'électricité, qui en donne des marques par l'atraction & impulsion qui se fait connoitre sur les corps qu'une chose met en mouvement après l'avoir froté.

Electriser, v. act. c'est communiquer le fluide électrique à un corps. Voici un axiome reçu en phisique, plus un corps est électrisable par frotement, moins il est capable de l'être par communication, c'est pour cette raison qu'on ne fait jamais de verre les conducteurs d'une machine électrique ni le globe de métail.

Elocution, s. f. c'est la maniere qu'une personne se sert pour exprimer ses pensées, c'est sa façon de parler. Ce mot se dit plus souvent en parlant d'un orateur que d'une autre personne.

Embouchure, s. f. l'entrée d'une riviere ou d'un fleuve dans la mer.

Emphase, s. f. énergie, force qui accompagne le discours & quelquefois sert plutôt d'ornement que d'une chose expressive.

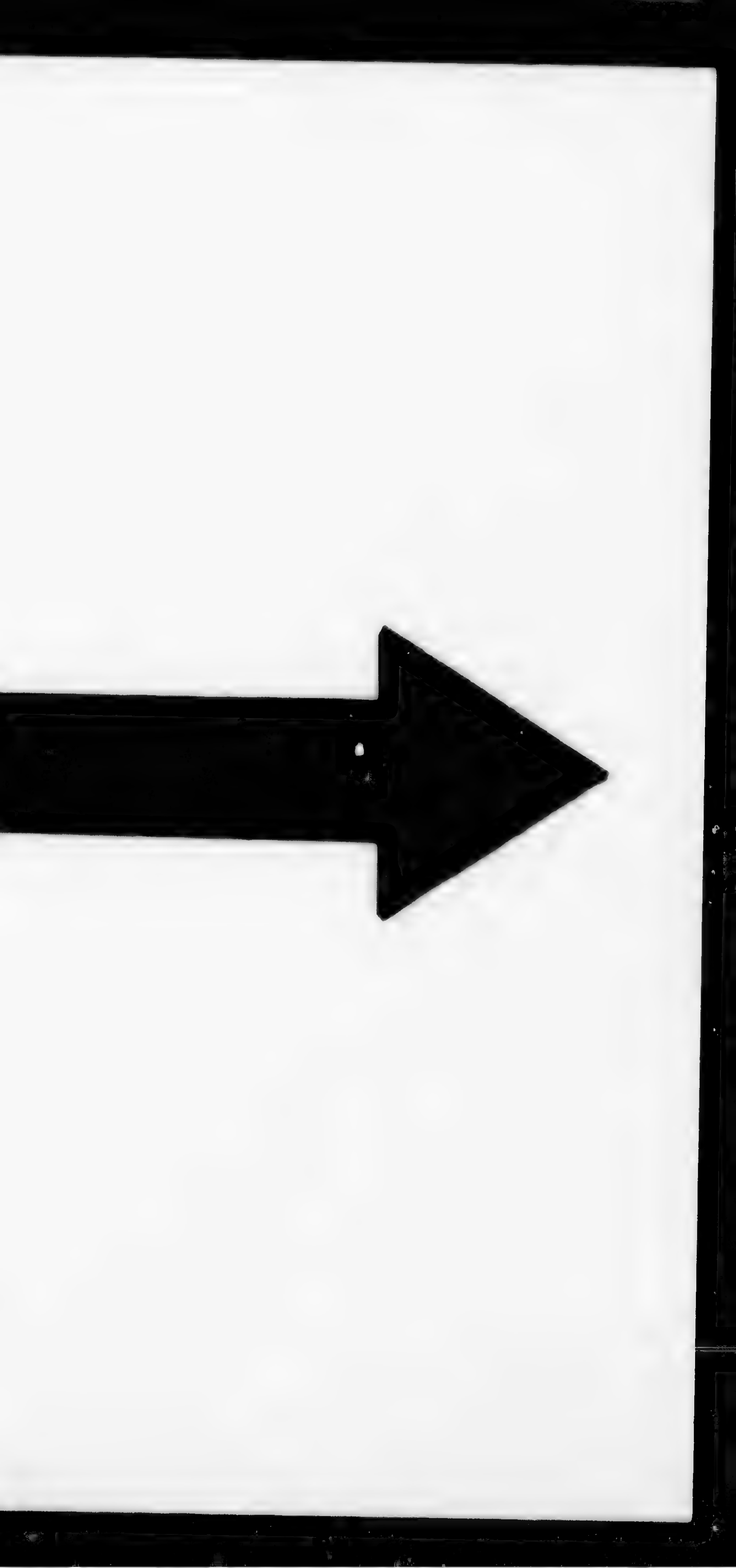
Emphatique adj. qui tient de l'emphase.

Employé, s. m. On donne en France ce nom aux commis qui visitent les marchandises qui entrent dans le royaume.

Encyclopédie, livre qui contient toutes les sciences avec ce qui en dépend en donnant une connoissance générale de tout ce qui est connu.

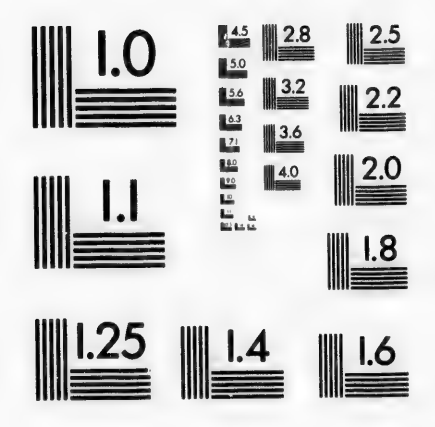
Enfans d'Esculape, ce mot peut trouver sa place dans le stile poëtique ou dans la prose pour





MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





plaisanter, il signifie les médecins.

Epacte, s. f. c'est une époque de dix-neuf-ans: c'est par les épactes qu'on peut trouver en tout tems les phases de la lune.

Epinéte, s. f. les Canadiens donnent ce nom à un arbre qui ressemble au sapin.

Epinglete, s. f. sorte d'anneau garni d'un ardillon qui est le plus souvent d'argent: les orphévres de Quebec & de Mont-réal en font quantité pour les sauvages.

Episcopale, adj. Ce mot étant précédé de celui d'église signifie qu'un Evêque en a le gouvernement, on dit aussi un habit épiscopal, les sieges épiscopaux.

Equipage, s. m. ce sont tous ceux qui sont à bord d'un navire & qui y sont necessaires pour le conduire à sa destinée. En parlant d'un vaisseau de guerre on comprend aussi sous ce mot tous les soldats qui y sont.

Erable, s. m. il y en a de plusieurs sortes, c'est un grand arbre qui a quelque ressemblance au platane: les canadiens y font une incision pour le faire couler afin d'en tirer le suc qui se converti en sucre.

E regione in régionem. Ces mots latins veulent dire de païs ou de contrée en contrée.

Erudition. s. f. connoissance, talent, science.

Esculape, s. m. celui que les poëtes ont feint avoir été le Dieu de la médecine.

Esquimaux, s. m. ce sont une sorte d'antropophages dans la partie du nord en Canada.

Esturgeon, s. m. c'est un poisson de mer assez grand, qui peut avoir environ trois pieds & demi de long lequel entre dans l'eau douce en se rendant aux rivieres dans une certaine saison de l'année, en Canada c'est après pâques que ce poisson monte le fleuve St. Laurent: Il est fort bon à manger, sa vessie sert à faire de la côle en la bouillissant dans l'eau.

Evaporation, ſ. f. terme de chimie. Cela veut dire l'humidité qu'on fait ſortir en vapeurs en expoſant un liquide à la chaleur, afin de lui faire prendre la conſiſtence qu'on veut lui donner.

Eunuque, ſ. m. c'eſt celui à qui on a fait l'amputation des parties prolifiques. Dans la cour des grands il y a des eunuques pour ſervir leur épouſe, mais il y en a d'autres qui ſe ſont rendus eunuque par foibleſſe d'eſprit comme Origéne afin de n'avoir point de paſſion pour le ſexe : il y en a d'autres qui le ſont de naiſſance ou par accident, mais je croirois que ceux ci devroient être diſtingués des autres par le mot d'impuiſſant.

Façade, ſ. f. par ce terme d'architecture on entend la face ou le devant d'un édifice qui eſt à nôtre opoſite lorſque nous y entrons.

Fantaſtique, adj. qui n'eſt qu'aparent & imaginaire, qui n'eſt qu'une illuſion à nos ſens.

Fauves, adj. ce mot trouve ſa place en parlant de chaſſe & veut dire les bêtes qui ont un poil tirant ſur le roux.

Fébrifuge, ſ. m. les médecins donnent ce nom aux ſpécifiques pour guérir les fievres.

Fiacres. ſ. m. à Paris on donne ce nom aux caroſſes de louages qui conduiſent le monde d'une rue à une autre & aux environs de cette capitale.

Fire fly, ce mot anglois veut dire une mouche de feu, on doit le prononcer faireflin. C'eſt une ſorte de mouche qui vole pendant la nuit & qui paroit comme une éteincelle de feu, les premieres que je vis en Amérique je crûs en être effectivement.

Flux & reflux, ſ. m. c'eſt le tems réglé que la mer met à monter & à deſcendre ce qui prend douze heures de tems : ſix pour monter & ſix pour deſcendre. Le flux & le reflux de la mer

ſe fait apercevoir dans les fleuves & les rivieres à un éloignement conſiderable, il en fait changer le cours. Dans le fleuve St Laurent il eſt ſenſible à deux cens lieues de la mer. Je ne diſcuterai pas ici ſur les cauſes de ce phénomène, mais je croirois volontier que la lune influe ſur notre globe ſublunaire, comme je l'ai remarqué en voyageant, à l'egard des grandes marées qui ſuivent le cours de cet aſtre.

Foles avoines, ce ſont des ſauvages de l'Amérique ſeptentrionale.

Franc-arbitre, ſ. m. terme de théologie qui veut proprement dire nôtre volonté de faire une choſe ou de ne la pas faire. Le bien & le mal nous ſont mis devant nos yeux, & nous avons nôtre libre-arbitre de pratiquer l'un où l'autre: mais la Grace coopére avec nôtre volonté pour nous porter à la vertu, parce que de nôtre propre nature nous ne pouvons rien, & lorſqu'elle ſe retire, la concupicence prédomine en nous. Je ne m'étends pas d'avantage ſur cette matiere ſi délicate.

Fregate ſ. f. c'eſt le nom d'une ſorte de vaiſſeau.

Galiote, ſ. f. ſorte de galére, & en même tems le nom d'une barque à tranſporter des paſſagers ſur une riviere, mais il me ſemble qu'on devroit la nommer ſimplement barque.

Genre, ſ. m. en parlant de la mécanique on dit un levier du premier du ſecond ou du troiſieme genre, celui qu'on apelle levier du premier genre c'eſt celui que la puiſſance agit ſur un bout tandis que la reſiſtance eſt à l'autre. Le levier du ſecond genre a ſon point d'apui à l'une de ſes extrémités, le moteur à l'autre & la réſiſtance eſt entre. Celui du troiſieme la force motrice eſt entre le point d'apui & la réſiſtance qui doit être vaincuë, ſon

effet eſt contraire aux deux autres qui augmentent de force au lieu que ce dernier diminue la force de la puiſſance en augmentant à proportion la viteſſe & quantité de mouvement à la réſiſtance.

Giganteſque. adj. qui eſt d'une taille de géant.

Gloire, ſ. f. En parlant de comédie c'eſt une femme trés bien parée qui eſt pour repréſenter quelque déeſſe en paroiſſant élevée en l'air au deſſus d'un théatre où elle eſt ſoutenue par de petits cordages de fils de laiton qui ne paroiſſent que fort peu à la vue des ſpectateurs.

Golfe, ſ. m. coin de mer qui avance dans un païs.

Gouléte. ſ. f. c'eſt une ſorte de vaiſſeau qui n'a que deux mats.

Gouvernail, ſ. m. c'eſt la piece mouvante qui ſert à gouverner un vaiſſeau pour le faire aler où on veut: les anglois l'apellent helm.

Gravité ſ. f. ce mot en phiſique veut dire peſanteur & c'eſt à cauſe de la gravité que tous les corps tendent à ſe porter contre le centre de la terre.

Grog, ſorte de boiſſon qu'on boit dans les colonies angloiſes en Amérique, qui eſt compoſée de rum, d'eau & de ſucre.

Guindeau. ſ. m. c'eſt une machine qui fait partie d'un navire, c'eſt une ſorte de rouleau qui ſert à touer le vaiſſeau ou à lever l'ancre en y roulant le cable, on le nomme auſſi capeſtan.

Guinée, ſ. f. on donne ce nom à une piece d'or de l'Angleterre qui vaut environ un louis de France.

Guirlande, ſ. f. c'eſt une couronne de fleurs qu'on donne à une héros pour l'honnorer.

Haler, terme de mer, c'eſt tirer une maneuvre ou un cable ou d'autres cordages à bord d'un vaiſſeau.

Hannah, c'étoit le nom du bâtiment dans lequel je métois embarqué à Québec pour venir en Espagne, comandé par le capitaine Lowe.

Hareng, ou haran, c'est un petit poisson de mer qui se pêche en grande quantité.

Havre, s. m. ville maritime où il a un port de mer où les vaisseaux arrivent pour le commerce. On dit aussi havre de marée, en parlant d'un port où l'on ne peut entrer qu'avec la haute marée.

Hémisphére, s. m. mot fort usité parmi les géomêtres & les géographes pour dire un demi globe.

Herbe à la puce, s. f. plante qui croît en Canada & qui cause une maladie à ceux qui la touche ou qui la regarde. Je ne repeterai pas ici ses effets parce que j'en ai déja parlé assez amplement au chapitre XXIII.

Hieroglife, s. m. quoique ce mot soit ainsi écrit, il se prononce iérogliphe & signifie figure sacrée qui représente quelque chose de divin.

Hiperbole, s. f. c'est une façon de s'exprimer qui consiste à exagérer ou diminuer une chose : c'est avec cette figure de rhétorique que plusieurs savants s'éloignent quelquefois de la vérité.

Hipercritique, s. m. personne qui critique sans rien laisser passer : mais la plupart des hipercritiques sont le plus souvent plus capricieux que savant.

Hipocrate, s. m. nom d'un fameux médecin qui s'etoit rendu illustre par sa capacité.

Hisser, v. act. c'est faire monter quelque chose sur les mats d'un vaisseau en hâlant une corde sur une poulie.

Hivernement, s. m. les canadiens en parlant de leur commerce avec les sauvages disent être en hivernement, passer un hivernement : c'est lorsqu'aprés avoir été dans les païs d'enhaut avec

avec une canotée de marchandiſes ils n'ont pas pû les échanger, ils y paſſent l'hiver pour attendre la peleterie de l'année ſuivante; ils n'ont pour y vivre que la chaſſe & la pêche, quelquefois dans les païs du nord ils ſont obligés de creuſer la glace d'une profondeur extraordinaire pour prendre le poiſſon.

Hôtel, ſ. m. grande & belle maiſon habitée d'un ſeigneur ou de quelque gentil-homme; en quelque endroit de la Catalogne on apelle une auberge hoſtal qui veut auſſi dire en nôtre langue hôtel : comme cela ſe dit auſſi en France.

Houle, ſ. f. c'eſt une vague qui naît par l'agitation du mouvement d'une mer orageuſe.

Huitre, ſ. f. ſorte de poiſſon de mer & de riviere où l'eau eſt ſalée. L'huitre eſt renfermée entre deux écailles & n'a aucune forme d'animal, elle eſt bonne lorſqu'on la met ſur la braiſe, parce qu'elle change un peu ſon gout: mais pluſieurs les mangent cruës.

Hune, ſ. f. c'eſt le haut du mat d'un navire, l'endroit le plus élevé où l'on puiſſe monter aiſément. C'eſt là où ſe met une perſonne pour découvrir la terre.

Hunier, ſ. m. c'eſt une ſorte d'alonge qui eſt ſur le maſt.

Hurons, ſ. m. ſauvages qui habitent dans les terres incultes du *Canada*.

Idiome, ſ. m. langage, jargon d'un endroit, d'une province particuliere.

Jéſuites, ordre de réligieux dans l'égliſe romaine qui commença à s'ériger en 1528. Tout le monde ſait qu'ils ſont été chaſſés de pluſieurs couronnes d'Europe depuis quelques années.

I Know you very well. Je me ſuis ſervir de cette phraſe angloiſé pour citer les mêmes paroles qui me furent dites dans un lieu où je me trouvai à Quebec : elles ſignifient en notre langue, je vous connois très-bien.

Inquiſition, ſ. f. ſorte de tribunal établi en Italie, en Eſpagne, en Portugal & dans quelqu'autre endroit qui dépendent de ces païs, qui exerce une authorité tiranique contre ceux qu'il ſupoſe hérétiques ſans épargner ceux qui ſont de ſa religion pour de légeres fautes. Les romains mêmes ſe plaignent encore aujourd'hui de ſes injuſtices que ſon zéle aveugle lui faiſoit autrefois commettre : mais à préſent l'inquiſition a diminué ſes rigueurs.

Joualier, ſ. m. marchand bijoutier qui commerce ſur les pierres précieuſes.

Irroquois, ils ſont dans le Canada ou Nouvelle France en Amérique, c'eſt une ſorte de nation ſauvage.

Iſocrone, adj. terme uſité dans la phiſique & les mathématiques en parlant de la gravité des corps.

King-road, ces deux mots anglois veulent dire chemin du roi. On donne ce nom aux routes publiques qui ſont dans les colonies angloiſes en Amérique, qui fort ſouvent ne ſont qu'une ouverture qu'on a faite dans les bois en coupant les arbres qui empêchent le paſſage.

King-ſtreel, nom d'une ruë de Londres qui veut dire la ruë du Roi.

Labirinte, ſ. m. endroit où l'on a fait quantité de chemins qui ſe croiſent les uns avec les autres avec un ordre regulier de façon que quand on y eſt entré il eſt très dificile d'en ſortir : mais au ſens figuré ce mot veut dire embaras affaire de laquelle il eſt dificile de s'en retirer.

Lamanage, ſ. m. c'eſt l'action de conduire un vaiſſeau d'une riviere à un port ou d'un port à l'embouchure où juſqu'ace qu'il n'y aye plus de danger pour échouer, le tout commandé par un pilote qui connoit les endroits perilleux afin de les éviter.

Largue, ſ. m. le vent largue c'eſt celui qui donne

de côté à un navire soit à bas bord ou à stribord.

Lest, s. m. ce mot signifie les cailloux ou le sable qu'on met dans le fond de câle d'un navire lorsqu'on a point de cargaison pour charger un vaisseau afin qu'il s'enfonce dans l'eau & qu'il ne se renverse par quelque orage : les anglois disent en leur langue ballast.

Lettre dominicale s. f. c'est une lettre rouge qui marque le St. jour du dimanche dans les almanacs. Tous les vingt-huit ans les lettres dominicales reviennent au même ordre & cette revolution s'apelle cicle solaire.

Lieuë, s. f. c'est une étendue de chemin qui varie selon les païs où l'on voyage, mais une lieuë ordinaire c'est environ une heure de chemin qui varie selon les païs où l'on voyage.

Light-house, prononcé linte-haouse : ce mot anglois veut dire phare qui est une haute tour au haut de laquelle il y a de la lumiere pour éclairer les vaisseaux qui arrivent à un port pendant la nuit.

Light-Wood, prononcé lintevoude : ces deux mots en langue angloise signifient bois lumineux, c'est du bois de pin qui après avoir été couché quelques années sur terre se rend resineux par lui-même : lorsqu'il est fendu par petits éclats il sert de chandelle aux pauvres habitans de la Caroline du nord.

Limier, s. m. gros chien qui est en état d'arreter le sanglier & les bêtes fauves.

Limonnier, s. m. nom de l'arbre qui porte le fruit appellé limons qui ressemblent aux citrons.

Livre sterling, s. m. façon de compter l'argent en Angleterre, la livre sterling vaut vingt schellings ce qui ne fait pas un louis il s'en manque vingt-quatre sous de France.

Log prononcé lague. Les anglois donnent ce nom

à une simple machine composée d'un petit morceau de bois plat & garni de plomb d'un coté afin qu'il puisse un peu s'enfoncer dans l'eau lequel sert pour savoir combien de milles le bâtiment fait par lieuë.

Loup-marin, ou loup de mer, c'est un poisson couvert d'une peau velue, d'un poil beau & luisant parsemé de taches, qui a quatre pieds: sa chair n'est bonne ni à manger ni à faire de l'huile, sa peau sert à diferens usages.

Loutre, s. f. animal amphibie qui a quatre pieds & qui détruit les poissons, sa peau est fort estimée.

Lustre, s. m. ornement pendu dans une sâle, dans un théatre ou dans un café, lequel est formé par l'arrangement de plusieurs morceaux de cristal & qui sert de chandelier.

Machine pneumatique, s. f. instrument de phisique qui sert à raréfier l'air, lequel est construit d'une pompe aspirante ayant deux pistons afin que la raréfaction soit plus promptement faite sous le récipient qui est la partie supérieure de cette machine où se fait le vuide de Boile. Il ma paru comme je l'ai observé que l'on devoit faire ces sortes d'instrumens fort simples concernant les valvules & y en mettre le moins qu'il est possible parce que c'est rarement qu'elles puissent longtems rester à l'épreuve de l'air.

Maïs, s. m. sorte de grain qu'on apelle aussi bled d'Inde: voyés ce dernier mot en son rang.

Maneuvres, ou manœuvres. Ce sont toutes les cordes mouvantes qui servent à remuer les vergues à mettre les voiles au vent à bord d'un navire. On apelle aussi par le mot de maneuvre, la maniere d'arranger les voiles selon qu'il convient de les mettre & changer pour faire aller un vaisseau, ce qui est l'occupation des matelots.

Marangouin, s. m. sorte de petits moucherons

fort incomodes dans les Colonies angloises : on dit aussi maringouin.

Marée, s. f. c'est la haute mer, il y a des ports qu'on ne s'y embarque pour partir qu'à l'heure de la marée.

Marine, s. f. qui regarde la mer ou la navigation.

Maritime, adj. qui regarde la mer ou qui en est proche : on dit dans ce sens forces maritimes, villes maritimes.

Marsoüin, ou marsoin, s. m. sorte de grand poisson blanc, mais les jeunes sont bruns, la forme de son corps ressemble assez au cochon ordinaire si non qu'il n'a pas de pieds ; les anglois l'apellent en leur langue sea-hog ou porpoix.

Mast, s. m. piece de bois d'un vaisseau où l'on fait tenir les vergues & les voiles. Un navire a ordinairement trois mats & le beaupré, une goulete un brigantin n'en n'ont que deux, un bateau n'en n'a qu'un.

Mate, mot anglois qui se prononce mitte : c'est le second ou contremaitre qui a commandement sur l'équipage à l'absence du capitaine à bord d'un navire.

Méditerranée, c'est le nom qu'on donne à la mer qui sépare l'Europe & l'Afrique.

Melasse, s. f. sorte de sirop qui se forme lorsqu'on rafine le sucre : c'est ce qui ne peut prendre la consistance de sucre, elle sert à faire une sorte d'eau de vie en la distillant.

Météores, s. m. tout ce qui s'engendre dans nôtre atmosphére après s'être exhalé en l'air : on en distingue de deux classes, les uns que l'on nomme metéores aqueux & les autres metéores enflamés; la neige, la pluye, la grele, les brouillards sont du nombre des premiers : le tonnerre, les étoiles volantes, les feux de St. Helme, les feux folets sont de ceux qu'on nomme metéores enflamés.

Métropolitain, titre qu'on donne à un Evêque d'une ville qui eſt la capitale de la province.

Mettre à la voile, c'eſt ce qu'on apelle autrement faire voiles c'eſt à dire partir pour ſe mettre en mer.

Mille, ſ. m. le mille eſt different ſelon les païs où l'on eſt; quand au mille que je parle dans ce livre on le comptera pour un tier de lieuë. Le mille anglois avec lequel je marque la diſtance d'une ville à une autre contient 1250 pas geometriques.

Milieu, ſ. m. terme uſité dans la dioptrique en parlant de la lumiere, qui en traverſant un liquide paſſe dans un autre qui a plus ou moins de denſité.

Miſionnaire, ſ. m. c'eſt un prétre ou autre eccléſiaſtique qu'on envoye pour inſtruire quelque peuple: les canadiens donnent ce nom à ceux qui ſont allés parmi les ſauvages pour leur donner la connoiſſance de la religion romaine.

Mitologique, adj. qui regarde la mitologie ou la connoiſſance des fauſſes divinités du paganiſme.

Moindor, piece d'or d'Eſpagne qui a cours dans les Colonies de l'Amérique ſeptentrionale & qui vaut ſix piaſtres lorſqu'elle eſt de poid.

Monter à la hune, terme de mer qui veut dire monter au haut du maſt juſqu'au bout des haut-bans, afin de découvrir la terre.

Moraves, ceux qui ſont d'une ſecte qui tire ſon origine des Quietiſtes, mais ils diférent de ces derniers parce qu'ils ont des aſſemblées religieuſes. Dans la ville de Lancaſtre en Penſilvanie ils ont une égliſe & croient qu'après y avoir aſſiſté régulierement ſept années conſecutives ils ne ſont plus en état de pécher.

Moteur, ſ. m. en phiſique & en terme de mecanique on donne ce nom à ce qui cauſe le premier mouvement: le bras eſt le moteur de la machine pneumatique pour faire le vuide de

Boite. Le grand reſſort d'une montre eſt le moteur qui tranſmet ſon mouvement à toutes les roues : mais on dit plus communément puiſſance ou force motrice.

Mouiller, ce mot parmi les gens de mer ſignifie jetter l'ancre ce qui ſe fait pour fixer les navires lorſque le vent & la marée ſont contraires quand on eſt dans une riviere ou dans un canal.

Moûle, ſ. f. petit poiſſon renfermé dans deux écailles, qui eſt une ſorte d'huitre.

Mouſquite, ſorte d'inſecte ou de petite mouche qui eſt dans les bois en ſaiſon d'été qui ſe trouve dans les païs de l'Amérique ſeptentrionale.

Mouſſe, ſ. m. jeune garçon qui ſert le capitaine en ayant ſoin de ſa chambre à bord d'un navire.

Mulatre, ſ. m. celui qui eſt né d'un blanc & d'une négreſſe : ſon tein n'eſt ni blanc ni noir mais jaunatre.

Muthuſuſa, ſ. m. monſtre que je vis une fois à Paris : je crois que ſon nom eſt auſſi nouveau que ce genre d'animal. Voyés ſa deſcription au commencement du chapitre VIII.

Naine, ſ. f. Il ſe dit en parlant d'une fille ou femme qui eſt fort petite au delà de ce qu'on voit ordinairement.

Naté, adj. qui eſt travaillé en forme de nate, qui eſt treſſé.

Nectar, ſ. m. on donne ce nom au bon vin parce que dans les fictions poëtiques on ſupoſoit que c'étoit le nectar qui abreuvoit les Dieux.

Neptune, ſ. m. le Dieu de la mer ſelon l'hiſtoire fabuleuſe.

Nord-eſt, ſ. m. c'eſt un des trente-deux vens marqués ſur la bouſſole, il eſt directement ſitué entre l'eſt & le ſeptentrion : il eſt un des huit vents principaux.

Nouveau-monde, ſ. m. c'eſt ce grand continent qu'on connoit ſous le nom d'Amérique.

Océan Atlantique; voyés ſur le motatlantique.
Olivier, ſ. m. c'eſt l'arbre qui porte les olives qui produiſent l'huile.
Opaque, adj. les corps opaques ſont ceux qui ne ſont point tranſparents.
Optique, ſ. f. la ſcience qui regarde la lumiere directe ſans que rien en change le cours: mais on peutauſſi entendre ſous le nom d'optique ſes trois differentes parties; l'optique proprement dite, la catoptrique qui enſeigne les divers changemens de la lumiere entant qu'elle eſt réfléchie, & la dioptrique qui nous fait connoitre par ſes principes & ſes experiences les autres alterations que la lumiere ſouffre en traverſant les corps tranſparens en perdant ſa force ou en changeant de couleur, ou bien en ſe refractant quand elle paſſe d'un milieu denſe & diaphane en un autre qui l'eſt moins.
Orbite, ſ. f. les aſtronomes apellent ainſi le chemin ovale ou l'ellipſe que décrit une planéte en faiſant ſa revolution périodique au tour de l'aſtre central.
Ortodoxe, adj. qui eſt conforme à la vraye foi du Chriſtianiſme: ce mot ſi connu eſt auſſi un ſubſtantif qui s'aplique indiféremment aux deux genres.
Overſeer, prononcés ce mot anglois oversîre. C'eſt celui qui a ſoin des négres d'un particulier, voyés économe.
Oueſt ſ. m. c'eſt le vent d'occident qui comme l'Equateur partage nôtre globe terreſtre en deux hémiſpheres égaux. Le ſoleil ſe couche poſitivement à l'oueſt dans le tems des équinoxes parce qu'alors il eſt également éloigné du pôle arctique comme il l'eſt de l'antarctique.
Ouïes, ſ. f. ce ſont les deux ouvertures que les poiſſons ont à côté de la tête & qui leur ſervent comme les oreilles aux autres animaux.
Païs d'enhaut, ſ. m. les Canadiens donnent ce

nom aux contrées qui sont éloignées de l'océan Atlantique, ce qu'ils apellent aussi la profondeur des terres.

Pamplico, mot sauvage qui est le nom d'une riviere dans la Caroline du nord en Amérique.

Pantére, s. f. animal vorace & dangereux qui ressemble au tigre & au leopard.

Pantomine, piece jouée sur un théatre par gestes & par signes sans prononcer de paroles.

Parabole. s. f. on entend par ce terme de géometrie une courbe comme seroit celle de la bombe quand elle part du mortier.

Parade, s. f. spectacle des danceurs de cordes.

Parlement, s. m. c'est une jurisdiction en Angleterre & en France pour examine les affaires qui regardent le royaume.

Passager, s. m. celui qui est à bord d'un navire pour son argent afin de se rendre dans quelque païs.

Patate, s. f. c'est une sorte de grosses pommes de terre qui sont fort bonnes à manger ayant un gout de chataigne. Elles croissent abondamment dans les deux Carolines en Amérique.

Patron, s. m. ce mot est pris pour celui de capitaine d'un vaisseau mais il n'est pas fort usité.

Peccan, s. m. animal d'environ la grandeur d'une martre, sa peau est assez estimée & connue en Canada.

Pectoral, adj. terme de médecine, c'est ce qui est pour le soutien & la conservation de l'estomac. [L'élixir est pectoral.]

Pélerinage, s. m. endroit où le corps d'un St. ou d'une Ste. repose & qu'on croit avoir fait des miracles, où les romains se rendent par un motif de dévotion afin de mériter quelque faveur. Le mot de pélerinage signifie plûtôt le voyage qu'ils font pour aller rendre leurs hommages que le lieu même.

Pence, dans les Colonies angloises en Amérique

c'eſt une façon de compter la petite monoye qui change ſa valeur ſelon les contrées où vous voyagés. En Angleterre le pence vaut deux copers, & le coper vaut environ un ſou de France.

Pépiniere, c'eſt une ou pluſieurs rangées d'arbres plantés d'une diſtance égale avec ordre.

Péquan, voyés plus haut Peccan.

Périgée, ſ. m. ceux qui ſuivent le ſiſtéme de Ptolomée ſe ſervent de ce terme pour dire le point du ſoleil & des autres planetes qui eſt le plus près de la terre.

Périhelie, ſ. m. ceux qui ſuivent le ſentiment de Copernic ſe ſervent de ce mot pour dire l'endroit de l'orbite où la terre & les autres planétes aprochent le plus près du ſoleil. Le mot opoſé c'eſt aphelie.

Petoumack, mot ſauvage que les anglois ont conſervé pour le nom d'une riviere qui ſépare le Mariland de la Virginie.

Pétrification, ſ. f. le changement de nature d'un corps qui ſe convertit en pierre : il y a des pétrifications naturelles & d'autres qui ſont artificielles.

Phare, ſ. m. haute tour d'un port de mer au haut de laquelle on alume pluſieurs lampions ou autre lumiere pour éclairer les vaiſſeaux qui arrivent nuitamment au port.

Phaſe ſ. m. nom qu'on donne aux diverſes aparences de la lune ou à ſes diferens quartiers. Ainſi on ne doit pas croire comme fait le commun peuple que la lune croiſſe ou diminuë ſa maſſe, car elle eſt toujours de même grandeur ; car ſes aparences ne ſont que ce qu'elle nous fait plus ou moins voir ſa partie éclairée du ſoleil. C'eſt ce que j'ai remarqué en étant en Canada un jour avant ou après s'être renouvellée.

Piaſtre, ſ. f. piece d'argent qui a cours en

Espagne & dans les païs de l'Amérique septentrionale, qui ne vaut pas l'écu de six livres de France.

Piedestal, f. m. ce terme d'architecture veut dire la base qui sert de fondement à une colonne.

Pilori, f. m. poteau de bois où il y a un carcan où on y met ceux qui ont fait quelque friponnerie : mais à Paris le pilori difére de celui-ci, c'est une sorte de roüe où l'on met les criminels qu'on fait tourner.

Pilote, f. m. c'est celui qui conduit un navire par sa connoissance, qui sait éviter les endroits périlleux.

Pin, f. m. grand arbre résineux très propre pour faire les mats des vaisseaux.

Piramide, f. f. c'est un solide qui est large en sa base & va en diminuant jusqu'au sommet qui se termine en une pointe : mais on distingue en geometrie les diverses sortes de piramides. La piramide ronde se nomme cône: celle qui a trois angles, piramide triangulaire, celle qui en a quatre, piramide quadrangulaire & ainsi des autres. Les solides qui sont d'une certaine longueur & d'une grosseur & forme égale sont des prismes, s'ils sont ronds on les apelle cilindres.

Piston, f. m. partie d'une pompe laquelle se meut pour pomper l'eau, les liquides ou l'air.

Pistrine, f. f. les anglois dans leurs païs en Amérique donnent ce nom à une espéce de monoye ou de petite piece d'argent qui a cours parmi eux pour vingt quatre copers.

Plantation, f. f. ce sont les terres qu'on a défrichées dans l'Amérique & qui raportent soit du maïs, du tabac, du ris ou de l'indigo.

Planteur, f. m. celui qui vît sur une terre qu'il fait cultiver par ses négres. Ce mot se dit parmi quelque françois qui habitent dans la Caroline

du ſud.

Pluton, ſ. m. c'eſt celui que les poëtes ont feint d'avoir été le roi des enfers, l'époux de Proſerpine qui en étoit la reine.

Pneumatique, voyés machine pneumatique.

Point d'apuis, ſ. m. ce mot eſt un terme de phiſique & de mécanique, qui ſignifie le centre de mouvement d'un levier ou l'endroit où il eſt ſoutenu.

Pointer, v. act. terme d'artillerie qui veut dire mettre le canon en état de tirer & de porter le boulet à l'endroit où on veut que le coup ſoit donné.

Poles, ſ. m. ce ſont les deux points qui ſont au deux extrémités de la terre, qui y ſont comme un axe autour deſquels nôtre globe tourne, l'un ſe nomme le pole arctique & l'autre l'antarctique.

Pole-cat, nom que les anglois donnent au chafoin; voyés bête puante.

Poligamie, ſ. f. crime que commet un homme qui ſe marie avec pluſieurs femmes à la fois.

Pompon, mot d'une langue ſauvage que les anglois ont conſervé pour le nom d'un bourg de la Caroline du ſud.

Pont levis, ſ. m. ſorte de pont qui eſt à l'entrée d'une ville fortifiée qui ſe leve verticalement pour fermer la porte ou portail.

Porc-épic, ſ. m. animal grand comme un chat, mais ſes pointes le font paroitre bien plus gros & ſur tout lorſqu'elles ſont hériſſées.

Porpoix, les anglois apellent ainſi en leur langue le pourceau de mer, mais il faut prononcer ce mot porpece. Voyés marſoüin.

Portugaiſe, ſ. f. piece d'or du Portugal qui a cours dans les contrées angloiſes en Amérique pour huit piaſtres d'Eſpagne ſi elle eſt de poid.

Potio médica, ces deux mots latin ſignifient médecine, potion. Je m'en ſuis ſervi pour mieux

contrefaire

contrefaire le phébus des médecins lorsqu'ils tranchent du savant.

Poupe, s. f. l'endroit ou la partie d'un vaisseau où est fixé le gouvernail : cest ce qu'on pourroit aussi appeller le derriere du navire.

Poux, sauvages qui sont dans le Canada ou sur les frontieres de ce païs là.

Pratique, s. f. ce mot parmi les navigateurs veut dire permission d'aller à terre, liberté d'avoir communication avec ceux du port & de la ville où on a mouillé l'ancre.

Presbiteriens, les réformés qui n'admettent point l'episcopat : comme on pourroit dire nous autres les Suisses, mais ce mot n'est presque usité qu'en Angleterre pour les distinguer de ceux de l'église anglicane.

Primatiale, adj. mot qui suit celui d'église & qui veut dire celle où il y a un primat qui la gouverne, qui est un archevêque ou métropolitain.

Profondeur des terres, s. f. les Canadiens appellent ainsi les païs éloignés de la mer ou les endroits retirés de ceux qui sont habités.

Progressif adj. les phisiciens se servent de ce terme en parlant d'un corps en mouvement qui tend à avancer : une bille après avoir reçu l'impulsion a un mouvement progressif. On dit aussi mouvement de progression.

Prouë, s. f. c'est le devant d'un navire la partie qui est à l'oposite de la poupe.

Pruche, s. f. arbre qui croit en Canada le bois duquel ressemble au sapin mais la feuille est plus courte & fort differente.

Puding ou pooding, prononcés poudeune. C'est un mot anglois qui est le nom d'une sorte de rouleau de pâte qu'on fait bouillir, à bord d'un navire & qui sert de biscuit pour manger avec la viande.

Puissance, s. f. en terme de mécanique ce mot signifie le moteur d'une machine ; ce qui la

met en mouvement, on dit auffi force, ou puiffance motrice.

Puto's, f. m. c'eft le même animal qu'on nomme autremant chafoin. Voyés bête puante.

Quai, f. m. ruë qui eft fur le bord d'une riviere, la diftance qu'il y a depuis les maifons en allant au bord de l'eau.

Quakers, f. m. ce font ceux qu'on appelle auffi trembleurs & qui dans leur façon de croire différent des autres proteftans. Je m'abftiens ici de dire ce qui pourroit choquer leur religion, mais j'ai trouvé que leurs mœurs fuivent à bien des égards exactement l'Ecriture Ste. Jamais ils n'ont de procès & leurs dificultés fe terminent entr'eux fans interêt, ils coudamnent l'efufion du fang, même dans une guerre légitime, parce que difent-ils, qu'on doit fuivre le fixieme commandement du Décalogue fans exception. Ils font toujours l'aumone & d'autres bonnes œuvres en fecret afin de n'être pas femblables aux fcribes & aux pharifiens; ils fe tutayent les uns les autres, il fe faluent fans fe découvrir pour s'exercer à l'humilité. On les connoit aifément en les voyant parce qu'ils ne portent point de chapeaux retrouffés.

Quart, f. m. terme de marine : c'eft le tems qu'une partie des matelots refte fur le tillac pour travailler à la manœuvre en ayant foin du navire pendant que l'autre partie de l'équipage dort à l'entre-pont.

Quille, f. f. piece de bois qui fert de fondement à un vaiffeau, contre laquelle les courbes font mifes.

Quinquina, f. m. remede qui n'eft autre chofe que l'écorce d'un arbre du Perou, qu'on achéte chès les apoticaires qui eft un fpécifique pour guérir les fievres.

Raccon, prononcé ce mot anglois racoûne. C'eft un animal gros comme un chat qui a le poil

gris, que les Canadiens apellent ſiffleur, parce qu'il ſiffle quand on l'irrite. Son poil ſert à la conſtruction des chapeaux.

Rade, ſ. f. endroit où l'on peut mouiller l'ancre; on dit un bâtiment à la rade, lorſqu'il a jetté l'ancre après avoir plié les voiles.

Radicalement, adv. les médecins diſent guerir radicalement, c'eſt-à-dire en déracinant le mal en ſa nature.

Radoub, ſ. m. reparation d'un vaiſſeau en y mettant des planches pour le rendre en état de le mettre en mer.

Radouber, v. act. c'eſt la maniere de donner le radoub à un navire & de le mettre en état de ſervir pour la navigation.

Rarefier, v. act. terme uſité en phiſique, qui ſignifie rendre rare, étendre les parties d'un corps, le dilater. En terme de dioptrique on le dit auſſi en parlant de la lumiere; c'eſt la rendre divergeante en la faiſant paſſer au travers d'un verre où elle change ſa direction en ſe réfractant: on le dit auſſi en parlant de l'air, c'eſt y faire le vuide de Boile en l'ôtant par le moyen d'une machine pneumatique ou autrement.

Raſade, ſ. f. on apelle ainſi de petits grains de verre qui ſont teints en bleu verd, jaune, rouge &c: qui ont un petit trou pour les enfiler: les ſauvages s'en ſervent pour orner leurs ceintures ou autre choſe.

Rat muſqué, ſ. m. petit animal du Canada, on le prend pour en avoir la peau.

Récipient, ſ. m. ſorte de cloche ou de vaſe de verre qu'on poſe à une machine pneumatique ſous laquelle on y fait le vuide: ce mot ſignifie auſſi le vaiſſeau d'un alambic pour recevoir la diſtillation faite par un chimiſte.

Recolet, ſ. m. religieux établi par St. François, qui font vœu de pauvreté & de chaſteté, ayant

deux carêmes à observer. Ils sont habillés d'une grossiere étoffe, au lieu de chemise ils portent la tunique, en ayent des sandales à leurs pieds.

Rediger, v. act. ce mot se dit en parlant d'une chose qu'on écrit en la mettant avec ordre.

Refracter, v. act. terme de philosophie & de phisique. C'est l'action d'un corps en mouvement qui change sa détermination à la rencontre de ce qui lui fait obstacle. La lumiere se refracte en passant d'un milieu dense dans un qui l'est moins, c'est pour cette raison que le soleil n'est pas à son lever ni à son coucher à l'endroit où nous le voyons, ce qu'on peut prouver par experience mais je ne m'arreterai pas ici à prouver la réalité de ce fait.

Refraction, s. f. changement de détermination d'un corps qui se meut à la rencontre d'un autre qui lui fait résistance.

Requin, s. m. c'est un grand poisson de mer qui est fort dangereux si on se baigne dans les endroits où il est parce qu'il dévore le monde: quelquefois il est si hardi qu'il ataque les personnes d'un bateau de bas bord en se jettant dessus : j'en ai cité un exemple dans le chapitre 17. Quand à la forme de ce poisson je n'en peux rien dire, parce que ceux que j'ai vû étoient dans la mer en restant peu de tems à fleur d'eau. Il ma paru qu'ils avoient quelque écaille sur le dos en forme de corne & ce poisson me paroissoit d'un brun tirant sur le noir.

Révolution, s. f. terme d'astronomie; c'est le cours des planétes; un tour qu'elles donnent. Mais on doit distinguer deux sortes de révolutions l'une qu'on apelle simplement révolution, comme celle de la lune en tournant autour de la terre, ou la terre en tournant sur son axe un tour dans vingt quatre heures. Mais la révolution périodique c'est le tour de

l'orbite d'une planéte autour du ſoleil : la terre fait ſa révolution périodique en parcourant les douze ſignes du zodiaque en 365 jours & quelques heures ſelon que l'on eſt plus ou moins éloigné de l'année biſſextile.

Romaneſque, adj. qui tient de la fable, qui ſent le faux & qui porte le caractére du roman.

Rotation, ſ. f. mouvement de la terre en tournant ſur ſes deux poles.

Rum, prononcé ce mot anglois rome. Sorte de boiſſon ou de forte eau de vie faite avec la melaſſe qu'on diſtile.

Sandales, ſ. f. ſorte de ſouliers ou de chauſſure, ayant une seméle & des couroyes, de ſorte que le pied eſt en partie découvert, ſervant à certains religieux & particulierement à ceux qui ſont de l'ordre de St. François.

Sang de dragon, ſ. m. plante qui croît en Canada; ſa racine eſt rouge & rend un ſuc comme ſi c'étoit du ſang, elle guérit le mal des dens en y en poſant deſſus, mais on doit prendre garde d'avaler le jus parce que c'eſt un poiſon.

Satire, ſ.m. c'eſt un demi-dieu qu'on ſupoſe avoir des cornes à la tête, les pieds comme ceux des chévres & couvert de poil. Le ſatire dans la peinture & la poëſie y peut trouver ſa place pour repreſenter l'incontinence.

Saumon, ſ. m. poiſſon qui eſt à peu près de la grandeur d'un eſturgeon, mais ſa forme en eſt diferente, il quitte l'eau ſalée pour entrer à l'eau douce. Pluſieurs perſonnes trouvent qu'il eſt fort bon à manger.

Savoyane, ſ. f. plante qui croît en Canada, ſa racine ſert pour teindre en jaune. Du tems que les canadiens étoient ſous le gouvernement françois ils cueilliſſoient cette racine pour la faire embarquer : quelques uns d'entr'eux s'y étoient enrichis.

Sauteurs, f. m. nation ſauvage qui habite en Canada & c'eſt auſſi le nom d'un animal de ce païs là qui eſt de la grandeur d'une martre.

Schilling, ce mot en françois ſe prononce chelin : c'eſt une petite piece d'argent qui eſt de la grandeur d'un vingt quatre ſous de France qui a cours en Angleterre & dans les Colonies angloiſes en Amérique : ſa valeur eſt de huit batz de nôtre païs.

Scolaſtique, adj. qui eſt du colége ou de l'école, on donne auſſi ce nom à la theologie qui regarde la controverſe des points conteſtés.

Second, f. m. celui qu'on apelle autrement contre-maitre, nommé par les anglois mate. Le ſecond commande l'équipage d'un navire à l'abſence du capitaine.

Seminaire, f. m. maiſon ou grand bâtiment où ſont un certain nombre de prêtres où l'on y reçoit ceux qui veulent ſe faire inſtruire dans la theologie.

Serpent à fouët, f. m. c'eſt une ſorte de ſerpent qui n'eſt point dangereux, mais ſi on l'aproche il ſaute ſur les perſonnes en s'entortillant autour d'un bras ou d'une jambe en donnant des coups avec ſa queuë ſans faire d'autre mal.

Serpent à ſonnette, f. m. ceux que j'ai vû dans la Caroline & la Virginie étoient de la longueur d'environ quatre à cinq pieds : la queuë aprés l'avoir bien examiné eſt une rangée de pluſieurs petits cartilages qui ſe joignent les uns avec les autres par une forte de jointure qui forme autant de charnieres que cet animal met en mouvement lorſqu'on l'aproche & font un bruit mais aſſez diférent du ſon d'une ſonnette : ce ſerpent eſt fort dangereux à cauſe que ſa morſure eſt venimeuſe & mortelle s'il atteint ſur une veine à cauſe de l'inflamation qu'elle répand par tout le corps. En voyageant

en Canada
ce païs là
e.
ce chelin:
eſt de la
e France
Colonies
ſt de huit

l'école,
e qui re-
eſtés.
uent con-
nate. Le
navire à

ment où
où l'on y
inſtruire

e ſerpent
l'apro-
ſentortil-
en dou-
ire d'au-

vû dans
e la lon-
la queuë
ngée de
nent les
jointure
t animal
e & font
une ſon-
à cauſe
elle s'il
amation
yageant



